BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
9
A
68

1.9
a
68

Digitized by Google

# ESSAIS DE MORALE,

Contenant deux Traitez.

*Le I. sur les quatre dernieres fins de l'homme. Le II. sur la pratique de la vigilance Chrêtienne.*

NEUVIE'ME EDITION

revûë & corigée.

TOME QUATRIE'ME.

*Sur la Copie imprimée à Paris.*

A LUXEMBOURG,

Chez ANDRE' CHEVALIER, Imprimeur & Marchand Libraire 1736.

# PREFACE.

SOIT que l'on déſire de penſer ſérieuſement à ſon propre ſalut, ſoit que l'on veüille travailler à inſpirer encore ce déſir à ceux qui n'y penſent pas, il eſt également neceſſaire de ſçavoir le commencement du chemin qui y conduit; ou pour y pouvoir entrer ſoi-même, ou pour y pouvoir conduire les autres.

Ce qu'il y a d'avantageux dans cette recherche, eſt que ceux que l'on doit conſulter ſur ce point ne ſont nullement partagez de ſentimens. Car l'Ecriture déclarant nettement que le commencement de la ſageſſe eſt la crainte du Seigneur, *initium ſapientiæ timor Domini*, les Peres à qui on doit s'adreſſer pour en entendre le ſens, en ont tous conclu, que pour retourner à Dieu il faut que l'eſprit ſoit d'abord ébranlé par des mouvemens de crainte, & que c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame à l'amour de Dieu, qui y peut ſeul opérer une ſolide converſion. *Si l'homme*, dit St. Auguſtin, *ne commence à ſervir Dieu par la crainte, il ne parviendra point à l'amour : parce que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la Sageſſe.* *In Pſ. 149.*

*Il faut neceſſairement*, dit St. Baſile, *avoir recours à la crainte pour nous intro-* *In Pſ. 12.*

*duire dans la pieté, & enſuite l'amour y ſuccede, & donne la perfection à ceux qui ont été formez par la crainte.*

*Hom. 4 in Evan.* *Il eſt impoſſible*, dit ſaint Gregoire le Grand, *de guérir l'ame des déreglemens auſquels elle s'eſt accoutumée, qu'en la renverſant d'abord par la crainte.*

Il eſt bien vrai que la ſeule crainte des peines n'a pas la force de nous ôter la volonté de pecher, parce qu'elle eſt incapable de changer par elle-même le fond du cœur. Et ainſi comme dit St. Auguſtin, *en vain croit-on être vainqueur du peché, quand il n'y a que la crainte de la peine qui nous empêche de le commettre.* *Epiſt. 144.*

Mais la crainte ne laiſſe pas toujours d'être trés-utile, lors même qu'elle n'eſt point encore jointe à l'amour. Car en empêchant les actions exterieures des pechez, elle empêche que l'habitude ne s'en contracte : elle affoiblit même celle que l'on pourroit avoir contractée : elle prépare le lieu à la charité. *Pellit*, dit St. Auguſtin, *conſuetudinem malorum operum & ſervat charitati locum.* *Epiſt. 120.* *On commence*, dit-il ailleurs, *à reconnoître que ce qu'on croyoit inſuportable eſt facile ; on vient à gouter la douceur de la pieté & à être touché de la beauté de la vertu, ce qui fait paſſer l'ame de la ſervitude de la crainte à la liberté de l'amour.* *l. 83. queſt. 3.*

Ce n'eſt pas ſeulement à ceux qui com-

mencent d'entrer dans la voye de Dieu, c'eſt auſſi à ceux qui y marchent & qui s'y avancent que la crainte eſt neceſſaire, parce qu'elle nous aide à ſoutenir les tentations, qu'elle rabaiſſe l'orgueïl, & qu'elle tient l'ame dans l'humilité. Et c'eſt pourquoi St. Auguſtin ne permet qu'à ceux en qui la charité eſt parfaite de ſe paſſer de la crainte. *Que le Chrêtien*, dit-il, *ſe ſoutienne par la crainte juſqu'à ce qu'elle ſoit bannie par la perfection de la charité.* Timeat *Chriſtianus, antequam perfecta charitas foras mittat timorem* : Et le ſentiment de ce Pere, qui eſt auſſi celui de tous les autres, eſt tellement confirmé par l'experience, que l'on peut dire que ce qui rend tant de devotions legeres, inconſtantes, phantaſtiques, évaporée, témeraires, préſomptueuſes, c'eſt qu'elles ne ſont point établies ſur le fondement d'une crainte ſalutaire. L'eſprit de l'homme a une telle pente à l'élevation, qu'il lui faut toujours quelque contrepoids qui le rabaiſſe. C'eſt un vaiſſeau qu'il faut charger de ſable pour le tenir droit, autrement il devient le joüet de toute ſorte de vents. Et c'eſt ce qui fait dire à St. Bernard, qu'*heureuſe eſt la conſcience dans laquelle il y a continuellement un combat entre la crainte & l'amour juſqu'à ce que ce qu'il y a de mortel en nous, ſoit abſorbé par la mort. Juſqu'à ce que la crainte qui eſt*

*Ber. ſer. 8. in vig. nativ.*

*imparfaite ſoit bannie, pour faire place à la joye qui eſt parfaite.*

C'eſt donc contribuer quelque choſe à l'utilité de la plûpart des Chrêtiens, que de leur repreſenter des objets capables de faire naître, ou d'entretenir en eux des ſentimens de crainte. Et comme il n'y en a point qui y ſoient plus propres que la mort, le jugement & l'enfer, ce ſont auſſi ceux que j'ai choiſis, non en tâchant d'en rehauſſer & d'en agrandir l'idée par des penſées plus éclatantes que ſolides, mais en travaillant ſeulement à leur faire voir ces objets plus diſtinctement; & à ôter de deſſus les yeux le voile qui les leur couvre.

Ainſi la matiere du premier traité de ce Volume, ſera ce qu'on apelle *les quatre dernieres fins de l'homme.* Car afin qu'il n'en manque aucune, j'ai cru que j'y devois joindre ce qui regarde le Paradis; ſans prétendre m'éloigner par-là du deſſein de propoſer des objets de crainte: le Paradis n'étant pas ſeulement un objet de déſir, mais auſſi de terreur, puiſqu'il n'y a rien qui ſoit plus à craindre que d'en être exclus.

Cette crainte peut être trés-chaſte & trés-pure dans les perſonnes avancées en vertu, qui déſirent uniquement dans la félicité, la poſſeſſion de Dieu. Elle peut être auſſi impure & intereſſée dans ceux qui y conſidereroient principalement l'exemp-

tion des miſeres de la vie preſente. Mais quoi qu'intereſſée elle ne laiſſe pas d'avoir les mêmes utilitez que la crainte des ſuplices, & ainſi il eſt bon de l'exciter en ceux qui entrent ou qui marchent dans la voye du ſalut.

Je ſçai bien qu'il n'y a rien de plus commun, & pour le dire ainſi, de plus populaire que ce ſujet; & qu'il n'en faut pas davantage à bien des gens pour en être rebutez. Mais je n'ai pas cru devoir m'arrêter à cette mauvaiſe délicateſſe, qui eſt peut-être l'un des plus grands maux des hommes, puiſqu'elle leur rend inutile ce qu'il y a de plus capable de faire impreſſion ſur leur eſprit.

Il vaut mieux, ſans doute, leur repreſenter que ces objets ne ſont plus communs que d'autres, que parce qu'ils ſont plus grands, plus importans & plus terribles; & qu'on ne ſçauroit avoir de plus mauvaiſe raiſon de n'y penſer point, que de ce qu'il eſt évident à tout le monde, qu'il n'y a rien qui merite plus qu'on y penſe, qui eſt ce qui les rend ſi communs & ſi populaires.

Mais comme les impreſſions de terreur que ces objets produiſent quelquefois ſont ſouvent inutiles, parce qu'on en demeure-là, & que l'on ſe contente d'en avoir été touchez paſſagerement, & de former des deſſeins vagues de converſion,

qui s'évanoüiſſent auſſi-tôt, parce qu'on ne les aplique à rien de particulier : J'ai cru que le moyen de faire qu'on en tirât un fruit plus ſolide, étoit de propoſer enſuite un exercice de pieté, qui fût d'une part l'effet naturel où la vûë de ces objets nous doit porter, & qui comprît de l'autre toutes les réſolutions particulieres qu'on doit faire pour le reglement de ſes mœurs ; & c'eſt ce qui ſe rencontre, ce me ſemble, dans celui de la vigilance Chrêtienne, qui fait le ſujet du ſecond traité. Car Jeſus-Chriſt ne conclut gueres autrement les diſcours, où il preſente à ſes Diſciples les idées terribles de la mort & du jugement, qu'en les portant à veiller ſur eux. *Veillez*, dit-il, *en priant toujours, afin que vous ſoyiez trouvez dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, & de comparoître avec confiance devant le Fils de l'Homme.* Or quiconque veillera comme il faut, découvrira par-là tout ce qu'il doit faire pour accomplir ſes devoirs, pour ſe garantir des piéges du diable, pour ſe préparer à la mort & au jugement, pour éviter l'enfer, & pour arriver à cette heureuſe partie, qui doit être l'objet de tous nos déſirs.

# TABLE
## DES CHAPITRES.

## PREMIER TRAITE.

### *Des quatre dernieres fins de l'homme.*

## LIVRE PREMIER.

### DE LA MORT.


CHAP. I. *QU'il eſt étrange que les hommes ayant toujours la mort devant les yeux, & ayant tant d'interêt d'y penſer, y penſent néanmoins ſi peu.* pag. 1

II. *Artifice dont on ſe ſert pour affoiblir l'idée de la mort, qui eſt de regarder ſa vie comme longue & comme certaine.* 7

III. *De la brevieté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.* 10

IV. *De l'incertitude de la vie.* 16

V. *Combien il eſt dangereux de remettre à penſer à la mort au tems de ſa derniere maladie.* 22

VI. *Que la penſée de la mort n'eſt pas ſeulement utile pour ſortir de l'état du peché, mais que c'eſt un puiſſant remede pour nous préſerver d'y tomber.* 30

*Qu'il eſt utile de ſe repreſenter l'état des mourans.* 31

VII. *Premiere maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme la deſtruction du monde pour chacun des mourans.*

*Effets terribles de cette deſtruction ſur l'ame.* 35

VIII. *Réflexions qui naiſſent de cette maniere de conſiderer la mort.*

*Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde eſt de prévenir nôtre mort naturelle par une mort Evangelique.* 44

IX. *Seconde maniere de conſiderer la mort qui eſt de la regarder comme la fin de nôtre tems, & l'entrée dans l'éternité.*

*Sentimens que cette double vûë produira dans l'ame.* 49

X. *Réflexions que l'on doit faire durant ſa vie, ſur les vûës que l'on aura alors du tems & de l'éternité.* 55

XI. *Troiſiéme maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de ſentir Dieu.* 60

XII. *Quatriéme maniere de conſiderer la mort, comme l'entrée dans la ſocieté des eſprits.* 66

XIII. *Cinquiéme maniere de conſiderer la mort, qui eſt de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les démons, & leur rage envers elle, & envers tous les hommes.* 70

XIV. *Sixiéme maniere de conſiderer la mort, comme un jour qui diſſipe nos tenebres & nous fait voir les choſes telles qu'elles ſont.* 75

# LIVRE SECOND.

## DU JUGEMENT ET DE L'ENFER.

CHAP. I. *Combien il eſt utile de penſer au jugement. Pourquoi l'Egliſe propoſe ordinairement à ſes enfans le jugement univerſel, plûtôt que le particulier.* 81

II. *De la vûë que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement de la multitude de ſes pechez.* 90

III. *Combien l'un & l'autre jugement ſont terribles par l'anéantiſſement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes.* 96

IV. *Combien le jugement de Dieu eſt ter-*

*rible par la vûë que l'on y aura de la rigueur de la juſtice de Dieu.* 102

V. *Qu'il eſt utile d'apliquer ſon eſprit à la conſideration du jugement de Dieu.* 111

## DE L'ENFER.

VI. *Ce que l'Ecriture ſainte dit de l'Enfer.* 117

VII. *Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étenduë d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-ci.* 121

VIII. *De la violence prodigieuſe des mouvemens de l'ame des reprouvez.* 132

IX. *Diverſes conſiderations qui peuvent ſervir à comprendre la grandeur de la peine interieure des damnez.* 126

X. *De la peine du feu.* 146

XI. *Conſequences que l'on doit tirer de la conſideration de ces peines.* 155

# LIVRE TROISIE'ME.

## *DU PARADIS.*

CHAP. I. *QU'il eſt utile de traiter du Paradis aprés avoir traité de l'Enfer.*

*Combien la connoiſſance de ces deux grande*

*objets eſt liée avec celle de la nature de l'homme.* 165

II. *Qu'il eſt étrange que la vraye béatitude ſoit ſi peu déſirée des hommes. Héreſie de l'eſprit, héreſie du cœur ſur ce ſujet.* 170

III. *Que c'eſt un état criminel de ne point déſirer la béatitude de l'autre vie.* 177

VI. *Que la plûpart des Chrêtiens ſont dans cette diſpoſition criminelle.* 184

V. *Des miſeres exterieures de cette vie.* 191

VI. *Image des miſeres interieures de l'homme en cette vie.* 197

VII. *Premiere maniere de concevoir la felicité du Ciel, par l'exemption des maux de la vie preſente.* 211

VIII. *Qu'il ne ſe faut point former l'idée d'une béatitude charnelle.* 219

IX. *Explication plus étenduë de la béatitude eſſentielle des Saints.* 220

X. *De l'occupation éternelle des Bienheureux.* 232

XI. *De la paix de la vie du Ciel.* 235

XII. *De l'union des Bienheureux.* 243

XIII. *De la Royauté des Bienheureux.* 249

XIV. *Queïles impreſſions la méditation de la felicité du Ciel doit faire ſur nous.* 252

XV. *Concluſion.* 268

## SECOND TRAITE',

*De la vigilance Chrêtienne.*

Contenant divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.

CHAP. I. EN *quoi conſiſte la vigilance Chrêtienne.* 273

I I. *Combien il eſt utile de rapeller ſouvent dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu. Raiſons fondamentale de l'utilité de cette pratique.* 276

III. *Premiere maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, tirée de la dépendance qu'a l'être des créatures de celui de Dieu.* 283

IV. *Second moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de conſiderer en toutes choſes ſa providence.* 288

V. *Troiſiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de conſiderer ce que toutes les créatures ont de Dieu, & ſur toutes les perſonnes avec qui l'on traite.* 293

VI. *Quatriéme maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'être attentif aux inſtructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.* 299

VII. *Cinquiéme moyen qui eſt de conſulter*

*la verité éternelle ſur chaque action de la journée.* 307

VIII. *Sixiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'ouvrir les yeux aux tentations exterieures, auſquelles on eſt expoſé, & d'avoir ſans ceſſe recours à Dieu pour en être preſervé.* 326

IX. *Septiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de veiller ſur les tentations interieures.* 336

X. *Moyens particuliers de ſe tenir en la preſence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui ſe peuvent joindre à la plûpart de nos actions.* 341

XI. *Autre moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de ſe repreſenter l'humanité de Jeſus-Chriſt.* 346

XII. *Qu'un des grands moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu, eſt de ménager pour la priere tous les intervalles des actions.* 350

XIII. *Que la pratique de la vigilance Chrétienne enferme celle du recuëillement.* 352

XIV. *Que la vigilance Chrêtienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle eſt ainſi une excellente préparation à la priere.* 358

XV. *Reponſe à une difficulté ſur ces divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.* 361

Fin de la Table.

## *Aprobation des Docteurs.*

NOus ſouſſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris : certifions que nous avons lû un Livre qui a pour tître : *Quatriéme Tome des Eſſais de Morale, où l'Auteur traite des quatre dernieres fins de l'homme, & de la pratique de la vigilance Chrêtienne*, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne ſoit conforme à la Foi dont l'Egliſe Apoſtolique & Romaine fait profeſſion : Nous l'avons jugé trés-propre pour faire revenir les Fidéles de l'étrange aſſoupiſſement qui les empêche de penſer à leur ſalut. Donné à Paris le 8. jour de Février 1678.

A. LE VAILLANT.

THOMAS ROULLAND.

PREMIER

# PREMIER TRAITE'
## DES QUATRE DERNIERES FINS
# DE L'HOMME.

## LIVRE PREMIER.
# DE LA MORT.

### CHAPITRE I.

*Qu'il eſt étrange que les hommes ayant toujours la mort devant les yeux & ayant tant d'interêt d'y penſer, y penſent néanmoins ſi peu.*

CE n'eſt pas ſeulement de la mort des Martyrs qu'on peut dire avec St. Auguſtin, *que par une grace admirable du Sauveur la peine du peché eſt devenuë l'inſtrument de la vertu* : c'eſt de la mort de tous les hommes, elle ſeroit pour eux un des

De Civit. Dei. l. 13. c. 4.

plus puissans moyens de leur salut, & l'un des plus grands remedes de leurs maux, s'ils en sçavoient tirer les avantages que la misericorde Divine leur veut procurer par ce châtiment que sa justice exerce sur eux.

On ne meurt que par ce que l'on a peché, & il suffiroit pour ne plus pecher, de bien penser que l'on doit mourir. C'est l'Ecriture même qui nous en assure en nous découvrant par-là ce secret de la bonté de Dieu envers les pecheurs. *Souvenez vous, dit-elle, de vôtre fin, & vous ne pecherez jamais.* *Eccl. 7. 40.*

En effet qu'y a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans lui-même, & de plus propre à le dégoûter du monde, à réprimer son orgueil, à le fraper d'une crainte salutaire des jugemens de Dieu que la pensée de la mort? Aussi Dieu qui voyoit combien cette pensée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvellée dans nos esprits par une infinité d'objets differens & de differentes actions, qui nous presentant sans cesse l'idée de la mort ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux.

Nous ne sommes pas seulement avertis qu'il faut mourir par la mort de tant d'hommes qui disparoissent à tous momens à nos yeux; par celle de tous les autres animaux auxquels nous avons été égalez en ce point, en punition de nôtre peché, par les maladies qui nous arrivent, par la défail-

lance continuelle de nos corps que nous éprouvons ſans ceſſe, par une infinité d'accidens qui nous en ménacent à tout moment; nous le ſommes auſſi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en devroient continuellement remettre l'image devant les yeux.

Car qu'eſt-ce que la vie des hommes qu'un combat perpetuel contre la mort? L'on ne mange que pour ne point mourir de faim. L'on ne boit qu'afin de ne point mourir de ſoif. L'on ne dort que pour s'empêcher de mourir par le défaut du ſommeil. L'on ne travaille que pour repouſſer la mort que la diſette nous pourroit cauſer. L'on ne ſe repoſe qu'afin de ne pas mourir de laſſitude. L'on eſt donc ſans ceſſe aux priſes avec la mort. Et étant ainſi obligés de faire de continuels efforts pour la repouſſer, il eſt bien étrange que nous puiſſions nous empêcher d'y penſer.

Dieu n'a pas même voulu que l'impreſſion que la mort eſt capable de faire ſur l'eſprit des hommes, pût être diminuée par un artifice dont ils ſe ſervent à l'égard de la plûpart des veritez qui les incommodent, qui eſt d'en obſcurcir l'évidence & la certitude par des doutes affectez. Car encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la neceſſité de mourir, il n'y a rien néanmoins dont on puiſſe moins douter. On ne

ſe flatte point ſur cela par de vaines eſperances : & l'experience de tant de ſiécles dans leſquels on a vû tous les hommes aſſujettis à la mort ſans exception ni privilege, forme ſur ce point dans tous les eſprits une conviction ſi pleine, que ceux mêmes qui ont voulu ſe tirer du rang des hommes, & ſe faire adorer comme des Dieux, n'ont pas été aſſez fous pour ſe promettre de ne point mourir.

Chacun eſt donc perſuadé qu'il mourra : On en reçoit de toutes parts des avertiſſemens continuels. Et la Religion Chrêtienne nous aprend de plus, que cette mort ſi inévitable nous doit mettre pour jamais dans un état de bonheur, ou de miſere, & que ces deux éternités ſi differentes, l'une ſi déſirable, l'autre ſi horrible, dépendent de la diſpoſition de cœur où nous trouvera ce dernier moment : qu'il ſe donnera à cet inſtant même un arrêt irrevocable qui décidera de nôtre ſort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arrêt ou favorable ou contraire, eſt l'uſage que nous faiſons du petit eſpace de nôtre vie, qui en nous eſt donné que pour nous y préparer.

Qui ne penſeroit que les hommes qui font profeſſion de croire ces verités, ſeroient occupés continuellement de ces terribles objets ; & en effet, c'eſt ce que Dieu prétend en nous les mettant ſans ceſſe devant les yeux. C'eſt ce que la raiſon nous

de Se, & c'eſt ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes.

Il ne faut point avertir des criminels enfermez dans une priſon dans l'attente d'un jugement où il y va de leur honneur, de leur bien & de leur vie, de penſer au danger où ils ſont aux moyens de l'éviter, aux voyes de ſe rendre leurs Juges favorables. Leur état les en avertit aſſez, & leur penſée s'y porte naturellement, ſans qu'il ſoit beſoin qu'ils faſſent effort pour s'y appliquer. Mais combien y penſeroient-ils encore davantage, s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y penſant, & qu'il n'y eût point de meilleur moyen de gagner l'eſprit de leurs Juges, & de rendre leur cauſe bonne, que d'avoir ſans ceſſe dans l'eſprit le jour auquel ils devroient être jugés ?

C'eſt-là l'image de l'état des hommes : mais ce n'eſt pas l'image de leur conduite. Ils ſont priſonniers comme ces criminels dont nous parlons. Car la terre toute entiere eſt la priſon générale de tous les hommes, & l'on n'en ſort que par le ſuplice. La mort en eſt un auquel ils ont tous été condamnés par la juſtice de Dieu. Perſonne ne meure proprement de ce qu'on apelle *ſa belle mort*. Toute mort eſt l'éxecution d'un arrêt de Dieu qui nous y condamne. Les uns ſont condamnés à mourir par l'épée, les autres par le feu, les autres par le naufrage, les

autres par le poiſon, les autres par la peſte, par la fievre, & par les autres maladies, & la mort de ces derniers quoi qu'accompagnée de circonſtances moins effroyables aux ſens, eſt ſouvent plus dure & plus pénible que celle des autres.

Ils ſont dans l'attente non ſeulement de l'éxecution de l'arrêt de mort qui eſt déja donné contr'eux, mais de celle d'un autre arrêt beaucoup plus terrible qui n'eſt pas encore prononcé, & qui les doit rendre bienheureux ou malheureux pour jamais. Ils ſçavent qu'il leur peut beaucoup ſervir d'avoir l'eſprit plein de ces penſées, & de ſe repreſenter ſouvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit. Et cependant la verité eſt qu'il y en a trés-peu qui y penſent, & beaucoup moins qui y penſent ſérieuſement. La plûpart des hommes mettent au contraire tout leur ſoin & toute leur étude à bannir ces objets de leur eſprit, à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la repreſente un peu vivement, & ils y réüſſiſſent ſi bien qu'ils arrivent preſque tous à la mort, ſans y avoir jamais bien penſé.

Cet aveuglement que les hommes ſe procurent eſt ſans doute un de leurs plus grands maux; & le demon n'a point de plus grand moyen pour les perdre que de les y entretenir

& de les conduire ainſi brutalement à la mort ſans réflexion & ſans prévoyance. Ce qui doit porter ceux à qui Dieu ouvre quelquefois les yeux pour voir la miſere & le danger de cet état, à faire tout ce qu'ils peuvent pour diſſiper les tenebres volontaires qui nous cachent ces objets, auſquels il nous eſt ſi utile de penſer. Or, ſans doute, un des meilleurs moyens d'y réüſſir eſt de bien remarquer les adreſſes dont on ſe ſert, ou pour bannir entiérement de l'eſprit le ſouvenir de la mort, ou pour n'y penſer que d'une maniere ſi foible qu'elle ne faſſe aucune impreſſion ſur le cœur, & n'arrête en rien le cours de ſes paſſions.

## CHAPITRE II.

*Artifice dont on ſe ſert pour affoiblir l'idée de la mort, qui eſt de regarder ſa vie comme longue & comme certaine.*

IL n'y a gueres de gens qui puſſent entendre ſans émotion le commandement que le Prophête Iſaye fit de la part de Dieu au Roi Ezechias, de mettre ordre à ſes affaires & de ſe préparer à mourir. *Diſpone domui tuæ.* L'image de la mort quand elle *Iſaïe 38. 1.*

eſt proche & certaine, ébranle les plus intrépides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de tems à vivre, on eſt bien plus en peine de moderer la crainte de la mort, que de le porter à y penſer.

Chacun s'agite dans ces occaſions, & ſe preſſe non ſeulement de mettre ordre aux affaires de ſa maiſon, mais auſſi à celles de ſa conſcience. Les plus impies en ſont émus ; & n'oſant prendre le hazard de mourir comme ils ont vêcu, ils trouvent plus de ſûreté à faire du mieux qu'ils peuvent les actions de Religion qu'ils avoient négligées durant leur vie.

Ce n'eſt donc pas par une fermeté d'ame que les hommes ſont ſi peu touchez durant leur ſanté de la crainte de la mort. Ce n'eſt point qu'ils en puiſſent ſoutenir la vûë ſans effroi, ni qu'ils puiſſent s'empêcher d'y penſer quand elle ſe preſente à eux avec tout ce qu'elle a de terrible. C'eſt qu'ils ne ſe la repreſentent durant leur vie que par une idée ſi ſombre & ſi confuſe qu'elle n'eſt pas capable de les émouvoir.

Pour affoiblir & pour obſcurcir ainſi l'idée de la mort, ils ſe ſervent de diverſes adreſſes, qu'il eſt utile de découvrir. L'une des principales eſt de s'imaginer que leur vie ſera fort longue, & de regarder ainſi la mort qui la doit terminer dans un éloignement qui diminuë infiniment l'im-

preſſion qu'elle pourroit faire ſur leur eſprit.

Car quelque terrible que ſoit un objet, on en eſt d'ordinaire peu touché, dés qu'on le regarde comme éloigné, parce que l'eſprit s'apliquant à ce long intervalle qui nous en ſépare, ſent beaucoup plus ce bien d'être exempt de ce mal durant tout ce tems, qu'il n'aprehende le mal qui doit ſuivre la joüiſſance de ce bien. On s'imagine de plus à l'égard de ces maux éloignez qu'il ſera aſſez tems d'y penſer quand ils ſeront plus proches; que cependant il n'y a qu'à joüir du repos que le tems permet. Et c'eſt-là proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Perſonne ne voudroit mourir ſans y avoir bien penſé. Mais on ſupoſe qu'on y penſera quelque jour, & qu'on en aura le tems. Et ſur cette fauſſe aſſurance on prend toute ſa vie le parti de n'y penſer point.

Le diable ne dit plus aux hommes comme il fit à nos premiers parens : *Vous ne mourrez point.* Cette tentation ſeroit trop groſſiére, & elle ne tromperoit perſonne. Mais il leur dit : Vous ne mourrez pas ſi-tôt. Vous avez encore bien du tems à vivre. Et par-là il trompe preſque tout le monde, parce qu'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à ſe laiſſer flater par cette vaine eſperance, dans le déſir qu'ils ont de joüir plus tranquillement des choſes

ſenſibles auſquelles ils ſont attachez.

Cette illuſion en comprend deux. L'une, que nous concevons l'eſpace que nous nous promettons de vivre comme quelque choſe de fort long. L'autre, que nous nous aſſurons ſans raiſon que cet eſpace ne ſera point abregé par aucun de tant d'accidens qui menacent la vie des hommes, & qui en font mourir la plûpart beaucoup plûtôt qu'ils ne penſent. Ainſi pour la diſſiper il n'y a qu'à conſiderer ſi nous avons lieu de regarder nôtre vie comme longue ou comme certaine. Et il eſt difficile qu'on examine ces deux points de bonne foi ſans demeurer étonné de l'aveuglement des hommes.

---

## CHAPITRE III.

### *De la brieveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.*

IL ne s'agit pas ici de convaincre les hommes de la brieveté de leur vie. Ils ne ſçauroient ſouvent réſiſter à l'évidence qui les en perſuade; & ils en font même quelquefois des plaintes lorſqu'ils la trouvent trop courte pour l'execution de leurs deſſeins, ou qu'elle ne leur permet pas de joüir autant qu'ils voudroient des objets de leurs paſſions.

Il s'agit de leur persuader qu'elle est courte par raport à la fin pour laquelle elle nous est donnée, qui est de nous préparer à la mort & à l'éternité : Qu'en quelque âge que nous soyons touchés de cette pensée, il n'est jamais trop tôt de s'y apliquer, quand nous ne ferions autre chose tout le reste de nôtre vie : Que nous devons nous hâter de le faire ; & que c'est une folie de remettre cette pensée à un autre tems. Et comme le diable pour nous en détourner, nous flatte d'ordinaire par l'idée d'une longue vie, il s'agit de corriger cette idée, & de voir au juste ce que nous avons droit de nous en promettre.

Il devroit pour cela suffire de dire aux hommes, que s'agissant d'entrer dans un état éternel, nul tems qui nous est donné pour nous y préparer ne nous doit paroître long. Il n'y a point de tems fini qui ait quelque proportion avec l'éternité qui est infinie. Un mois, un jour, une heure, une minute, ont quelque proportion avec des millions d'années, parce que ces millions d'années ne comprennent qu'un certain nombre de mois, de jours, d'heures & de minutes ; mais les millions d'années n'en ont point avec l'éternité, parce que quelque multiplication qu'on fasse, ils n'en deviendront jamais la mesure.

Quand Dieu nous auroit donc obligez de penser plusieurs millions d'années à la

mort, & d'accompagner cette penſée de toutes les auſteritez imaginables, & d'un renoncement général à toutes les ſatisfactions humaines, ce ſeroit encore beaucoup moins que d'obliger des gens qui doivent entrer dans quelque charge importante à y penſer, & à s'y préparer une heure.

Il n'y a qu'une préparation éternelle qui pût avoir quelque raport à un état éternel; & Dieu ſeroit en droit de l'exiger, ſelon St. Auguſtin, s'il vouloit agir envers nous avec une exacte juſtice. Soit que l'on conſidere les biens que Dieu a preparés dans le Ciel à ſes Elûs, ſoit que l'on conſidere les maux dont il punira les méchans, & qu'il veut que nous évitions par l'uſage que nous ferons de la vie; tout tems eſt court pour meriter les uns & pour nous garantir des autres.

*Ibid.* Mais s'il falloit préparer éternellement pour obtenir les biens du Ciel, dit ce St. Docteur, quand viendroit le tems d'en joüir? Il faut donc par neceſſité que cette préparation ſoit bornée à un certain tems, limité, afin que ce tems étant paſſé, on obtienne ce bonheur qui ne finira jamais. Mais quoique bornée elle pourroit être longue? & Dieu nous auroit pû obliger à de longues miſeres & à de longs travaux, pour mériter d'être éternellement heureux. Quand ces travaux & ces miſeres ſeroient donc de mille années; mettez ces mille

années en balance avec l'éternité, & vous trouverez qu'elles ne ſont qu'un néant. Cependant il s'en faut bien que cette préparation que Dieu nous demande ne ſoit ſi longue. Elle ne s'étend pour chacun de ceux qui commencent à y penſer qu'à ce qu'il leur reſte de vie. Or qu'eſt-ce que la vie d'un homme ? Je ne parle pas de ceux que leur âge, ou leur mauvaiſe ſanté avertit à tout moment d'une mort prochaine. Je parle de ceux qui ont une ſanté vigoureuſe, & à qui l'âge permet de ſe promettre de leur vie tout ce que les hommes s'en peuvent raiſonnablement promettre. A combien croit-on que cela ſe doive eſtimer.

Ceux qui font des traités dont le gain ou la perte dépend de la durée de la vie des hommes, les établiſſent ſur cette regle confirmée par l'experience, qu'il eſt plus rare que quelque homme que ce ſoit, conſideré en quelque partie de ſa vie que l'on voudra, vive encore vingt années au-de là de l'âge où il eſt, que non pas qu'il meure avant ce terme; c'eſt à dire, qu'en prenant un certain nombre d'hommes à quelque âge qu'on voudra, il y en aura plus de morts à vingt ans de là, qu'il n'en reſtera de vivans. De ſorte que chacun de ces hommes feroit prudemment de renoncer à l'eſperance d'une plus longue vie, pourvû qu'on l'aſſurât de vivre vingt ans.

Mais comme ces conventions ne ſont point en nôtre puiſſance, chacun au moins doit être perſuadé, qu'il eſt plus probable qu'il ne ſera plus au monde dans vingt ans, à compter du tems qu'il aura cette penſée, que non pas qu'il y ſoit. Et c'eſt par-là qu'il doit juger s'il a ſujet de croire que la vie ſoit longue, & s'il a lieu de differer à ſe préparer à la mort.

Car eſt-il poſſible que les hommes croyent que ce ſoit trop de ſe préparer vingt ans à l'éternité, & qu'ils puiſſent regarder cet eſpace de tems comme trop long pour cela. Combien y a-t-il d'emplois dans le monde qui demandent d'auſſi longues préparations ? Y a-t-il perſonne qui refuſât de mener une vie pénible & laborieuſe durant vingt ans pour devenir Prince, & le monde n'eſt-il pas plein de gens qui vivent trés-long tems d'une maniere fort dure, pour de trés-legeres recompenſes ? N'y aura-t-il donc que le Ciel pour lequel on trouvera tout inſupportable ?

*In Pſal. 36.*

Si l'on veut ſçavoir ce que c'eſt que la durée de vingt années, que l'on faſſe réflexion ſur celles que nous avons déja paſſées, & que l'on conſidere avec quelle rapidité elles ſe ſont écoulées. Il n'y a preſque qu'un jour, dit St. Auguſtin, qu'Adam a été chaſſé du Paradis Terreſtre. Pluſieurs ſiécles ſe ſont paſſez depuis ce tems-là. Il eſt vrai. Mais que ſont-ils devenus ? Si vous aviez

vécu depuis le jour du banniſſement d'Adam juſqu'à ce tems ici, vous verriez que vôtre vie auroit été courte. Qu'eſt-ce donc que vingt années nous doivent paroître. Je ſçai bien que nous regardons autrement celles qui ſont à venir que celles qui ſont paſſées. Mais c'eſt une illuſion de nôtre imagination. Elles paſſeront avec la même viteſſe. Le torrent du monde les emportera, & en moins de rien nous ſerons tous étonnez que nous nous trouverons arrivez au terme. *Greg. Naz. orat. 17.*

L'Evangile pour nous exprimer cette brieveté nous repreſente tout le cours des ſiécles ſous la figure d'un jour, & ne compte le tems de la Loi de grace que comme le ſoir & une heure de ce jour; *noviſſima hora.* Quelle partie occupent donc vingt années dans ce ſoir, & dans cette derniere heure?

Qui n'eſt éloigné de la mort que de vingt années en eſt bien proche, & au lieu de conclure qu'il n'eſt pas encore tems de penſer à la mort, il doit conclure qu'il n'eſt plus tems de penſer au monde, & que ce qu'il a à vivre n'en vaut pas la peine. Car qu'eſt-ce que d'être vingt ans, plus ou moins, un peu plus riche, ou un peu plus pauvre, un peu plus commodément, ou un peu plus incommodément, un peu plus haut ou un peu plus bas; puiſque ce tems fini nous devons entrer dans un état éternel, où toutes ces differences ſeront détruites, & où Dieu fera d'autres differences entre les hommes,

qui ſeront ſtables & éternelles ? Voilà ce qui mérite que nous y penſions, je ne dis pas vingt ans, mais un million d'années, puiſqu'en y penſant on peut beaucoup contribuer à aſſûrer & à augmenter ſon bonheur; & qu'en differant d'y penſer on ſe met au moins en danger d'être éternellement malheureux, & l'on en ſera certainement moins heureux.

## CHAPITRE IV.

### *De l'incertitude de la vie.*

Dieu n'a pas ſeulement voulu que le tems qu'il donne aux hommes pour ſe prépa:er à la mort fût court, mais il a voulu même qu'il fût incertain ; & que la mort pouvant les ſurprendre à tous momens, ils euſſent toujours ſujet de la craindre. Son deſſein par-là a été de nous la rendre toujours preſente, & de nous exciter ainſi à une vigilance continuelle. C'eſt lui-même qui nous en a bien voulu avertir, en nous diſant dans ſon Evangile : Veillez, parce que vous ne ſçavez ni le jour ni l'heure : *Vigilate quia neſcitis diem neque horam.*

*Mat. 22. 24.*

Les Peres en ſuivant cette lumiere ont tiré la même conſequence de l'incertitude de la vie. Puiſque la vie eſt incertaine, diſent-ils, il ne faut pas differer à ſe convertir ; parce que Dieu qui promet le par-

don à ceux qui reviennent ſincerement à lui, ne promet le lendemain à perſonne.

*C'eſt une grande miſericorde de Dieu*, dit St. Auguſtin, *de ce qu'en nous avertiſſant de bien vivre, il nous a caché le jour de nôtre mort, afin que nous ne nous puiſſions rien promettre de l'avenir. De peur*, dit-il encore dans un autre endroit, *que les hommes par deſeſpoir ne ſe précipitaſſent encore plus avant dans le déſordre, il leur a promis le port de la penitence. Et de peur que l'eſperance du pardon ne leur fût une occaſion, il a rendu incertain le jour de leur mort.* *In Pſ. 34. Item in Pſ. 101. 144. In Joan. trid. 33.*

Mais les hommes enchantez par l'amour des choſes du monde, trouvent moyen d'éluder ce conſeil de la miſericorde de Dieu ſur eux. Comme ils craignent ſouvent lorſqu'il n'y a point de ſujet de crainte, ils conçoivent des aſſurances lorſqu'il n'y a aucun lieu de s'aſſurer. Quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de gens qui ont été ſurpris par la mort, ou ils ne veulent pas faire réflexion qu'il leur en peut arriver autant, ou ils ſupoſent ſans raiſon qu'ils ne ſeront pas du nombre de ces malheureux; & ſe formant ainſi un nuage qui les empêche de voir le danger qui les ménace à tous momens, ils continuent de ſuivre leurs paſſions ſans en être détournez par la crainte de la mort.

Mais comme ce n'eſt point en voyant

claitement ces dangers qu'ils les mépriſent, & que c'eſt au contraire en faiſant en ſorte de ne les point voir ; pour ſe délivrer de cette illuſion, il n'y a qu'à ſe forcer à ouvrir les yeux, & à conſiderer ſérieuſement que la vie n'eſt pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres.

Il n'eſt pas beſoin de preuve pour s'en convaincre. Il n'eſt beſoin que d'un peu de réflexion ſur ce qu'on ne ſçauroit ignorer. Rien n'eſt plus commun que la mort ; & rien n'eſt ſi rare que de n'en être pas ſurpris. Il y en a beaucoup qui ſont accablez tout d'un coup par des morts que l'on apelle proprement ſubites. D'autres tombent dans des maladies qui leur ôtant d'abord la raiſon, quoi qu'elles ne leur ôtent pas ſi tôt la vie, font le même effet que les morts ſubites en ce qui eſt de les empêcher de ſe préparer à la mort, *ſubitum eſt hominis quod ante cogitare non potuit.*

*Greg. mor. l. 25. c. 2.*

Mais ſans avoir égard à ces accidens qui ſont plus rares, on peut dire en un ſens, que preſque toutes les morts ſont ſubites & imprévûës, parce qu'il y en a peu qu'on ait eu lieu de prévoir quelque-tems auparavant.

L'état de ſanté, & celui des maladies qui donnent la mort, ſe ſuivent d'ordinaire immédiatement, & ne ſont ſéparés par aucun intervale ſenſible : de ſorte qu'un même

jour nous voit souvent & sains en apparence, & mortellement malades.

L'on peut prévoir ordinairement la chûte des bâtimens, parce que l'on en voit presque toutes les parties, & il y a des voyes certaines de s'en assurer quand on en doute. Mais le corps humain est un édifice qu'on ne sçauroit visiter. C'est une machine dont les ressorts sont cachez, & qui peut être toute prête à se briser & à tomber en ruine sans que personne s'en aperçoive. Tel croit être bien éloigné de la mort, qui la porte dans le sein. Et tel en est effectivement fort éloigné à ce moment ici, qui en sera tout proche un moment après.

La machine du corps est composée de tant de parties, de tant de vaisseaux, de tant de ressorts qu'il ne faut presque rien pour la dérégler, & pour en empêcher les mouvemens, & ceux qui en connoissent le plus exactement la structure, bien loin d'être surpris que les hommes meurent si-tôt, & si fréquemment, ne sont étonnez que de ce qu'ils peuvent durer quelque-tems.

Que si nous joignons à la considération de la foiblesse de nos corps, & de cette infinité d'accidens & de maladies à quoi ils sont sujets, la vûë de la providence de Dieu qui dispose souverainement de nôtre vie, & de nôtre mort, & dont les arrêts nous sont inconnus, nous verrons encore plus

clairement combien il y a d'illusion à s'assurer de la durée de sa vie, & à remettre à penser à la mort à un autre tems, que celui que Dieu nous donne présentement. Car ce ne sont point proprement les maladies qui nous font mourir. C'est le décret de la volonté de Dieu. Nous sommes morts devant lui dés le moment que nous sommes nez, parce qu'il nous fait naître en un moment précis, pour nous faire mourir préciſément à un autre.

Tous les hommes, comme nous avons dit, sont condamnez à la mort par la justice de Dieu, & leur mort est assignée à certaines heures & à certains momens. Cet arrêt s'éxecute chaque jour sur un trés-grand nombre de personnes, dans toute l'étenduë du monde. Qui peut donc s'assurer d'aucun jour que ce ne sera pas son dernier ? On ne sent, dit on, aucun signe ni aucuns préſages de mort. Il est vrai. Mais entre ceux qui doivent mourir ce jour-là même, il y en a toujours quantité qui sont destinez à mourir sans ces préſages & sans ces signes. Et ainsi la confiance que l'on peut avoir de n'être pas de ce nombre, est témeraire & sans fondement.

Ce qui est étrange est que l'on ne se flate ainsi, que lorsqu'il s'agit de donner ordre aux affaires de son salut. Car quand il s'agit d'interêt humain, on ne manque guéres de se souvenir de l'incertitude de la vie, &

lon s'en ſouvient d'autant plus, que les interêts ſont plus grands. On ſe reſout, par exemple, à hazarder quelque peu de choſe ſur la vie d'un autre. Mais on ſe garde bien de le faire, quand il s'agit de quelque ſomme conſiderable. On veut avoir alors ſes aſſurances, parce qu'on ne ſçait, dit-on, ce qui peut arriver. On prévient dans les contracts les inconveniens qui peuvent naître de la mort des hommes, par mille clauſes, & mille précautions. Enfin on ſouffre ſouvent des pertes certaines pour ne pas riſquer de grandes ſommes ſur la vie d'un autre, ou même ſur la ſienne. Tant l'on eſt perſuadé qu'il n'y a rien de plus incertain que la vie, ni rien de plus ordinaire que d'être ſurpris par la mort. Cependant par un renverſement d'eſprit incompréhenſible, quand il s'agit de l'éternité, on étouffe toutes ces craintes : on ſe tient en repos : on ne ſonge point à l'incertitude de ſa vie, & l'on vit comme ſi elle n'étoit expoſée à aucuns accidens, & que l'on fût pleinement aſſuré qu'elle dût durer tout le tems qu'on s'eſt promis.

Il n'eſt pas poſſible de ne pas condamner cette conduite d'imprudence. Mais il n'en faut pas demeurer là. La raiſon doit corriger les fauſſes idées dont nôtre imagination eſt remplie. Et pour nous empêcher de regarder la mort dans cet éloignement trompeur, qui lui ôte ce qu'elle a de plus

terrible, ou avec cette fauſſe aſſurance de n'en être pas ſurpris, ſur laquelle on ſe repoſe, elle nous doit faire reconnoître au contraire qu'elle eſt en effet tout prés de nous : qu'elle nous preſſe & nous aſſiége de toutes parts : que nous avons ſujet de craindre à tous momens & en tous lieux d'entendre retentir aux oreilles de nôtre cœur cette voix épouvantable : Il faut mourir, il faut paroître devant Dieu, & recevoir vôtre arrêt pour l'Eternité. Il n'y a plus de délai pour vous. Et de-là il eſt aiſé de conclure que nous ne ſçaurions trop nous hâter d'y penſer ſérieuſement : que nous n'avons point de tems à perdre, & que nôtre peine doit être de n'y avoir pas toujours penſé.

## CHAPITRE V.

### *Combien il eſt dangereux de remettre à penſer à la mort au tems de ſa derniere maladie.*

JE ne prétens point parler ici de quelques perſonnes reglées, qui ayant l'imagination trop vive, ſont trop frapées de la penſée de la mort : Car on avoüe que ces perſonnes ſont bien d'épargner leur foibleſſe, & de nourrir leur pieté par d'autres objets.

Mais cette disposition n'est point à beaucoup prés si ordinaire que celle qui fait éviter de penser à la mort, parce que cette idée trouble les plaisirs, & incommode les passions. La plûpart des gens remettent à penser à la mort, comme ils remettent à se convertir. Et ils different l'un & l'autre pour leur derniere maladie, parce qu'ils ne peuvent differer plus loin.

En vain tâche-t-on de leur representer la briveté & l'incertitude de la vie. Car comme les morts subites qui ôtent absolument le moyen d'y penser, sont moins ordinaires que celles qui donnent quelque-tems pour s'y préparer, l'attache qu'ils ont aux choses du monde étant toujours plus forte que la crainte d'un accident qu'ils regardent comme rare, ne leur permet jamais de penser à la mort jusques à ce qu'une maladie violente leur ôte le moyen de differer davantage.

Pour concevoir la juste horreur que l'on doit avoir de cet état, on peut se servir des considérations suivantes.

Premierement cette disposition enferme la résolution de courir le hazard d'être damné, si l'on vient à être surpris par une mort imprévûë, puisque l'on ne prend aucune précaution contre les morts qui accablent tout d'un coup. Or cette résolution est en elle même si insensée, que les hommes n'en font jamais de pareilles à l'égard des choses

du monde. A t-on vû par exemple, de Prince aſſez fou pour joüer ſon Royaume contre une paille, ou pour vouloir bien mettre ſa vie & ſon honneur en danger afin d'acquerir un faux diamant. Cependant ce ſeroient des folies infiniment moindres que celle de s'expoſer au hazard de perdre un bien infini; & de ſe rendre éternellement malheureux, pour quelque choſe temporelle telle qu'elle ſoit. C'eſt néanmoins ce que font tous ceux qui attendent à penſer à eux, qu'ils ſoient dangereuſement malades.

Ce n'eſt pas ſeulement une folie; c'eſt une folie criminelle qui irrite Dieu par le mépris qu'elle fait de ſa juſtice; qui viole le commandement qu'il nous fait de nous convertir: qui abuſe de ſa patience & de ſa miſericorde: qui mérite qu'il refuſe à la mort les graces qu'on a négligées durant la vie.

Cette folie eſt de plus fondée ſur diverſes erreurs que chacun pourroit facilement découvrir s'il le vouloit. Il eſt vrai que les morts ſubites ſont plus rares que les autres. Mais combien y en a t il de celles que l'on n'apelle pas ſubites, auſquelles on ne ſçauroit ſe préparer par la reception des Sacremens? Combien y en a-t-il qui accablent tellement l'eſprit par la violence de la maladie, qu'il n'eſt plus capable de penſer ſérieuſement à rien, ni de pratiquer les actions de Religion que d'une maniere toute animale.

Croit

Croit-on qu'il ſoit fort aiſé à une ame, dont preſque toute l'attention eſt occupée par le ſentiment des maux de ſon corps, de penſer à des objets qui ne lui ſont point familiers, de repaſſer avec amertume toutes les années de ſa vie, de reconnoître & de condamner tous les égaremens paſſés? n'eſt-il pas clair au contraire par l'experience & par la raiſon, que preſque tous les hommes ne ſont jamais moins en état de penſer à la mort, que lorſqu'ils en ſont plus proches & que la plûpart des actions extérieures de pieté qu'ils font en cet état, peuvent être à la verité dans les gens de bien des marques de la diſpoſition où la maladie les a trouvez, mais ne ſont dans les autres que les effets de la coutume, que tous ceux qui font profeſſion de quelque Religion que ce ſoit, ou de mourir avec les cérémonies de leur Religion, & ſouvent même de la foibleſſe qui rend les malades incapables de réſiſter à ceux qui les y portent.

Mais quoique l'on eût en cet état toute la liberté d'eſprit que l'on pourroit déſirer, s'imagine-t-on qu'on doive avoir grande confiance dans ces témoignages de converſion qui ne précedent la mort que de peu de tems. Ce n'eſt pas là le jugement que l'Egliſe en a toujours fait. Elle les a au contraire toujours traités de ſuſpects, & elle a tâché de porter tous les enfans à s'en défier. Elle a remis à la penitence ceux qu'elle avoit

reconciliez en cet état, comme s'ils n'avoient pas reçû l'absolution, ne comptant presque pour rien tout ce qu'ils avoient fait dans leur maladie. On en peut apporter diverses raisons ; mais je me contenterai d'en alléguer ici une dont on s'est déja servi dans un autre traité.

C'est que dans la voye commune, le cœur de l'homme ne change point tout d'un coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions extérieures. Mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur ne change gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse peu à peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne sa place par divers progrez. C'est ainsi que les passions humaines se changent ; & Dieu qui veut que les operations de la grace ne se distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordinairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte avant que de le toucher par son amour ; & il le touche souvent long-tems par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maître par un amour dominant, qui tourne le cœur vers lui comme vers la derniere fin, & qui le delivre de la servitude de l'amour des créatures. Ainsi comme la conversion des pecheurs mourans ne sçauroit passer par ces dégrés, il faudroit qu'elle fût miraculeuse pour être vraye. L'Eglise

ne desespere pas de ce miracle, & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que les sentimens qui paroissent dans les pecheurs en cet état, ne soient que de legers commencemens, ou de crainte, ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. C'est ce qui oblige les pecheurs non seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler sérieusement à leur salut, afin que leur amour ait le tems de croître, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis.

Le Pere Saint Jure Jésuite dans son Livre de la connoissance & de l'amour de Jesus-Christ, allégue une autre raison contre ceux qui different à la mort à se convertir, qui a du raport à celle-ci, & qu'il exprime en ces termes : « Je dis pour « seconde raison que tu ne devrois point « differer ta pénitence, parce que tu sçais « que pour la faire, quelque tems que tu « choisisses à cela, il faut necessairement « que Dieu te donne une grace efficace. Et « qui t'a dit qu'il te la donnera pour lors ? « As-tu parole de sa part qu'elle ne te « manquera point ? Attendu mêmement « que temporisant à quitter ton peché, & « ce peché t'enclinant de son propre poids, « & te portant par une certaine *necessité* « *morale* à en commettre d'autres, & ainsi « entassant pechez sur pechez, & crimes « *Liv. 2. Sec. 29.*

„ ſur crimes, tu fais que Dieu ſera beau-
„ coup moins diſpoſé à te donner cette
„ grace, & comme dit St. Paul : *Secundùm*
„ *duritiam tuam & cor impœnitens the-*
„ *ſaurizas tibi iram in die iræ*, tu l'obliges
„ conformément à la dureté & à l'obſti-
„ nation de ton cœur, à te la refuſer au
„ jour que tu en auras préciſément beſoin
„ pour ton ſalut. „

Auſſi tant s'en faut que Dieu ait promis aux pecheurs de leur donner à la fin de leur vie ces ſortes de graces, quelques neceſſaires qu'elles leur ſoient pour ſe convertir, qu'il a promis au contraire en quelque ſorte de ne les leur pas donner, puiſqu'il déclare dans le Livre des Proverbes, qu'il ſe rira de ces pecheurs au tems de leur mort : *Ego quoque in interitu veſtro ſa-*
*Prov.* 1. *nabo*; qu'il ſe moquera d'eux ; *& ſubſa-*
26. *nabo*, & qu'il ne les exaucera pas quand ils l'invoqueront : *Tunc invocabunt me & non exaudiam* ; ce qui marque en même-tems & que ces pecheurs invéterez ne laiſſent pas de pratiquer les actions extérieures de la Religion, & qu'ils n'obtiennent point miſericorde de Dieu par ces actions.

Enfin cette liberté d'eſprit que quelques-uns ont dans leur derniere maladie, & que ceux dont nous parlons regardent comme un moyen aſſuré de leur ſalut, bien loin d'être un grand ſecours pour reparer tous

les déſordres de la vie paſſée, donne ſouvent lieu à la plus dangereuſe tentation dont on puiſſe être attaqué dans cet état, qui eſt celle d'un excés de terreur qui jette l'ame dans le découragement & le deſeſpoir. Et il n'y a point de gens qui y ſoient plus expoſés que ceux qui n'ont jamais voulu penſer à la mort durant leur ſanté.

C'eſt une étrange choſe que de ſe voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout d'un coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toujours détournez, & de ne trouver dans ſa conſcience que des crimes. Ceux qui ſe ſont le plus occupez des penſées de la mort avoüent qu'il y a une difference infinie entre la voir de loin, & de la voir de prés. Les plus fermes ſont ébranlez quand ils ſont en cet état. Quelles peuvent donc être les convulſions d'une ame malheureuſe qui s'étant volontairement aveuglée durant ſa vie pour ne penſer qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout d'un coup la mort, les démons, le jugement & l'enfer.

Ainſi il n'y a qu'abîmes & que précipices de tous côtez pour ceux qui different à penſer à la mort, juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſi proches. Tout leur eſt également dangereux. La ſtupidité, & la liberté de l'eſprit, l'oubli & le ſouvenir de la mort.

Bien loin donc qu'on puiſſe regarder cet

état comme favorable pour recouvrer la grace qu'on auroit perduë, il eſt viſible au contraire qu'il nous met en grand danger de la perdre, ſi on l'avoit. Bien loin qu'on doive ſe diſpenſer de ſe préparer à la mort durant ſa ſanté, en remettant à s'y préparer quand on y ſera contraint par la maladie, il faut au contraire y penſer continuellement durant ſa ſanté, afin de n'être plus obligé d'y penſer étant malade. Et bien loin enfin qu'il faille attendre à reparer par les actions de pieté qu'on peut faire dans cette extrêmité, les déreglemens dans leſquels on aura paſſé toute ſa vie, il faut tâcher au contraire d'obtenir de Dieu, par de longs exercices de pieté, la grace de ne pas ſuccomber à ces dernieres tentations, & de pratiquer avec pieté ces dernieres actions de Religion.

## CHAPITRE VI.

*Que la penſée de la mort n'eſt pas ſeulement utile pour ſortir du peché, mais que c'eſt un puiſſant remede pour nous preſerver d'y tomber.*

*Qu'il eſt utile de ſe repreſenter l'état des mourans.*

LE dernier inconvenient qui arrive à ceux qui banniſſent de leur eſprit les penſées de la mort, & les remettent à leur derniere maladie, c'eſt qu'en ne penſant point à la mort, ils ſe privent d'un des plus grands ſecours & d'un des moyens les plus efficaces que Dieu nous ait donnés, pour nous détacher de l'amour des choſes périſſables; pour nous faire eſtimer celles qui ſont éternelles; pour bien juger du monde & de tout ce qui eſt dans le monde, pour moderer nos paſſions, & enfin pour éviter le peché.

Il eſt vrai qu'on peut dire cela de tous les objets de crainte que la Religion nous propoſe, qui ſont tous utiles pour ſoutenir l'ame contre les tentations. Mais il eſt certain qu'entre ces objets celui de la mort a une force particuliere pour reprimer les

paſſions, par une impreſſion de terreur. Car nonſeulement il comprend les idées du jugement de Dieu, & de l'enfer; c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus terrible; mais il ſe peint même dans l'imagination par des images plus vives & plus ſenſibles que ces autres objets, parce qu'il y entre par nos ſens, & qu'étant ſouvent ſpectateurs de la mort des hommes, nous ſommes auſſi ſouvent témoins de l'état où ſe trouvent les mourans.

Or comme ceux qui ont fait les loix humaines, ayant voulu détourner les hommes des crimes par la crainte des ſuplices, ont eu ſoin qu'ils fuſſent accompagnez de certaines pompes funeſtes & tragiques, dont la vûë peut cauſer de la terreur aux ſpectateurs: Dieu qui avoit deſſein de même, que la mort à laquelle il a condamné tous les hommes, ſervît à les retenir dans leur devoir, a voulu que le ſpectacle en fût affreux, pour les faire par-là rentrer en eux mêmes, & penſer à ce qu'ils ſont. Il eſt utile pour cette raiſon d'aſſiſter à la mort des hommes, & même de ſe la repreſenter, & de fraper ſon imagination par les circonſtances qui l'accompagnent.

Il y en a de diverſes ſortes. Mais nous ne parlerons ici que de celles qui ſe rencontrent dans les morts que l'on apelle heureuſes, afin de ne rien dire qui ne ſe voye dans tous les morts. Il ſemble qu'il n'y en

ait point de plus ſouhaitable que celle où l'on ſe voit mourir dans un lit, au milieu de ſes enfans, de ſes parens & de ſes amis. Cependant il y auroit bien des choſes dans ce ſpectable qui ſeroient capables de nous effrayer, ſi par une malheureuſe adreſſe nous ne le regardions preſque toujours dans la perſonne des autres, ſans ſonger qu'il nous faudra nous-mêmes bientôt paſſer par ce méme état.

Il eſt plus terrible qu'on ne penſe de ſe voir étendu dans un lit, une Croix à la main, attendant le coup de la mort, & l'éxecution de la ſentence donnée contre tous les hommes, de voir que non ſeulement ceux qui nous environnent, mais que toutes les créatures enſemble ſont dans l'impuiſſance de nous ſecourir; de ſentir la mort qui s'empare peu à peu de nôtre corps, d'éprouver le renverſement qui la précede, & enfin de ſe voir périr & anéantir à l'égard du monde.

Il eſt bon de conſidérer que nous nous verrons tous avant que de mourir dans le dernier rang des hommes; c'eſt-à dire, dans un état auquel on préféreroit les plus viles d'entre les conditions des hommes. Il n'y a point par exemple de Roi mourant qui ne voulût être le dernier de ſes Sujets. Et il n'y a point de miſerable eſclave qui voulût changer ſa fortune avec celle de ce Roi qui n'auroit plus qu'un quart d'heure à vivre.

Ainſi toutes les grandeurs & tous les plaiſirs ont pour terme dés cette vie même, le dernier dégré de la baſſeſſe & de la miſere. C'eſt-là la fin qui attend la plus éclatante vie du monde. Un Prince mourant peut dire que dés ce tems qui commence dés ſa vie juſqu'à l'éternité, il n'y a plus de grandeurs humaines, ni de plaiſirs humains pour lui. Non ſeulement il n'en voit plus pour l'avenir, mais il n'en voit plus même dans le paſſé. Ces objets changent pour lui de nature, & ils ne lui paroiſſent que comme de vains phantômes qui diſparoiſſent de devant ſes yeux, & s'il a quelques ſentimens de Religion ils ſont de plus pour lui un poids qui l'accable par la crainte du compte qu'il eſt ſur le point d'en rendre à Dieu.

Ce ne ſont encore là que les dehors de la mort; & je n'ai deſſein par-là que d'ébranler un peu les ſens par l'image de l'extérieur de cet état. Mais l'intérieur en eſt bien plus affreux & bien plus terrible. Et c'eſt ce qu'il faut tâcher de développer, afin que l'idée de la mort ait plus de force pour arrêter nos paſſions.

# CHAPITRE VII.

*I. Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la destruction du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette destruction sur l'ame.*

OUtre l'adresse qu'ont les hommes de ne considerer jamais la mort que comme fort éloignée, ou de n'en regarder l'apareil que dans la personne des autres, sans se mettre que le moins qu'ils peuvent en l'état des mourans, ils en ont encore une autre qui s'étend fort loin, qui est de s'en former une idée si grossiere & si confuse, qu'elle leur cache tout ce qu'elle a de plus terrible.

Car ils ne conçoivent gueres cet état, que comme une privation de sentiment, & comme une séparation de commerce de la vie; de sorte que quand ils disent qu'un homme est mort, ils n'entendent autre chose, si-non qu'on ne le voit plus, & qu'il n'a plus de part aux affaires du monde. En un mot, ils ne forment l'idée de la mort, que sur ce que l'on cesse de faire en mourant, & non sur ce que l'on commence de faire & de sentir dans le moment de la

mort. Cependant il s'en faut bien que cette idée ne nous repreſente ce qu'il y a de plus terrible dans la mort.

Il eſt bien vrai que la mort eſt une privation de la vie & des actions humaines, mais c'eſt une privation qui ſe ſent & qui produit dans l'ame d'étranges effets.

Pour les comprendre, il faut conſidérer que pendant que l'ame eſt unie au corps, ſon attention eſt partagée par diverſes ſortes de ſentimens de connoiſſances, & de paſſions. Elle ſent les objets qui agiſſent ſur ſon corps, ſelon les diverſes manieres qu'ils y agiſſent; & ces differentes manieres de les apercevoir, s'apellent ſentimens ou actions des ſens. Elle ſe forme ſur cela des idées de toutes ces choſes. Elle s'y attache par ſes paſſions, & elle eſt toujours occupée de pluſieurs de ces objets.

Non ſeulement elle s'en occupe, mais elle s'y apuye & s'y repoſe lorſqu'elle n'eſt pas uniquement attachée à Dieu. Car n'étant pas faite pour ſe pouvoir ſoutenir elle-même, il faut neceſſairement qu'elle cherche de l'apui hors de ſoi. Elle eſt née pour connoître & pour aimer, & elle ne trouve pas en ſoi aſſez de quoi ſatisfaire ſes inclinations. Il faut donc qu'elle rempliſſe de quelque autre choſe le vuide qu'elle ſent en ſoi.

Quelques-uns de ces objets ſont d'a-

gréables impreſſions ſur ſes ſens, d'autres contentent ſa curioſité & ſa vanité, d'autres la ſoulagent en la détournant de ceux qui lui ſont pénibles, d'autres nourriſſent ſes eſperances, d'autres la raſſurent contre ſes craintes. L'ame ſe porte donc vers tous ſes objets : elle s'y apuye, elle s'y lie, en ſorte qu'elle ne ſçauroit plus s'en ſéparer ſans convulſion & ſans douleur.

Souvent elle ne s'aperçoit pas de ces attaches ; mais elle commence de les ſentir quand elle vient à être ſéparée de ce qu'elle aime, parce que la privation lui en eſt ſenſible à proportion de l'attache qu'elle y avoit, ſelon cette maxime de ſaint Auguſtin, que l'on ne perd ſans douleur que ce que l'on poſſedoit ſans paſſion : *Hoc ſine amore aderat quod ſine dolore diſcedit.* *De vera Regio. c. 47.*

Il y a peu de perſonnes qui n'ayent une infinité de ces attaches. Et quoi qu'elles ne ſe connoiſſent bien que par la ſéparation actuelle des objets, on peut néanmoins en concevoir quelque choſe, en s'en ſéparant par la penſée, & en s'imaginant que l'on en eſt privé par quelque accident.

Si l'on croit par exemple ne mettre point ſon repos dans les objets de la vûë, & qu'ils ne contribuënt rien à la tranquillité de nôtre ame, qu'on s'imagine en quel état on ſeroit, ſi on en étoit privé en devenant aveugle, & l'on verra que l'on y étoit effecti-

vement attaché, puiſqu'on regarde cet état comme un des plus grands maux qui nous puiſſent arriver.

La ſeule vûë des hommes nous conſole ; parce que nous voyons toujours en eux un certain fond de compaſſion, capable de nous donner quelque ſecours dans nos neceſſités, ce qui nourit au moins nôtre eſperance. Or l'eſperance cauſe une eſpece de joye, ſelon l'Apôtre : *Spe gaudentes.*

Les choſes mêmes qui ſont pénibles à l'ame d'un certain côté, & qui lui cauſent des mouvemens de crainte, d'averſion, de dépit, d'envie, ne laiſſent pas de la ſoutenir d'un autre, parce que ces paſſions ne ſont pas tout-à-fait réduites à demeurer ſans action, & que l'imagination leur fournit toujours quelque moyen ou quelque eſperance de ſe ſatisfaire. Or la recherche de ces moyens, ou l'eſperance de venir à bout de ce qu'on déſire, en occupant l'ame, la divertiſſent & la conſolent.

C'eſt quelque choſe pour elle que d'agir & de tendre à un but, puiſqu'elle ne peut tendre qu'à ce qu'elle regarde comme un bien, & que pendant qu'elle y tend, elle l'eſpere.

Tous ces objets auſquels l'ame ſe porte par ſes ſens, par ſon imagination, par ſon entendement, & par ſes paſſions, ſont ſes biens & ſes richeſſes : Ce qui fait voir que ceux qu'on apelle pauvres, ne laiſſent pas

encore d'être bien riches de ces ſortes de biens. S'ils n'ont pas de Palais, & s'ils manquent même de maiſons, ils ont le Ciel, le Soleil, les Etoiles, dont le ſpectacle eſt ſi magnifique, qu'il a fait dire à St. Auguſtin, que c'eſt un plus grand bien à un pauvre de voir le Ciel & les Aſtres, qu'à un riche de voir des lambris dorés. *In Pſal. 128.*

On ſe conſole ainſi dans la vie de la privation de certains biens, par le moyen d'autres biens, vrais ou faux, que l'on a ou que l'on eſpere. Et comme le corps trouve toujours quelque choſe qui le porte; puiſqu'en tombant même par terre de laſſitude, il y trouve de l'apuy; de même l'ame foible & malade ſe fait toujours quelque ſoûtien dans cette vie, quand elle n'en a pas de réels, elle s'en forme d'imaginaires, qui tous vains qu'ils ſont, ne laiſſent pas de la porter.

Ce beſoin d'apuis humains n'eſt pas particulier aux méchans, il convient auſſi aux bons en quelque dégré. Car il n'y a gueres de perſonnes ſi parfaites qu'elles n'ayent encore quelque attache. Les Juſtes ne laiſſent pas d'être foibles. Or les foibles, dit ſaint Auguſtin, tâchent toujours de ſe repoſer ſur quelque choſe terreſtre, par ce qu'une attention perpetuelle à Dieu les fatigue trop. Ils cherchent donc des apuis humains pour s'y délaſſer comme à diverſes repriſes. Ils ſe repoſent dans leur maiſon *In Pſal. 40.*

dans leur famille, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur bien, dans leurs petites terres, dans un champ qu'ils ont eux-mêmes planté, dans un petit bâtiment qu'ils auront fait.

Voilà l'état des hommes dans cette vie, & cet état nous peut servir à comprendre ce que c'eſt que la mort, & les effets qu'elle produit. Car il ne faut que concevoir que ce n'eſt autre choſe que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux créatures ; c'eſt-à-dire, que c'eſt une ſéparation générale de tous les objets des ſens, de tous les plaiſirs qu'on y trouvoit, toutes les liaiſons humaines, & enfin que c'eſt une privation totale de tout ce que l'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt ne perd pas ſeulement ce qu'on apelle les richeſſes. Il perd le Ciel, le Soleil, les Aſtres, l'air, la terre, & tout le reſte de la nature. Il perd ſon corps & tous ſes ſentimens dans leſquels l'ame ſe plaiſoit. Il perd ſes parens & ſes amis. Il perd tous les hommes. Il perd tout ſuport & tout apui, & généralement tous les objets de ſes paſſions & de ſes déſirs.

A la verité, ſi l'ame qui eſt encore attachée à ces objets ſe trouve en même-tems liée à Dieu par un ſaint amour, quoique la rupture de tous ces liens lui cauſe quelques ſecouſſes, & qu'elle ſente la privation des créatures avec douleur, parce qu'à cauſe

des attaches qui lui reſtent, elle ne peut pas encore réünir en Dieu toute la puiſſance qu'elle a d'aimer ; elle ne tombe pas néanmoins dans le deſeſpoir. Cette attache divine la ſoutient, & ſon amour pour Dieu devenant plus fort & plus agiſſant, la conſole par l'eſperance de s'y réünir bientôt, & de ſe plonger dans cet abyme de bonté qui peut ſeul ſatisfaire toute la capacité qu'elle a d'aimer.

Mais qui peut concevoir l'état où ſe trouve une ame malheureuſe ; qui vient à être attachée par la mort à tous les objets de ſes attaches, & à tout ce qui la ſoutenoit durant la vie, & qui ne trouve rien en elle ſur quoi s'apuyer ? L'inclination qu'elle a à aimer & à joüir de ce qu'elle aime, devient ſans comparaiſon plus vive & plus ardente, & cependant tout ce qu'elle avoit aimé lui échape, & s'enfuït de devant elle d'une fuïte éternelle, ſans qu'il lui reſte aucune eſperance de le poſſeder jamais. Elle perd tout, & elle ne trouve rien. Tout fond ſous elle, tout diſparoit, tout s'évanoüit.

Il n'eſt pas poſſible dans ce monde de comprendre parfaitement un ſi malheureux état. Tout ce qu'on en peut dire, pour en donner quelque idée, eſt que c'eſt une chûte terrible de l'ame par la ſouſtraction de tous ſes apuis ; que c'eſt une faim horrible par la privation de toute ſa nourriture :

que c'eſt un vuide infini par l'anéantiſſement de tout ce qui la rempliſſoit; que c'eſt un excés de pauvreté par la perte entiere qu'elle fait de tous ſes biens; que c'eſt une ſolitude affreuſe par la ſéparation où elle ſe trouve de toute union & de toute ſocieté; que c'eſt une déſolation effroyable par le défaut de toutes conſolations; que c'eſt un déchirement cruel par la rupture douloureuſes de toutes ſes attaches.

Il ne faut donc pas ſe figurer la mort dans la plûpart des hommes comme une privation de toutes les choſes du monde qui ſoit inſenſible à l'ame. Au contraire quand elle eſt attachée au monde, comme preſque tous les hommes le ſont, elle en ſent alors la privation d'une maniere ſi vive, que toutes les douleurs qu'on éprouve en cette vie ne ſont rien en comparaiſon de celle-là. Car au lieu que lorſque l'ame eſt dans le corps, & qu'elle agit dépendemment de ſes organes, une multitude d'objets triſtes ne font gueres plus d'impreſſion ſur elle qu'un ſeul objet; parce que n'étant pas capable de concevoir tant de choſes à la fois, il faut qu'elle partage ſon attention entre ces divers objets, ou qu'elle s'en forme une certaine idée confuſe, qui ne tient lieu que d'un ſeul: l'ame au contraire ayant acquis par la mort une activité toute autre que celle qu'elle avoit dans le corps, ſent toutes ſes pertes diſtinctement & ſéparément. Le

ſentiment de l'une n'étouffe point celui de l'autre. Elle s'aplique à toutes. Chaque attache produit ſon vuide & ſa douleur, & chaque vuide, chaque douleur ne ſont point diminuées par le vuide & la douleur qu'une autre attache produit.

Ces douleurs & ces amertumes de la mort que les attaches produiſent, commencent dans quelques-uns en quelque dégré dés cette vie même, lorſqu'ils ſe voyent ſur le point d'être ſéparés des objets de leurs paſſions. Et c'eſt ce qui fait dire à l'Ecriture: *O mort, que ton ſouvenir eſt amer à un homme qui ſe repoſe en paix dans l'abondance de ſes richeſſes* ! Mais il y en a en qui les attaches ne produiſſent point cet effet durant la vie, & qui meurent aſſez tranquillement en aparence. Et c'eſt ce qu'on voit dans les pauvres qui meurent preſque tous ſans avoir aucun regret à la vie, parce qu'étant preſſés par le ſentiment de leurs maux, ils s'imaginent trouver quelque ſoulagement dans la mort. Il arrive auſſi à pluſieurs autres de ne point ſentir la plûpart de leurs attaches, parce qu'ils en ont d'autres plus fortes dont ils ſont occupés. Mais il n'en ſera pas de même aprés la mort. Toutes les attaches ſe réveilleront. Elles ſe feront toutes ſentir & d'une maniere proportionnée à l'activité de l'ame, & à la rigueur de la juſtice de Dieu, ce qui ſera en eux cette mort continuelle que Ec-

*Eccl. 41. v. 1.*

Auguſtin a voulu marquer quand il a dit, qu'on ne pourra dire d'eux ni qu'ils ſont vivans, ni qu'ils ſont morts, mais qu'ils meurent toujours. *Nunquam viventes, nunquam mortui, ſed ſine fine morientes.*

*De Civ. Dei l. 13. c. 11.*

## CHAPITRE VIII.

### *Reflexions qui naiſſent de cette maniere de conſiderer la mort.*

*Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde eſt de prévenir nôtre mort naturelle par une mort évangelique.*

LA vûë de cet état ſi funeſte & ſi terrible ne doit pas produire dans nos eſprits un étonnement ſtérile. Il faut tâcher de ſe la rendre utile par les réflexions qu'on en peut tirer pour regler ſa vie, & pour juger ſainement de tout ce qui ſe paſſe dans le monde.

Premierement cette vûë nous fait pénetrer le ſens de cette parole de St. Paul: *Prudentia carnis mors eſt.* C'eſt à dire, que l'amour des choſes de la chair eſt la mort de l'ame. Car cela ne veut pas dire ſeulement que cet amour mérite la mort de l'ame,

*Rom. 8. 6.*

comme un châtiment & un ſuplice ; de même qu'il eſt dit dans le même Apôtre : *Stipendium peccati mors*, que la mort eſt la ſolde du peché. Cela veut dire que cet amour eſt la mort ou le ſuplice même de l'ame. Car ſon objet venant à lui être ravi par la mort du corps, il ne faut rien que cela pour le changer en tourment & en douleur, puiſque la douleur n'eſt autre choſe que le ſentiment de la privation de ce qu'on aime. Ainſi les attaches que la mort trouve dans les ames, ſont par elles-mêmes des tourmens pour elle, & des tourmens éternels ſi elles durent toujours comme elles ſont dans les méchans.

Cette vûë fait comprendre auſſi ce qui eſt dit dans la Sageſſe ; *que les impies apellent la mort par leurs œuvres & par leurs paroles, qu'ils la croyent leur amie, qu'ils font alliance avec elle.* Car que fait on autre choſe dans le monde que de s'attacher de plus en plus aux créatures. Et qu'eſt-ce que cela ſi non chercher à mourir de plus en plus ? *Sap. 1. v. 16.*

Ce que St. Paul dit que l'avarice eſt la racine de tous les maux, & que quelques uns en s'y abandonnant ſe ſont engagés dans beaucoup de douleurs, *inſeruerunt ſe doloribus multis*, a encore le même ſens. Ils s'engagent dans beaucoup de douleurs, parce qu'ils s'engagent dans beaucoup d'affections ; qu'ils ſe lient étroitement aux créatures, & que ces attaches ſont des ſources *1. Ad Tim. c. 6. v. 10.*

de douleurs, ſouvent de ce monde, & toujours dans l'autre.

Quel aveuglement eſtce donc de regarder comme un bonheur la poſſeſſion & la joüiſſance des créatures, l'abondance des richeſſes, l'élevation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la réputation du monde, & tout ce qui flatte les ſens, & la vanité des hommes; Hélas eſt-on heureux d'avaler des poiſons, dont on doit bientôt avoir les entrailles déchirées? Eſt-on heureux de ſe lier à la roüe ſur laquelle on doit ſouffrir un cruel ſuplice? Que peuvent produire dans l'ame tous ces objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits? Et que produiront ces attaches & ces nœuds quand la mort viendra à nous ſéparer de ces objets, que de terribles douleurs? On aime ce lit des conſolations humaines, où nôtre infirmité ſe repoſe. Et cependant ce lit deviendra tout de feu pour ceux qui n'en ſeront point ſortis avant la mort. On n'aime point impunément le monde. L'amour du monde devient neceſſairement un ſuplice, parce que le monde nous échape neceſſairement, & qu'il eſt impoſſible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime.

Il eſt aiſé aprés cela d'entendre pourquoi il eſt dit dans l'Evangile, que le Royaume de Dieu apartient aux pauvres d'eſprit: *Beati pauperes ſpiritu, quoniam*

*ipſorum eſt regnum cælorum.* Car ces pauvres étant ceux qui n'ont point d'attache au monde, & qui n'en déſirent rien, il eſt clair que non ſeulement ils ont droit au Royaume des Cieux, comme tous les autres Juſtes, mais qu'ils ſont en état de le poſſeder, & que rien ne leur en retardera la joüiſſance. Ils n'auront point le cœur déchiré par la privation des créatures où la mort les réduira, puiſqu'ils n'y ſeront point attachés; & l'amour qu'ils ont pour Dieu ne trouvant rien à détruire en eux, poſſedera tout d'un coup toute leur ame, & les rendra ainſi pleinement heureux. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſe trouveront riches à la mort; c'eſt-à-dire, qui auront encore des attaches aux créatures. Quoi qu'avec ces attaches ils ayent le St. Eſprit dans le cœur, néanmoins le Royaume de Dieu n'eſt point encore pour eux, tant qu'ils ſont en cet état; & s'ils en ont le droit, la poſſeſſion leur en eſt interdite, juſqu'à ce que ces attaches ſoient détruites.

Que les hommes faſſent ce qu'ils voudront, il faut pour entrer dans le Royaume de Dieu, qu'ils ſoient réduits à cette pauvreté, ou en ce monde ou en l'autre, puiſque ce Royaume n'apartient qu'aux pauvres, & que nulle cupidité n'y aura entrée. Mais il y a cette difference entre la pauvreté que l'on peut acquerir en cette vie, & celle où les juſtes ſeront réduits dans

l'autre par la deſtruction de leurs attaches, que la premiere coute infiniment moins. Si elle eſt accompagnée de quelque douleur, c'eſt une douleur proportionnée a l'état de cette vie, qui eſt un tems de miſericorde, & à la condition de l'ame encore unie au corps, qui n'a que des ſentimens foibles & langüiſſans. Mais les douleurs qui purifieront l'ame aprés la mort, étant proportionnées à l'activité d'une ame ſéparée du corps, & au tems de l'autre vie qui eſt un tems de rigueur, ſeront tout autrement vives, & tout autrement ſenſibles.

Il ne faut donc pas croire que la mort ſoit également dure aux pauvres d'eſprit & aux riches d'eſprit. Car les douleurs de la mort naiſſans, comme j'ai dit, de la ſéparation des créatures, cette ſéparation n'afflige que ceux qui les aiment, & non ceux qui ne les aiment pas. Elle n'eſt douloureuſe qu'à ceux qui ont quelque attache à rompre & non à ceux qui les ont déja rompuës. Ceux qui ſont morts au monde durant leur vie, ne meurent plus en mourant. La mort n'eſt pour eux qu'une ſource de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tout vivans au monde, ſentent par neceſſité les douleurs de la mort, puiſque cet amour même qui vit en eux étant privé de ſon objet, devient un tourment & une mort.

C'eſt ſur ces vérités ſi claires, qu'eſt fondée la priere que St. Paulin faiſoit à St.

St. Auguſtin, de lui aprendre à mourir avant ſa mort d'une mort évangelique, & à prevenir par une ſéparation volontaire de la vie du ſiécle, la ſéparation naturelle qui ſe fera du corps & de l'ame par la mort : *Doceas me mortem iſtam Evangelicam prius emori, qua carnalem reſolutionem voluntario præveniamus exeſſu.*

C'eſt en effet tout ce que nous avons à faire en ce monde. Car puiſqu'il y faut néceſſairement mourir, & qu'il eſt ſi dangereux de differer à le faire en l'autre, nôtre intérêt même ne nous porte-t-il pas à nous dégager autant qu'il nous eſt poſſible de toutes les attaches qui nous lient aux créatures, & à éviter d'en contracter de nouvelles, afin de ne nous pas expoſer en mourant à ces terribles douleurs ?

## CHAPITRE IX.

*11. Maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme la fin de nôtre tems, & l'entrée dans l'éternité.*

*Sentimens que cette double vûë produira dans l'ame.*

UNe des plus étonnante viſions de l'Apocalypſe eſt celle de cet Ange qui jura, comme dit St. Jean, par celui qui

*Apoc. 10. v. 7.* vit dans les siécles des siécles, *qu'il n'y auroit plus de tems* : *Quia tempus non erit amplius.* Or si Dieu ne fait plus entendre cet arrêt par un Ange à toute ame qui quitte le corps, il lui fait entendre par une vive impression de sa lumiere, qui lui fait connoître que son tems est fini ; qu'il n'y en aura plus pour elle ; que le terme où il a borné ses misericordes est arrivé ; & que son état est arrêté pour l'éternité.

Cette lumiere lui faisant faire dans ce moment une juste comparaison du tems & de l'éternité, lui fait voir clairement que toutes les idées qu'elle en avoit eues jusqu'alors, étoient infiniment éloignées de la verité : que son imagination avoit donné au tems & aux choses temporelles une longueur, & une grandeur phantastique, & qu'elle avoit comme anéanti l'éternité & les biens éternels, par la foiblesse & l'obscurité des idées qu'elle s'en étoit formée. L'ame condamne donc toutes ces pensées ; elle s'étonne de son aveuglement, & elle change entiérement de vûë & de jugemens.

Rien de temporel ne lui peut paroître grand ; rien d'éternel ne lui peut paroître petit ; & elle entre par un vif sentiment dans la verité de ce que dit St. Augustin, que tout espace fini comparé à l'éternité qui n'a point de fin, non seulement doit être compté pour peu de chose, mais pour rien du tout.

*De Civit. l. 12. c. 12.*

Cette comparaiſon de l'éternité avec le tems que l'ame fait au moment de ſa ſéparation d'avec ſon corps, anéantit donc à ſes yeux la réalité du monde preſent, avec tous ces biens & tous ces maux, & elle n'y laiſſe rien ſubſiſter comme réel & ſolide, que les biens & les maux immuables & éternels.

Ce ne ſeront pas ſeulement les juſtes & les élûs qui jugeront ainſi de l'éternité & du tems. Ce ſeront auſſi les méchans & les réprouvez. Ils auront en quelque ſorte une même lumiere dans l'eſprit; mais il n'y aura rien de plus different que la diſpoſition de leur cœur.

Ceux qui ſeront parfaitement juſtes ne ſe ſoucieront point du tout de voir diſparoître à leurs yeux les biens temporels; parce qu'ils ne les aimeront point, & ils ſeront comblez de joye de la grandeur ineffable des biens éternels, dont ils joüiront ſans retardement.

Ceux qui auront encore quelque reſte d'attaches pour le monde, ſouffriront de trés-grandes peines, par la privation de ces biens, par le retardement de leur béatitude, & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de ſe ſervir pour les purifier. Mais parmi toutes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu les maintiendra dans une parfaite paix, enſorte que comme ils ſouffriroient volontiers tous les maux de cette

vie pour avancer d'un moment leur felicité, ils ne voudroient pas pour la felicité même, ſortir contre l'ordre de la juſtice de Dieu, de l'état où elle les aura mis.

Ce ſeront-là les ſentimens des élus à l'égard du tems & de l'éternité, mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les réprouvez.

Ils connoîtront à la vérité le néant de toutes les choſes temporelles qu'ils ont aimées, mais ils ne ceſſeront pas pour cela de les aimer. Et c'eſt ce qui produira cette faim terrible dont nous avons parlé.

Ils connoitront la grandeur & la ſolidité des biens du Ciel, & ils ſe verront dans l'impuiſſance de les aimer, quoi qu'ils ſçachent qu'ils ne peuvent être poſſedez que par ceux qui les aiment.

*Liv. 10. de l'amour de Dieu c. 1.*

Car, comme remarque St. François de Sales, *l'un des plus grands ſuplices que Dieu fera ſouffrir aux réprouvez, ſera de leur faire connoître en partie les infinies perfections de ſon eſſence divine, en laiſſant leur volonté criminelle dans l'impuiſſance de les aimer.*

Cet amour ardent pour les choſes temporelles ne ſera donc que dans les méchans, & l'amour des choſes éternelles ne ſera que dans les bons; mais la vûë du néant de tout ce qui eſt temporel, & de la réalité de tout ce qui eſt éternel, ſera commune & aux bons & aux méchans. Et c'eſt une diſpoſition génerale dans

laquelle toutes les ames entrent en ſortant du corps.

C'eſt ainſi qu'elles jugeront du tems & de tout ce qu'il comprend en le regardant en lui-même, mais cette même vûë en produira une autre bien differente, qui leur découvrira le prix du tems par raport à l'éternité.

Bien loin que le tems leur paroiſſe par cette vûë vil & mépriſable, il leur paroîtra au contraire la choſe du monde la plus grande & la plus importante, puiſqu'elle renferme le Paradis & l'Enfer, & tous les effets de la miſericorde & de la juſtice de Dieu. Ils verront que tout cela leur a été mis entre les mains par le moyen du tems, n'y ayant que dans le tems où l'on puiſſe mériter par ſes bonnes actions les biens que la miſericorde de Dieu a promis à ſes amis, ou attirer par ſes crimes les ſuplices que ſa juſtice prépare à ſes ennemis.

A quel prix croit-on qu'une ame pénetrée de cette lumiere, & meſurant le tems ſur cette double éternité de bien & de maux, en mettra la moindre partie ? & de combien de millions d'années de la plus rigoureuſe pénitence en voudroit-elle racheter quelques heures & quelques momens.

Qui peut donc concevoir l'état où tombe une ame malheureuſe, lorſqu'ayant cette idée de ſa grandeur, & de l'importance du tems, elle voit tout enſemble & le bon uſage

qu'elle en pouvoit faire, & le mauvais qu'elle en a fait, & qu'elle connoît par une vive impreſſion de la lumiere de Dieu, que ſon tems eſt fini, qu'elle n'en a plus à eſperer; que la porte de ſa miſericorde lui eſt fermée pour jamais; qu'il faut être jugé ſur ſon état preſent ſans eſperance de changement. Hélas ſi les juſtes mêmes qui n'auront pas fait tout l'uſage qu'ils devoient du tems que Dieu leur avoit donné, & qui auront contracté des taches qui retarderont leur bonheur, ſentiront une douleur infiniment plus grande que toutes celles qu'on peut éprouver en cette vie, quoi qu'elle ſoit ſoulagée par l'aſſurance que Dieu leur donnera qu'ils ſeront purifiez de ces taches; que peut-on dire de celle des méchans qui verront qu'il n'y aura plus de remede aux maux effroyables qu'ils ſe ſeront attirez par le mauvais uſage du tems. Quel repentir pour eux? Quel déchirement de cœur? Quel abyme de deſeſpoir?

## CHAPITRE X.

*Réflexions que l'on doit faire durant ſa vie, ſur les vûës que l'on aura alors du tems & de l'éternité.*

CE ne ſont point là de vaines ſpéculations. Nous paſſerons tous par quelqu'un de ces états. Nous aurons tous ces penſées de la grandeur infinie du tems par raport à l'éternité, du néant du tems par raport aux biens & aux maux du monde. Nous entendrons tous cet arrêt qui ſera prononcé à chacun de nous à l'heure de nôtre mort : *Il n'y a plus de tems pour vous :* la mort même n'eſt que l'éxecution de cet arrêt. Car mourir, c'eſt achever le tems qui nous a été donné, & que l'on ne nous redonnera jamais. N'attendons donc pas à connoître le prix du tems, qu'il nous ſoit inutile de le connoître. Ne mépriſons pas ce tems, pendant que nous l'avons pour le regretter éternellement, lorſque nous ne l'aurons plus. Prévenons les penſées & les ſentimens que nous aurons neceſſairement alors. Ces penſées ne ſont pas moins vrayes à preſent, qu'elles le ſeront quelque jour, & nous ne les aurons un jour que parce qu'elles ont toujours été vrayes.

En quel état ſerons-nous quand nous

n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre ; & qu'il nous viendra dans l'esprit, dans deux heures il n'y aura plus de tems pour moi, la porte de la misericorde de Dieu me sera fermée. Hélas ! pourquoi ces pensées ne font-elles pas dés à present la même impression sur nous ? Car n'est-il pas toujours vrai que peut-être dans une heure nôtre tems sera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & assurément dans un certain nombre d'années ? Faut-il que ce peut-être, & ce petit espace de tems fasse une si grande difference dans nôtre disposition : Les disproportions ne sont qu'entre les grandeurs finies : Mais la difference du fini à l'infini est toujours la même. Or c'est quelque chose d'infini que de n'avoir plus de tems. Il faut donc toujours regarder ce moment avec la même frayeur, soit qu'on en soit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de plusieurs années.

Mais ne nous contentons pas d'une frayeur stérile & qui n'ait point de suites. Pensons à ce que nous voudrions alors avoir fait, au plan de vie que nous ferions si nous avions à revivre, aux exercices de pieté que nous nous prescririons, s'il étoit en nôtre choix de disposer encore une fois de nôtre tems ; aux jugemens que nous porterons alors de nôtre vie passée, & disposons au moins ce qui nous en reste

ſelon les vûës que nous aurons en ce tems-là.

Aprenons de la fin du tems à juger du prix du tems; & aprenons du prix du tems à juger de la vie du monde & de la nôtre. Car à quoi l'employe-t-on, & à quoi l'avons nous nous mêmes employé juſqu'ici? Que fait-on de ce tems ſi précieux: Les uns le paſſent en des déſordres groſſiers, les autres en de vains amuſemens, les autres en des deſſeins chimeriques, & en des travaux inutiles; les autres ne ſçavent qu'en faire, & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu: On ſe le laiſſe ravir ſans s'en plaindre. C'eſt la ſeul choſe dont on eſt liberal. On eſtime ſages ceux qui le conſument à chercher de vains établiſſemens, & génereux ceux qui le perdent pour un vain honneur. La vie des hommes eſt à tout prix, & on la donne ſouvent pour rien; c'eſt-à dire, qu'on donne tout pour un néant.

La conduite des hommes du monde eſt toute établie ſur ce commerce inſenſé. Le diable couvert de toutes les créatures viſibles leur offre je ne ſçai quels plaiſirs, je ne ſçai quels phantômes d'honneurs & de dignités; & pour ce je ne ſçai quoi, ils lui donnent leur tems, c'eſt-à-dire, leur éternité, & leur tout. Si nous l'avons fait par le paſſé, ceſſons au moins de le faire à l'avenir, & tenons-nous heureux d'avoir

découvert cette illusion, lorsqu'il est encore tems d'y remedier. Mais comme elle consiste à nous faire oublier le prix de nôtre vie, remedions à cet oubli en pensant souvent à la mort; c'est-à-dire, à la fin de ce tems qui en fait connoître la valeur.

Si l'on s'accoutumoit à regarder la mort par cette vûë, elle feroit toute une autre impression sur nôtre esprit. Car d'où vient cette indifference & cette froideur avec laquelle on parle & on entend parler de la mort des hommes, sinon de ce que l'on ne conçoit presque rien par le terme de mort. Si l'on dit par exemple qu'il est mort dix mille hommes dans une bataille, on n'a presque point d'autre idée dans l'esprit, sinon que l'on ne verra plus tous ces gens-là, & qu'ils sont devenus incapables de nous nuire ou de nous servir. Mais on en seroit, sans doute, autrement touché, si on concevoit qu'on leur a ôté ce tems favorable où la misericorde de Dieu étoit ouverte, & qu'à l'égard de la plûpart d'entr'eux, le même coup qui leur a donné la mort, leur a fermé la porte de cette misericorde. Si l'on étoit, dis-je, plein de ces pensées, on auroit une autre idée des guerres que l'on en a, & l'on trouveroit de grands sujets de gémissemens & de douleur dans les plus nécessaires, les plus justes & les plus heureuses.

C'est aussi par cette maniere de regarder

la mort que nous devons tâcher de nous détromper de la grandeur imaginaire que l'on donne aux biens temporels, & de rehausser l'idée que nous avons des biens éternels. Et afin d'être moins touchez des uns, & d'être plus touchez des autres, il faut apliquer souvent aux uns & aux autres la regle de l'éternité qui en fait comprendre la difference.

Il faut prendre plaisir à contempler ce torrent rapide qui emporte dans le néant toutes les choses sujettes au tems : *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Ou nous passons par elles, si elles ont un peu plus de solidité que nous ; ou elles passent par nous si nous sommes plus durables qu'elles. *Necesse est transeat, aut ipse per res suas; aut res ipsius per illum.* Mais enfin tout est emporté, rien de temporel ne subsiste. *In Ps. 38.* *In Ps. 122.*

Disons donc pendant que nous le pouvons faire utilement, toutes choses passent afin de ne pas dire un jour inutilement, toutes choses sont passées. *Modò fructuosè dicamus transeunt, ne tunc dicamus infructuosè, transierunt.* Disons le à tout ce qui nous plaît, & nous flatte dans le monde, afin de le mépriser. Disons le à tout ce qui y paroit de dur & de terrible ; afin de ne le pas craindre. *Aug. in Ps. 32.*

Que tout ce qui dispatoit à nos yeux, que tous les renversemens dont nous sommes

témoins, que tous les âges par où nous paſſons, que toutes les parties de nôtre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous ſans ceſſe la penſée que tout finit, qu'il n'y a de vrais biens & de vrais maux qu'en l'éternité, & que nous en ſommes ſi proche, que nous devons compter pour rien le petit intervalle qui nous en ſépare.

## CHAPITRE XI.

### *III. Maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de ſentir Dieu.*

QUoique ce que nous partageons ici en diverſes vûës, ſoit réüni en une ſeule dans une ame qui quitte ſon corps, & que la même impreſſion de lumiere qui lui fait voir que le monde eſt perdu pour elle, que ſon tems eſt fini, & qu'elle entre dans l'éternité, lui découvre encore une infinité d'autres objets, qui la rempliſſent d'étonnement, & qui produiſent en elle divers ſentimens ſelon la diſpoſition où elle ſe trouve : il eſt pourtant bon de diſtinguer en diverſes vûës ce grand objet qu'elle comprend tout à la fois, parce qu'il eſt vaſte & ſi étendu, qu'il ne peut être connu dans

ce monde qu'étant ainſi partagé.

La plus grande & la plus conſidérable partie de ce ſpectacle, eſt ſans doute qu'au moment que l'ame eſt ſéparée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoiſſoit en cette vie.

Car c'eſt une choſe étrange combien la connoiſſance que nous en avons préſentement eſt foible & obſcure. Dieu ſçait tout dans le monde. Il eſt par tout. Les créatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne ſelon ſes deſſeins. Elles ne ſçauroient s'écarter tant ſoit peu de l'ordre de ſa providence. Cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu ſe cache toujours dans ce monde ſous le voile de quelques créatures qu'il préſente à nos ſens, & ne nous donne aucun ſigne évident de ſa préſence. Ainſi étant tout occupez des créatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puiſſance inviſible qui les remuë.

Mais il n'en ſera pas de même dans l'autre vie. Dés le moment que l'ame ſera délivrée de la priſon de ſon corps, elle commencera à ſentir la dépendance intime & eſſentielle qu'elle a de Dieu, & pour être, & pour agir, & pour être heureuſe ou malheureuſe. Elle connoîtra la puiſſance de Dieu & ſa propre foibleſſe. Elle verra qu'elle ne ſe peut ſouſtraire à ſon pouvoir & qu'il

faut qu'elle demeure éternellement dans l'état où ſa juſtice la réduira.

Ce ſera alors que s'accomplira à l'égard de chacun de nous cette parole d'Iſaye. *Il n'y aura que le Seigneur de grand & d'élevé en ce jour : Exaltabitur Dominus ſolus in die illa.* Il eſt rabaiſſé préſentement à nos yeux, parce que nous le connoiſſons peu ; mais il ſera élevé au jour de la mort, & parce que nous y reconnoîtrons l'infinité de ſa puiſſance, & que nous ſentirons nôtre baſſeſſe & nôtre néant.

Iſaïe 2. 11.

Ce jour auquel Dieu ſera élevé, ſelon le Prophête, commence bien à nôtre mort ; mais il dure toute l'éternité. Car depuis le moment de la mort juſqu'à l'éternité, tous les hommes auront une vûë continuelle de la grandeur infinie de Dieu, & du néant de toutes les créatures. Ils ne pourront plus oublier Dieu, ni ſe méconnoître ; & cette double ignorance dans laquelle le monde preſent eſt enſeveli, ſera bannie de l'autre.

Il eſt vrai que ce ſentiment ſera bien different dans les élus & dans les réprouvez. Car il ſera la joye éternelle des uns, & le deſeſpoir éternel des autres. Les élus mettront leur bonheur à voir la grandeur & la puiſſance de Dieu, parce qu'ils verront en même-tems ſon eſſence, ſa miſericorde & ſon amour qui les combleront de joye. Mais les réprouvez ne voyant de Dieu que l'inflexibilité de ſa juſtice & de ſa haine pour

eux, & le pouvoir infini qu'il a de les punir, trouveront une grande partie de leur ſuplice dans cette vûë.

Non ſeulement ils verront cette juſtice inexorable & toute-puiſſante, armée pour les punir, mais ils la verront éternellement ſans la pouvoir perdre de vûë. Ils verront Dieu, dit St. Gregoire de Nazianze, comme feu, parce qu'ils ne l'ont pas voulu voir comme lumiere. Ils ſe verront entre ſes mains comme entre celle d'un ennemi impitoyable qui les tiendra abatus ſous ſes pieds, ſans eſperance de pouvoir s'en délivrer. Ainſi leur rage & leur deſeſpoir ſe tournera contre Dieu, comme auteur de leur miſere. Ils conſidereront peu toutes les créatures, & ne ſeront preſque occupez que de Dieu en cette malheureuſe & déteſtable maniere. *Greg. Naz. v. 1. 21.*

Voilà quel ſera l'état des hommes, & élus, & réprouvez dans toute l'éternité. Et cet état nous aprend ce que nous devrions faire dans le tems. Car puiſque nous ne ſaurions être heureux que par la vûë & l'amour de Dieu: puiſque c'eſt la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce ſera nôtre unique emploi & nôtre unique occupation dans toute l'éternité, que devons-nous faire dans cette vie, qui n'eſt qu'une préparation à l'éternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu. *Exercez-vous à poſſeder Dieu*, dit ſaint

*Aug. in Pſ. 83.* Auguſtin, *déſirez long-tems ce que vous devez avoir toujours : Ad capiendum Deum exercere. Quod ſemper habiturus es, deſidera.*

Nous ne joüirons de lui dans l'éternité qu'à proportion que nous nous ſerons exercez à en joüir dans le tems; c'eſt à-dire, à le connoître & à l'aimer. Nous ne le poſſederons qu'à proportion que nous l'aurons déſiré. Car il ne faut pas s'imaginer qu'après l'avoir toujours éloigné de nos penſées & de nôtre cœur en cette vie, il ſe découvre à nous dans l'autre de cette maniere qui fera le bonheur des Saints.

*Pſal. 148.* " Perſonne, dit encore St. Auguſtin, n'eſt „ en état d'entrer dans cette vie bienheu- „ reuſe, s'il ne s'y eſt exercé pendant „ celle-ci. „ *Nemo poteſt idoneus fieri futuræ vitæ, qui ſe ad illam modo non exercuerit.*

Cependant que font les hommes dans ce monde, & à quoi s'occupent-ils ? Quelle place Dieu tient-il dans leurs penſées, dans leurs deſſeins, dans leurs entretiens, dans leur conduite ? La plûpart ne paſſent-ils pas leur vie dans l'oubli de Dieu, & ne mettent-ils pas même leur bonheur dans cet oubli ? La vûë de Dieu n'eſt preſque le principe d'aucune de leurs actions, & n'entre en rien dans la conduite de leur vie.

Ce n'eſt point ainſi qu'ils agiſſent dans les affaires qui regardent le tems preſent. S'ils prévoyent qu'ils ſeront obligez de

paſſer une partie de leur vie avec quelqu'un, & que leur fortune ou leur repos dépendent de lui, ils tâchent de le gagner, de le ménager, de s'inſinuer dans ſon eſprit, & de s'accommoder à ſes humeurs. Ils craignent de le bleſſer & de l'aigrir. Et cependant quoi qu'ils ſçachent qu'ils ſeront éternellement entre les mains de Dieu, ils ne veulent pas ſeulement penſer à lui, ni prendre aucun ſoin d'acquerir ſon amitié.

Ayons horreur de cette inconcevable folie, & pour nous en éloigner dans nos actions, tâchons d'imprimer vivement ces vérités dans nôtre eſprit; que nous ne pouvons avoir avec les créatures que des liaiſons paſſageres qui ſe rompent toutes par la mort, & qu'aprés la mort nous en ſerons éternellement ſéparés & indépendans, mais que rien ne nous peut ſéparer de Dieu, que la mort ne fera que nous faire ſentir davantage la dépendance que nous en avons, que l'homme eſt tellement fait pour Dieu, & ſe raporte tellement à Dieu, qu'il faut que Dieu faſſe ou ſon bonheur par ſon amour, ou ſon malheur par ſa haine; qu'en l'une & en l'autre maniere Dieu lui ſera éternellement preſent, & qu'ainſi le ſeul moyen de ne le voir pas éternellement comme ennemi, eſt de faire ſon principal ſoin de ſe le rendre favorable & ami pendant cette vie.

## CHAPITRE XII.

### *IV. Maniere de conſiderer la mort comme l'entrée dans la ſocieté des eſprits.*

TOut ce que découvre l'ame au moment de la mort, eſt peu de choſe en comparaiſon de Dieu qui ſe manifeſte à elle en la maniere que nous avons repreſentée. Mais comme l'ame n'eſt pas toujours touchée dans cette vie à proportion de la grandeur des objets, mais par raport à l'impreſſion qu'ils font ſur l'imagination, il n'eſt pas inutile de conſiderer encore les autres parties de ce grand ſpectacle qui ſe préſente à l'ame au ſortir du corps.

Ce qui en fait aparenment la plus conſidérable partie aprés celle que nous avons marquée, eſt cette grande troupe d'eſprits avec leſquels elle ſe trouve tout d'un coup mêlée; ces démons horribles qu'elle commence à voir à découvert, ce nombre prodigieux d'ames réprouvées, & ces Eſprits bienheureux dont Dieu lui donne quelque connoiſſance en quelque état qu'elle ſoit; puiſque le Livre de la Sageſſe fait voir que les réprouvez connoiſſent quelque choſe du bonheur & de la gloire des Saints; ce qui leur fait dire avec rage & deſeſpoir : *Hi ſunt quos habuimus aliquando in deriſum & in ſimilitudinem*

*improperii.* L'ame découvre donc en un moment ce nombre effroyable de créatures, & elle y aperçoit un renverſement total du monde qu'elle a quitté. Elle voit que la plûpart de ceux qui ont paru dans celui-ci avec le plus d'éclat & de pompe, ſont réduits dans celui-là au dernier rabaiſſement, & à la derniere miſere ? Que ces Princes & ces Rois, qui ont fait trembler la terre, n'y ſont plus diſtinguez des autres hommes, qu'en ce qu'ils ſont ſouvent les plus miſerables de tous : Qu'il n'eſt plus queſtion en cette ſocieté de morts, de richeſſe, de Nobleſſe, de qualités de corps ni d'eſprit, ni de tous ces autres vains avantages, par leſquels les hommes tâchent de ſe relever ici les uns au-deſſus des autres ; mais que tout y eſt reglé ſelon les loix d'une juſtice ſouveraine & invariable, qui place chacun dans le rang de miſere ou de bonheur où il doit être, ſans qu'il ſoit poſſible à aucun de ſortir de la place & du rang qui lui eſt aſſigné.

Mais la principale difference qu'elle remarque entre ces deux mondes, eſt que celui des vivans eſt compoſé de diverſes ſocietez & comme de diverſes ligues, par leſquelles les hommes s'uniſſent enſemble, ou pour ſe ſecourir dans leurs beſoins, ou pour réſiſter à leurs ennemis, ou pour entreprendre ſur les autres. Mais dans le monde des eſprits, il n'y a plus de ſocietez ni de ligues ; parce qu'ils n'ont point de beſoin, ni

de dépendance les uns des autres. Tout y a un raport immédiat à Dieu. C'eſt lui qui y regle tout, & chaque eſprit voit clairement qu'il eſt lié par ſon ordre, & qu'il n'eſt au pouvoir d'aucune créature de l'en ſouſtraire.

Ainſi dans quelque nombre que ſoient les eſprits, ils ſont dans une entiére ſéparation les uns des autres. Les Bienheureux s'entre aiment à la vetité d'un amour parfait, & le bonheur de chacun contribuë à celui des autres par la joye qu'ils en reſſentent; ce qui forme la plus ſainte & la plus heureuſe de toutes les ſocietez; mais ce n'eſt point une ſocieté de dépendance ni de ſecours mutuels. Ils puiſent tous toute leur félicité dans la même ſource. Ils y trouvent tous ce qu'ils déſirent. Et ainſi leur ſocieté n'interrompt, ni ne trouble point leur ſolitude.

Les méchans ſont au contraire dans une ſolitude qui n'a rien que d'affreux & d'épouventable. Ils ſe haïſſent tous les uns les autres. Ils n'eſperent ni ſecours ni ſuport, ni conſolation d'aucune créature. Ils ne voyent en aucune, ni pouvoir, ni volonté de leur faire aucun bien. Ainſi la vûë de cette foule d'eſprits n'eſt pour eux qu'un ſurcroit de déſolation, & elle ne fait qu'augmenter leur deſeſpoir, en leur donnant une plus vive idée de l'impuiſſance & de l'abandonnement où ils ſont réduits.

On ne peut douter que la vûë de ce ſpectacle ſi different des idées que l'ame retient

de ce qu'elle a vû dans le monde dont elle vient de ſortir, ne lui cauſe une terrible ſurpriſe, qu'elle ne conçoive un extrême mépris pour tout ce qu'elle y a le plus eſtimé, & qu'elle ne ſoit percée de douleur d'avoir mis ſon affection en tant de choſes vaines, & d'avoir fait ſi peu d'état de ce qui étoit vrayement durable & vrayement ſolide.

Mais autant que cette vûë, cette ſurpriſe & ces regrets ſont inutiles aux ames des morts, parce que leur ſort eſt tout d'un coup fixé par l'arrêt de Dieu qui leur aſſigne leur place; autant nous ſeroit-il utile d'avoir ces ſentimens dans cette vie, de nous occuper de ce ſpectacle, de nous mêler en eſprit avec cette foule de morts, d'y conſiderer ces places éternelles, & ces diſtinctions ſtables & immobiles, cette ſolitude ou heureuſe ou miſerable, afin de concevoir un profond mépris pour toutes les grandeurs, tous les établiſſemens, & toutes les diſtinctions humaines, & de ne faire plus d'état que de ces differences ſecrettes que Dieu met dés ce moment ici entre les ames par les dons de ſa grace, qui auront de ſi grands effets en l'autre.

## CHAPITRE XIII.

### *V. Maniere de conſiderer la mort, qui eſt de concevoir qu'au moment de la mort, chaque ame découvre les démons & leur rage envers elle.*

QUoique les démons faſſent partie des eſprits, dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent, il eſt bon néanmoins de faire quelques réflexions particulieres ſur les ſentimens que l'ame conçoit en les apercevant clairement au moment qu'elle quitte le corps. Nous ſçavons en géneral par la foi, qu'ils rodent autour de nous comme des Lions rugiſſans, qui ne cherchent qu'à nous dévorer, & qu'ils employent toutes ſortes d'artifices pour nous perdre; mais nous ne ſçavons point quels ſont ces artifices. Nous n'avons qu'une idée confuſe de leur malice & de leur rage contre les hommes, & ſouvent même nous diſcernons peu leur voix de celle de Dieu.

Tous ces nuages ſeront diſſipez par la mort. Nous verrons dans ce moment une multitude innombrable de ces malheureux eſprits répandus ſur la terre, poſſedant & remuant la plûpart des hommes, & tâchant de s'emparer de l'ame de ceux qu'ils ne

poſſedent pas encore. Nous verrons de quelle ſorte ils les trompent, en leur préſentant des objets qui attirent ou irritent leurs paſſions, en leur procurant des ſuccés qui les entretiennent dans l'illuſion, en les tenant toujours hors d'eux-mêmes, & en éloignant d'eux tout ce qui leur pourroit faire connoître le miſerable état où ils ſont. Nous verrons qu'ils les lient, qu'ils les enchaînent, qu'ils les empriſonnent, qu'ils leur font mille playes mortelles; & qu'ils préparent en eux la matiere de leur damnation & de leur enfer.

Quand on feroit difficulté de donner aux ames ſéparées du corps une connoiſſance ſi étenduë, on ne ſçauroit au moins nier que chacun ne connoiſſe dans le moment qu'elle eſt ſéparée du corps, tous les piéges que le démon lui a dreſſez, toutes les chûtes où il l'a pouſſée, toutes les illuſions dont il l'a amuſée.

Que ſi Dieu nonobſtant toutes ces ſurpriſes lui a fait la grace de ſurmonter le démon dans les choſes eſſentielles, ſi elle a évité ſes dangereux piéges, elle entre dans ces tranſports de joye que le Prophête décrit, lorſqu'il fait dire à l'ame, dans la vûë de ce nombre effroyable de piéges qu'elle a évités : " Benit ſoit le Seigneur qui ne nous a pas " livrez en proye pour être déchirez de leurs " dents. Nôtre ame s'eſt ſauvée comme un " oiſeau ſe ſauve du filet des oiſeleurs. "

Mais qui peut concevoir l'état d'une ame qui vient à reconnoître que le démon a réüſſi à ſon égard dans ſes malheureux deſſeins : qu'elle lui a même ſervi d'inſtrument contr'elle-même ; qu'elle a ſecondé ſes déſirs, qu'elle s'eſt livrée à ſon bourreau, qu'elle n'a travaillé qu'à établir ſon empire ſur elle-même ? Qui peut comprendre quel eſt ſon deſeſpoir, lorſqu'il vient lui-même avec toute ſa rage prendre poſſeſſion de ſa conquête, lorſqu'il lui inſulte & lui met devant les yeux de qu'elle maniere il l'a ſéduite pour la rendre compagne de ſon malheur.

Ce ſont ces moqueries & ces inſultes que le Prophête craignoit lorſqu'il diſoit à Dieu : *Pſal. 34. v. 24.* *Que mes ennemis ne ſe moquent point de moi ; qu'ils ne diſent point dans leur cœur : Nos ſouhaits ſont accomplis ; qu'ils ne diſent point nous l'avons dévoré.*

C'eſt par la crainte de ces objets terribles que St. Bernard s'excitoit lui-même : « Quelle ſera, diſoit-il, ta frayeur, ô mon *De Adv. Ser. 26. n. 6.* » ame, lorſqu'étant ſéparée par la mort de » tous les objets dont la vûë t'eſt ſi agréable » & la familiarité ſi douce, tu entreras ſeule » dans une région inconnuë, & que ces » monſtres horribles te viendront à la ren- » contre ? Qui te ſervira d'apui dans une » ſi extrême neceſſité ? Qui te défendra de » ces bêtes furieuſes prêtes à te devorer ? » Qui te conſolera ? Qui te conduira ?

Tous

Tous ces ſentimens viennent de ce regard de la mort dont nous parlons, qui nous fait prévoir l'état effroyable d'une ame malheureuſe qui vient au moment de la mort à découvrir ces horribles créatures, & qui leur eſt livrée par la juſtice de Dieu comme une proye ſur laquelle ils aſſouviront éternellement leur rage.

Le St. Eſprit qui a ſi ſouvent inſpiré cette vûë aux Saints, nous fait voir que nous la devons avoir continuellement dans l'eſprit.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de reveiller en nous cette vigilance qui nous eſt ſi recommandée par Jeſus-Chriſt & par ſes Apôtres, que la crainte de tomber ſous la puiſſance de ce cruel ennemi ? Qu'y a-t il de plus propre à nous empêcher de ſuivre nos paſſions, que de penſer qu'en les ſuivant ; nous ſuivons les déſirs du diable, nous travaillons à établir ſon empire, nous le rendons maître de nous-mêmes, nous lui ſervons d'inſtrument & de miniſtres contre nous.

Car il ne s'y faut pas tromper. Il faut que Dieu ou le Diable regnent en nous. Il n'y a point de milieu. Quiconque ne travaille point à établir en ſoi le regne de Dieu, travaille à y établir le regne du diable. Dieu y regne quand ſon Eſprit y regne, quand c'eſt par ſon Eſprit que nous agiſſons, quand nous avons Dieu en vûë ; c'eſt-à-dire, la juſtice, la verité & la charité. Le diable y

regne quand nous nous laiſſons conduire à nos paſſions, quand nous ne cherchons que nôtre gloire & nôtre propre ſatisfaction, en un mot quand ce n'eſt que la cupidité qui agit en nous.

Ainſi comme les hommes ne font preſque autre choſe dans toute leur vie que de ſuivre leurs paſſions, il s'enſuit qu'ils ne font autre choſe que de travailler pour le diable, & de ſeconder ſes deſſeins. Horrible emploi, déteſtable miniſtére, mais qui comprend néanmoins preſque tout ce qui ſe fait dans le monde par ceux qui s'imaginent y être les plus grands & les plus heureux?

Le meilleur moyen d'en concevoir l'horreur, & d'en conſidérer la fin, eſt d'avoir devant les yeux la rage de ces monſtres, lorſqu'ils ſe montreront à découvert à une ame aprés l'avoir malheureuſement trompée. Il faut ſouvent ſe les repreſenter en cet état durant ſa vie, pour s'animer à leur réſiſter & à ne pas ſuivre leurs déſirs & leurs deſſeins : Et comme il n'y a point de tentation où l'on ne puiſſe ſe ſervir de ce moyen, on peut dire que cette maniere de regarder la mort, eſt un remede général contre toutes les tentations.

## CHAPITRE XIV.

### *VI. Maniere de conſiderer la Mort, comme un jour qui diſſipe nos tenebres, & nous fait voir les choſes telles qu'elles ſont.*

ON dit aſſez ſouvent de la mort qu'elle levera un grand rideau, & nous fera voir une infinité de choſes que nous ignorons, & c'eſt ce qu'on a pû voir déja par toutes les diverſes manieres de la regarder que nous avons propoſées. Mais ce que je prétends expliquer ici, eſt de quelle ſorte on ſe peut ſervir de la méditation de la mort pour corriger la fauſſeté des jugemens que l'on forme ſur toutes les choſes du monde, & principalement ſur ſoi-même, ſur les actions, & ſur ſa propre conduite.

Nous naiſſons dans le monde environnez de tenebres ſi épaiſſes, que nous ne connoiſſons ni les vrais biens, ni les vrais maux, ni les regles par leſquelles on en doit juger. Nos déſirs, nos craintes, & nos autres paſſions, qui naiſſent du fond de nôtre corruption, nous font concevoir une infinité de fauſſés idées de ce qui leur ſert d'objet; & comme nous jugeons ſur ces idées, la plûpart de nos jugemens ſont faux. Et ainſi

nôtre mémoire devient un magazin de toutes sortes de fausseretz.

Ce qu'il y a de pis, est que ces faux jugemens n'infectent pas seulement l'esprit, ils corrompent le cœur, ils fortifient les passions dont ils naissent, & ils produisent tous les pechez dont les hommes se rendent coupables. Car il n'y a point de peché sans quelque fausse pensée, puisque, comme dit St. Augustin, on ne sçauroit pecher quand on n'en a que de bonnes. *Non potest fieri ut habeat mala facta, qui habet cogitationes bonas.* *In Ps. 148.*

Comme nôtre plus grand interêt est donc d'éviter le peché, qui est la cause de tous nos maux, nous devons travailler avec tout le soin qui nous est possible, à détruire les faux jugemens qui en sont la source, & à remplir nôtre esprit de ces pensées véritables d'où naissent les bonnes actions.

Il est vrai que c'est de la lumiere de la foi qu'il les faut attendre, puisque, comme dit St. Paul, nous ne sommes pas capables de nous-mêmes d'avoir une seule bonne pensée. Mais cette dépendance n'exclut pas l'aplication à certains objets qui nous aident à trouver la verité, ni la pratique de certains moyens qui éloignent de nous ce qui empêche de la discerner.

C'est le fondement d'un avis que St. Jean Climaque attribuë à un St. Pere, & dont les personnes les plus éclairées & les plus

avancées dans la sainteté, recommandent extrêmement la pratique, c'est de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie, & d'entrer à l'égard de toutes les affaires auſquelles on est obligé de prendre part, dans la disposition où l'on voudroit être, si l'on avoit à en rendre compte à Dieu dans cinq ou six heures.

La raison de cet avis est que rien n'est plus capable d'éloigner de nôtre esprit les fausses idées que la cupidité produit, que la pensée de la mort, & de ce qui la doit suivre. Il semble que les passions n'osent se produire devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raison, de lumiere, & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'exécute avec plus de fermeté & avec des intentions plus pures & plus dégagées des vûës humaines.

Mais pour tirer plus d'avantage de cette pratique, il est bon de ne juger pas simplement de toutes choses, comme si on devoit bientôt mourir, mais d'entrer autant qu'il est possible dans les vûës & les sentimens que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps.

Car il est certain qu'étant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui mettra devant les yeux toutes les actions de sa vie; qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, qu'elle formera ainsi des jugemens de tout ce qui a passé par son esprit pendant qu'elle étoit dans le

corps. C'eſt à-dire, qu'elle jugera de tous ſes jugemens & de toutes ſes penſées, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura eu de faux & d'injuſte.

Ce ne ſeront pas ſeulement les ames des élûs qui reconnoîtront clairement alors toutes leurs erreurs; ce ſeront auſſi celles des réprouvez. Car quand l'Ecriture leur fait dire qu'ils ſe ſont égarez de la voye de la verité, & que le Soleil de juſtice n'a point lui pour eux, elle fait voir qu'ils ſeront convaincus de leur égarement, & de la fauſſeté des lumieres par leſquelles ils ſe ſont conduits.

S'ils ne condamnent donc pas les jugemens qu'ils ont fait pendant leur vie par l'amour de la juſtice, ils les condamneront par l'amour d'eux-mêmes. Ils ſeront forcez d'avoüer qu'ils étoient pleins de folie. Ils s'apelleront eux-mêmes inſenſez: *Nos inſenſati.* Or ils ne le ſçauroient faire ſans juger que la ſageſſe vouloit qu'ils fiſſent tout le contraire de ce qu'ils ont fait.

Non ſeulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment là ſont véritables, mais il ſont de plus éternels, & ce qu'elles en jugent alors elles le jugeront à jamais, parce qu'il n'y aura plus en elles de varieté de penſées.

Or comme tout ce qui ſera vrai dans toute l'éternité, l'eſt auſſi dés le tems de nôtre vie, tout nôtre ſoin devroit être de ne nous con-

duire jamais par ces jugemens paſſagers, qui ne paroiſſent vrais que quand les paſſions ſont émûës : mais de juger & d'agir ſelon ces vûës ſtables, invariables & éternelles que nous aurons aprés la mort.

Ainſi quelque objet qui ſe preſente à nos ſens, ou qui frape notre imagination & notre eſprit, au lieu de conſulter nos paſſions & nos petits interêts, il faut pour en juger ſainement, conſiderer ſérieuſement ce que nous en jugerons aprés la mort ; ce que nous voudrions avoir fait lorſqu'il s'agira d'être jugez de Jeſus-Chriſt ; ce que nous croyons pouvoir être aprouvé de ce juſte Juge : & ce que nous aprouverons nous mêmes dans toute l'éternité. Que de cas de conſcience ſe décideroient ſans peine à la faveur de cette lumiere ! Que de fauſſes ſubtilitez s'évanoüiroient ! Que d'illuſions diſparoîtroient.

Heureux ceux qui ſe rendent ainſi diſciples de la mort, qui ſe ſervent de ſa lumiere pour diſſiper les tenebres de leur cœur ; & qui penſent dans le tems ce qu'ils penſeront dans l'éternité ! C'eſt véritablement être mort au monde que de vivre de la ſorte, puiſque ce n'eſt plus penſer ni agir ſelon la lumiere de cette vie, qui eſt celle du monde, mais ſelon les lumieres de l'autre vie qui ſont celles de l'éternité.

On ne doit donc pas s'étonner aprés tous les avantages que nous avons fait voir qu'on

peut tirer de la mort, que St. Jean Climaque ait dit, *que comme de tous les alimens, le pain eſt le plus neceſſaire, auſſi de toutes les pratiques ſpirituelles la méditation de la mort eſt la plus utile : qu'elle fait embraſſer aux Religieux qui vivent en Communauté les travaux & les exercices de la pénitence, & leur fait trouver le plus grand plaiſir dans les humiliations & les mépris ; & que quant aux Solitaires qui ſont éloignez de tout le tumulte & de tous les troubles du monde, elle produit en eux un entier abandonnement de tous les ſoins de la terre, une priere continuelle, & une vigilance exacte ſur leurs penſées.*

On peut dire en un mot de ce ſaint exercice, que c'eſt une ſource de lumieres pour connoître nos devoirs, un remede univerſel à toutes nos paſſions & à tous nos vices, un ſecours puiſſant contre les tentations, une école de toutes les vertus, un adouciſſement de tous les maux de la vie.

Et pour finir par où nous avons commencé, c'eſt ſelon le Sage, un moyen efficace pour éviter tous les pechez. Or comme celui qui ne peche point eſt juſte dans ce monde & ſera heureux dans l'autre, il s'enſuit que la méditation de la mort eſt la voye de la ſainteté & de la beatitude.

# PREMIER TRAITE'
## DES QUATRE DERNIERES FINS
# DE L'HOMME.

## LIVRE SECOND.
## DU JUGEMENT, & de l'Enfer.

### CHAPITRE I.

*Combien il eſt utile de penſer au Jugement. Pourquoi l'Egliſe propoſe ordinairement à ſes enfans le Jugement univerſel plûtôt que le particulier.*

CE que St. Auguſtin dit à ſon peuple, dans un des Sermons ſur les Pſeaumes, *qu'il devroit ſans ceſſe leur parler du Jugement*, fait voir que nous devrions y penſer toujours, puiſque les Paſteurs ne nous en doivent parler ; *Pſal. 147.*

qu'afin que nous y penſions.

On y eſt d'autant plus obligé, qu'il n'y aura plus de moyen de le faire aprés cette vie. *Car*, comme dit ce St. Docteur, *le dernier jour du monde nous trouvera dans l'état où le dernier jour de nôtre vie nous aura trouvez. Et tels que nous ſerons en mourant, tels ſerons-nous quand nous ſerons jugez en ce jour terrible.* Ainſi il eſt vrai, comme il dit encore, que le jour de la mort tient lieu à chacun du jour du Jugement univerſel, parce que la mort fixe l'état dans lequel on y ſera jugé.

*Epiſt. 70.*

Il s'enſuit de là, que comme tout Chrêtien eſt obligé d'être ſur ſes gardes, pour n'être pas ſurpris par le jour du Jugement, ſelon que Jeſus-Chriſt nous le commande dans ſon Evangile, il ne doit pas veiller avec moins de ſoin pour n'être pas ſurpris par celui de ſa mort. Et c'eſt ce que l'on peut conclure auſſi de la créance où eſt l'Egliſe, que la damnation des méchans, & la recompenſe des bons ne ſont pas differées juſques au jour du Jugement, comme l'ont crû quelques Anciens; mais que les ames qui n'ont plus rien à expier, entrent dés l'inſtant qui ſuit la mort en poſſeſſion de la gloire, & celles dont les pechez méritent l'enfer, commencent d'en ſouffrir les tourmens en ſortant du corps. Car il s'enſuit de-là clairement, que comme Dieu ne punira point les unes, & ne couronnera point

les autres sans qu'elles ayent été jugées, & jugées par Jesus-Christ, à qui tout jugement a été donné, il faut croire que Jesus-Christ jugera en particulier chaque ame au moment qu'elle se séparera de son corps.

Puisque nous n'avons donc que l'espace si court & si incertain de cette vie pour nous préparer à nôtre état éternel, qui sera décidé par l'arrêt que Jesus-Christ en prononcera au jour de nôtre mort; & que cet arrêt sera le même que celui qu'il prononcera au dernier jour, n'est-ce pas la plus grande de toutes les imprudences & de toutes les folies que de se remplir l'esprit de toute autre chose, & de ne penser presque point à celle-là?

Il ne faut qu'un peu de raison pour consentir à cette verité; mais il faut autre chose que la raison pour la pratiquer. On est souvent convaincu qu'il faut craindre, sans craindre effectivement, & qu'il ne faut penser qu'à une chose, sans y penser en effet. Nôtre cœur ne suit pas nôtre raison & il demeure souvent froid & sans mouvement: lorsque l'esprit est le plus persuadé qu'il devroit être vivement touché.

Il n'y a, sans doute, que la grace qui puisse remedier à cette froideur, & amolir cette dureté. Mais comme Dieu veut qu'on ait recours en même-tems aux moyens extérieurs qui y peuvent contribuer étant

aidez de ſa grace, il eſt utile d'aprocher autant que l'on peut ces objets de nôtre imagination : & de la forcer à s'y apliquer ſouvent, bien loin de les en bannir & de les en éloigner quand ils s'y preſentent comme font la plûpart des gens.

C'eſt la raiſon que l'Egliſe a de nous faire ſouvenir du Jugement dernier en divers Evangiles. Elle commence par-là la préparation à la venuë de Jeſus-Chriſt, où elle prétend faire entrer les Chrêtiens dans le tems de l'Avent. C'eſt un des premiers objets qu'elle préſente à ſes enfans pour les diſpoſer à la pénitence du Carême. C'eſt par où elle finit l'année Eccléſiaſtique, l'Evangile du Dimanche qui précede l'Avent, étant encore du jugement, pour nous faire voir par là que nous devons commencer & finir toutes nos œuvres & toute nôtre vie dans la vûë du jugement de Dieu, & que comme nôtre pénitence doit être continuelle, ce jugement doit être continuellement devant nos yeux.

Mais comme l'utilité de cette méditation conſiſte principalement à exciter dans nos cœurs des ſentimens d'une crainte ſalutaire qui produit la véritable sûreté, ſelon St. Auguſtin : *Terror ille ſecuritatem parit : territi enim præcavemus, præcaventes ſecuri erimus.* L'Egliſe jugeant que les circonſtances du jugement général ſont plus capables de nous effrayer que celles du jugement

*Aug. in Pſ. 146.*

particulier, nous le propoſe ordinairement; & c'eſt en ſuivant ſon eſprit que les Sts. Peres, & ſurtout les Chrêtiens des premiers ſiécles en paroiſſent ſi occupez.

C'eſt ce qui fait dire à ſaint Gregoire de Naziance, que la crainte du jugement futur ne lui permettoit pas de reſpirer, οὐκ ἐᾷ ἀναπνεῖν.

Et à St. Ephrem, qu'il ne pouvoit penſer au jugement dernier ſans ſentir un tremblement dans tous ſes membres, & une défaillance univerſelle. *Orat. 9. p. 147.*

Les autres Saints en ont eu les mêmes ſentimens; & les premiers Chrêtiens les avoient ſi vifs qu'ils prenoient même les guerres, les famines, & les autres calamitez qui arrivoient de leur tems, pour ces ſignes effroyables qui doivent être les avant-coureurs du Jugement univerſel. 4. *Ephr. Ser. de eis quæ poſt crucem revelanda ſunt.*

Et en effet, qui a-t il de plus capable de faire impreſſion ſur nôtre eſprit que la méditation de Jeſus-Chriſt deſcendant du Ciel accompagné de tous ſes Anges, pour prononcer à tous les hommes réünis enſemble au milieu des airs le jugement qui décidera de leur état pour toute l'éternité?

Qui ne ſeroit effrayé en penſant à ce renverſement de toute la nature qui accompagnera ce jugement, dont St. Pierre dit, *que dans le bruit d'une effroyable tempête les Cieux paſſeront; les élemens embraſez ſe diſſoudront; la terre avec tout ce qu'elle*

*contient, ſera conſumée par le feu.*

Si la vûë d'un ſeul Ange réduiſit Daniel à un tel affoibliſſement, qu'il lui fit dire à cet Ange: *In viſione tua diſſoluta ſunt compages mea*: Quel ſera l'état d'un malheureux reprouvé, en qui la crainte, l'horreur, & les autres paſſions ne pourront être affoiblies par la défaillance de ſon corps, & dont l'ame n'aura plus de force pour ſoutenir les impreſſions de cet effroyable ſpectacle, que pour les ſentir plus vivement?

Les Peres n'ont point fait conſiſter leur ſpiritualité à éloigner ces objets de leur eſprit, pour s'entretenir de méditations douces & conſolantes. Ils ont cru qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient beſoin d'en être effrayez, & ils s'en ſont utilement ſervis & pour eux-mêmes & pour les autres.

*Greg. Naz. Orat. 15.*

Je ſuis épouvanté, dit ſaint Gregoire de Nazianze, de la parole du Prophête qui s'écrie: " *Que ferons-nous au jour où Dieu* „ *entrera avec nous en compte & en juge-* „ *ment*, lorſqu'il nous convaincra de tous „ nos crimes; qu'il nous préſentera en face „ tous nos pechez comme de cruels accu- „ ſateurs, & qu'il oppoſera aux iniquitez, „ dont nous nous ſerons rendus coupables, „ les bienfaits que nous aurons reçus de lui, „ lorſqu'il nous demandera compte de la „ Majeſté de ſon image qu'il avoit imprimée „ en nous, & que nous avons tout effacée „ & toute défigurée par nos déreglemens;

lorſqu'il nous fera condamner par nous-mêmes & nous réduire à ne pouvoir pas même dire, que nous ſouffrons injuſtement ? Qui nous ſervira d'Avocat devant ce Juge ? Par quels prétextes, par quelles fauſſes excuſes, par quelles couleurs artificieuſes, par quelles inventions ſubtiles pourrons-nous déguiſer la verité devant ce ſouverain Tribunal, & éluder la rectitude invariable de ce jugement ? On y mettra dans la balance nos actions, nos paroles, nos penſées. On y peſera les bonnes & les mauvaiſes, afin qu'aprés avoir vû celles qui l'emportent, on forme un arrêt aprés lequel il n'y aura plus d'apel, plus de Juge ſupérieur à qui on puiſſe recourir, plus de moyen de détruire les mauvaiſes actions par des actions contraires, plus d'huile à acheter des Vierges ſages, ou de ceux qui en vendent pour rallumer les lampes éteintes ? Tout ſe terminera par ce dernier unique & épouvantable arrêt, plus juſte encore qu'il n'eſt terrible, & d'autant plus terrible qu'il eſt plus juſte. Ce ſera lorſque les Thrônes ſeront placez, que celui que l'Ecriture apelle *l'ancien des jours*, ſera aſſis dans le premier : Que les livres ſeront ouverts : Qu'on verra rouler un fleuve de feu ; que la lumiere ſera d'un côté, & de l'autre les tenebres prêtes à recevoir ceux qui y ſeront précipitez. »

Il ſeroit trop long de raporter les deſcriptions que les autres Peres, & ſurtout St. Ephrem, font de ce jugement, & il ſuffit de propoſer ce qu'en dit St. Bernard, qui comprend en peu de paroles ce que les autres en diſent. " Je crains, dit-il, le viſage de „ ce Juge, capable de faire trembler les „ Anges même. Je crains la colere de ce „ Dieu puiſſant. Je crains les marques de „ ſa fureur. Je crains ce fracas du monde „ bouleverſé; cet embrazement des éle„ mens; cette tempête épouvantable; cette „ voix de l'Archange; cette parole dure & „ terrible. Je tremble en penſant aux dents „ de ce monſtre infernal, au gouffre de „ l'enfer; à ces lions affamez, & tous prêts „ à dévorer leur proye. Je ſuis ſaiſi d'hor„ reur par l'image de ce ver qui rongera „ les méchans; de ce feu qui les brulera, „ de cette fumée & de cette vapeur de ſouf„ fre? de ces vents impétueux, & de ces „ tenebres extérieures. Qui mettra dans ma „ tête une ſource d'eau, & qui donnera une „ fontaine de larmes à mes yeux, pour pré„ venir par mes pleurs ces pleurs éternelles, „ & ces horribles grincemens de dents, ces „ cruels liens & le poids de ces chaînes, „ qui accableront, qui ſerreront, qui bru„ leront les réprouvez ſans les conſumer?„

Mais quoi que ces circonſtances ſoient bien terribles, elles le ſont néanmoins beaucoup moins en effet que l'impreſſion que

Dieu fera ſur les ames par la connoiſſance qu'il leur donnera de leurs pechez, de ſa juſtice & de toutes les autres choſes ſur leſquelles l'arrêt éternel qu'il prononcera de chacune d'elles ſera fondé. Et comme cette impreſſion ſe rencontre auſſi dans le jugement particulier, par lequel Dieu fait connoître à l'ame le lieu qui lui convient, & par quelles actions elle le mérite, c'eſt méditer en même-tems l'un & l'autre jugement, que de tâcher de comprendre autant qu'on le peut en cette vie, ce que cette lumiere de Dieu découvre à l'ame quand il la juge : c'eſt à quoi nous nous attacherons particuliérement dans les Chapitres ſuivans.

## CHAPITRE II.

### *De la vûë que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement de la multitude de ſes pechez.*

TOus les Chrétiens croyent que Dieu fera connoître à l'ame tous ſes pechez, ſoit dans le jugement particulier qu'il en fera lorſqu'elle ſortira du corps, ſoit dans le jugement public qu'il prononcera à la fin du monde à la vûë de tous les hommes. Toutes les chaires retentiſſent de ces menaces, qu'il n'y a rien de ſi caché dans nos actions, dans nos penſées, dans les mouvemens de nôtre cœur qui ne ſoit découvert : qu'il nous mettra tout cela devant les yeux, & qu'il en fera un rigoureux examen. Cependant preſque perſonne n'eſt touché de cette verité ſi terrible. Il ſemble qu'elle ne nous regarde pas, & que ce ſoient d'autres que nous qui doivent paſſer par cet examen.

Il nous arrive à l'égard de cette verité ce qui arrive à l'égard de toutes les autres. On en eſt d'abord un peu effrayé, mais enſuite on s'y accoutume, & l'on prend l'habitude de les écouter ſans émotion. Ce

n'eſt pas ni que ces verités changent, ni que nôtre eſprit ſe fortifie par l'accoutumance. Ce qui eſt terrible le ſeroit toujours, ſi nous le concevions toujours de la même ſorte. Mais l'effet de l'accoutumance, eſt de changer nos idées de les rendre plus ſuperficielles & plus confuſes, & de faire que l'eſprit s'y aplique plus legerement. Pour remedier donc à ce mauvais effet, il eſt bon de concevoir quelquefois ces veritez ſi terribles en elles-mêmes, par quelques images qui les rendent plus ſenſibles, & peut-être que celle dont nous nous ſervirons ici, y pourra contribuer quelque choſe.

Qu'on s'imagine donc une chambre vaſte mais obſcure, & qu'un homme travaille toute ſa vie à la remplir de viperes & de ſerpens : qu'il y en aporte tous les jours grande quantité, & qu'il employe même diverſes perſonnes pour l'aider à en faire amas : mais que ſi tôt que ces ſerpens ſont dans cette chambre, ils s'y aſſoupiſſent en s'entaſſant les uns ſur les autres, enſorte qu'ils permettent même à cet homme de ſe coucher ſur eux ſans le piquer & ſans lui faire aucun mal : que cet état durant aſſez long-tems, cet homme s'y accoutume, & n'apréhende rien de cet amas de ſerpens. Mais que lorſqu'il y penſe le moins, les fenêtres de cette chambre venant à s'ouvrir tout d'un coup, & à laiſſer entrer un grand

jour, tous ces ſerpens ſe reveille tout d'un coup, & ſe jettent ſur ce miſerable, qu'ils le déchirent par leurs morſure, & qu'il n'y en ait aucun qui ne lui faſſe ſentir ſon venin.

Quelque terrible que ſoit cette image ce n'eſt qu'un foible crayon de ce que font ordinairement les hommes, & de ce qui leur arrive au jour de leur mort.

L'homme vit ici plongé dans des tenebres ſi épaiſſes, qu'à peine s'aperçoit-il des plus groſſieres de ſes fautes, & encore les oublie-t-il ordinairement à meſure qu'il les commet. Sa conſcience eſt ce lieu obſcur où il les entaſſe, & il ne fait preſque rien qui n'en augmente le nombre, parce qu'il fait tout pour ſoi & rien pour Dieu.

Souvent même il ſe ſert pour cela du miniſtere des autres, comme s'il avoit deſſein d'en faire un plus grand amas. Car il y en a beaucoup, qui, outre leurs pechez, ſe chargent encore de ceux d'autrui, & qui ont ſous eux une infinité de gens qui pechent, pour ainſi dire, ſur leur compte, parce que les pechez qu'ils font, leur ſont imputez par la juſtice de Dieu.

Tous ces pechez demeurent comme aſſoupis pendant cette vie, parce qu'ils ne ſe font point ſentir. On les ſouffre ſans peine. On y prend ſon repos. On n'en apréhende rien. On n'a point de ſoin de s'en délivrer,

& on ne fait au contraire qu'en augmenter tous les jours l'amas.

La mort trouve donc la plûpart des hommes dans ce malheureux exercice. Et c'eſt elle qui fait entrer ce jour qui reveille tous ces pechez. La lumiere que Dieu donne à l'ame au moment de la mort la tire de ſon aſſoupiſſement, & dans ce reveil elle vient tout d'un coup à découvrir tous ces monſtres qu'elle enfermoit dans ſon ſein. Elle ne les découvre pas ſeulement, elle en ſent les piqueures mortelles. Elle en eſt cruellement déchirée, & il n'y a aucun de ſes pechez qui ne ſe faſſe ſentir à elle.

Qui en pourroit comprendre la multitude ? Tous ceux que les hommes ont connus en les commettant, & qu'ils ont été enſuite bien aiſe d'oublier, tous ceux qu'ils ſe ſont diſſimulez à eux-mêmes toutes les vaines penſées auſquelles ils ſe ſont arrêtez ; tous les mauvais mouvemens auſquels ils ont conſenti, toutes leurs mauvaiſes actions, toutes leurs omiſſions, & toutes leurs négligences dans leurs devoirs, tous les ſcandales qu'ils ont donnez, & toutes les mauvaiſes ſuites de ces ſcandales, tout cela ſe préſente diſtinctement à leurs yeux, & ſe fait voir malgré qu'ils en ayent. C'eſt-à-dire, qu'ils voyent pour la plûpart, qu'ils n'ont fait toute leur vie que ſe remplir de poiſons, que s'accabler de nouveaux poids, & que ſe préparer de nouveaux ſuplices.

Tout pecheur doit tomber dans la crainte de cet horrible ſpectacle, que la juſtice de Dieu lui découvrira à l'heure de la mort. Mais il n'y en a point qui en doivent être plus épouvantez que ceux qui ſont dans les places éminentes, & qui ont à répondre à Dieu non-ſeulement de leurs pechez, mais auſſi de ceux des peuples qui leur ſont commis.

Quelle foule de crimes ſe préſente au moment de la mort à l'ame d'un Evêque mal entré dans ſa Charge, & qui a continué toute ſa vie à abuſer de ſon miniſtere? Qui peut concevoir dans quel excés de deſeſpoir il entre, lorſqu'il ſe voit chargé au jugement de Dieu d'autant de ſacrileges qu'il a offert de Sacrifices, qu'il a adminiſtré de Sacremens, & qu'il a fait de fonctions Epiſcopales, & qu'il reconnoît de plus que la juſtice de Dieu lui impute tous les ſacrileges des Prêtres qu'il a ordonnez témerairement, toutes les abſolutions précipitées qu'ils ont données, tous les ſcandales qu'ils ont cauſez, & enfin qu'elle le juge coupable d'autant d'homicides ſpirituels, non-ſeulement qu'il y a d'ames à qui il a donné la mort par le ſcandale de ſa propre vie, ou par celui de la vie des Miniſtres qu'il a choiſis, ou qu'il a ſouffert par négligence, mais auſſi qu'il y en a que ces mauvais exemples ont pû perdre, quoi que la grace de Dieu les ait ſoutenus;

parce qu'autant qu'il a été en lui, il les a tuez, comme dit St. Auguſtin : *Non ſibi ergo blandiatur quia ille non eſt mortuus & ille vivit, & iſte homicida eſt* : de ſorte qu'un méchant Evêque ſera traité de Dieu comme meurtrier preſque de toutes les ames de ſon Diocéſe. *Aug. de Paſtor. c. 4.*

Mais il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours à ces exemples pour être effrayé de cette multitude de pechez, que l'ame découvre en paroiſſant devant Dieu. Ceux qui ont mené la vie la plus retirée & la plus ſéparée du commerce & de la corruption du monde, n'ont que trop de ſujets de la craindre, & il leur doit ſuffire pour en concevoir le juſte effroi qu'on en doit avoir, de ſçavoir qu'ils auront à rendre compte de l'uſage qu'ils ont fait de toutes les graces qu'ils ont reçûës, de toutes les veritez q'ils ont entenduës, de tous les Sacremens auſquels ils ont participé, de tous les bons exemples qu'ils ont vûs, de toutes les bonnes œuvres qu'ils ont dû faire, & enfin de l'uſage qu'ils ont fait de leur tems, & de leur ame & de leur corps.

" Quelque ſoin, dit St. Gregoire le Grand, que les plus gens de bien ayent eu d'éviter tous les pechez qu'ils ont pû reconnoître, quand ils ſongent néanmoins qu'ils ont à paroître devant ce Juge ſevere, ils ſont ſaiſis de frayeur, & principalement à cauſe des pechez dont ils peuvent " *Mor. in Job. l. 24. c. 7.*

„ être coupables ſans le ſçavoir. Car qui „ peut comprendre le nombre des fautes „ que l'on commet par les penſées vagabon- „ des & inconſtantes auſquelles on s'arrête? „ On peut aſſez éviter les actions de peché; „ mais il n'y a rien de plus difficile que „ de garantir ſon cœur des penſées mau- „ vaiſes & illicites. Et cependant il eſt „ écrit : Malheur à vous qui vous entre- „ tenez de penſées inutiles. „. Voilà le ſujet de la crainte des plus juſtes. A combien plus forte raiſon ceux qui menent une vie plus relâchée ont-i's ſujet d'être dans la frayeur & le tremblement.

## CHAPITRE III.

*Combien l'un & l'autre Jugement ſont terribles par l'anéantiſſement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes.*

SI le Jugement de Dieu eſt ſi terrible par ce qui nous y paroît, il ne l'eſt gueres moins par ce qui y diſparoit, & qui y eſt détruit & anéanti. Je ne parle pas des grandeurs, des titres, des pompes, des loüanges, & de toutes les autres choſes dont les hommes ſe verront entiérement dépoüillez

dépoüillez en l'autre monde. Je parle de toutes les bonnes œuvres apparentes qui font une partie considerable de leur appui, de leur confiance, & de leur repos.

Car chacun voulant être en paix avec soi-même, est naturellement porté à se former une espece de conscience, & à ramasser tout ce qu'il y a de meilleur dans sa vie pour avoir lieu d'en porter un jugement favorable. Mais comme on ne fait pas cet examen dans le dessein de plaire à Dieu, mais de se procurer une paix humaine, on n'y apporte pas une grande exactitude. On juge d'ordinaire de soi par l'exterieur, & par le corps de ses actions, par l'estime & par l'approbation des autres hommes; par l'exemple de quelques gens de bien qui ont fait les mêmes choses que nous; par l'exemption de certaines vûës mauvaises, que l'on n'a pas remarquées en soi, par les crimes que l'on a en horreur, & que l'on n'a point commis; par la comparaison que l'on fait de soi même avec d'autres, que l'on croit plus méchans que soi, & qui font ce qu'on ne voudroit pas faire, & sur tout cela on se bâtit un certain édifice de la vie, dont on se contente, & que l'on s'imagine pouvoir subsister au jugement de Dieu, & en mériter même des recompenses. Car il y entre

en effet diverſes bonnes œuvres ; des prieres, des receptions des Sacremens, des œuvres exterieures de charité. Ceux qui ſont dans le Miniſtere Eccleſiaſtique y ajoûtent des prédications, des directions, des inſtructions, qui leur font eſperer le prix que Dieu a promis à ceux qui ont fait & enſeigné.

Mais qui pourroit exprimer combien il y aura de ces édifices ruïnez, lors qu'ils viendront à paſſer par le feu du jugement de Dieu, qui conſumera, comme dit ſaint Paul, toute la paille, tout le foin & tout le bois qui s'y trouvera ; & quel ſera l'étonnement d'une ame trompée, qui y ayant mis ſa confiance, reconnoîtra clairement par la lumiere de Dieu, la vanité & le néant de toutes ſes œuvres ?

*De diverſ. Ser. 36. n. 6.*

*Ce ſera là*, dit St. Bernard, *que ce que nous prenons pour de l'or ſe changera en écume : que l'impureté de toutes nos œuvres ſera découverte, & que le tems de la verité étant venu après que celui que Dieu nous avoit donné ſera paſſé, elle jugera nos juſtices. Ce ſera là que toutes ces juſtices qui nous flattent, nous paroîtront un objet d'horreur, tout ce que nous regardons comme peu de choſe, tout ce que nous negligeons par une mauvaiſe diſſimulation, ſera conſumé par ſes flammes vengereſſes.*

Il ſuffit de dire pour nous faire concevoir ce que nous avons à craindre, qu'il

n'y aura que ce que nous avons fait par le mouvement de l'eſprit de Dieu, qui ſubſiſtera au jugement de Dieu, & que l'eſprit de Dieu ne fait en nous que ce qui a Dieu pour fin, & qui eſt reglé par la lumiere de ſa ſageſſe: Qu'ainſi tout ce que nous ne faiſons que pour nôtre ſatisfaction, pour nôtre bonheur, pour nôtre repos, pour nôtre propre interêt, par un autre motif que par celui du vrai amour de Dieu, ne tient lieu que de foin, de bois, & de paille.

Ce qui eſt de plus terrible eſt que les œuvres dont la ſource eſt corrompuë, ne ſeront *détruits* que dans la fauſſe apparence de bonnes œuvres, & ſubſiſteront comme pechez. Toutes ces fauſſes vertus étans donc démaſquées paroitront dans leur naturelle difformité: Ainſi au lieu d'être le ſoûtien & l'appui de l'ame dans ce jugement, elles ne ſerviront qu'à l'abattre & à l'accabler. *Bern. ſerm. 55. in cant. n. 5.*

Combien de gens qui ſe croyent riches en bonnes œuvres, ſe trouveront réduits alors à une honteuſe pauvreté, parce que toutes celles dans leſquelles ils avoient mis leur confiance, n'avoient pour principe que l'interêt, la vanité & la recherche de la reputation des hommes, & que ce qu'ils croyent être une inſpiration de Dieu, étoit une ſuggeſtion du démon, qui ne tâchoit qu'à les ébloüir par le faux éclat de

leurs actions pour les empêcher de ſonger ſerieuſement à eux.

Heureux ceux qui dans ce feu qui détruira toutes les œuvres humaines, ſe trouveront avoir le fondement ſolide de l'amour de Jeſus-Chriſt, qui ne peut être détruit; & quelque peu de cet or & de ces pierres précieuſes qui y ſubſiſteront, & n'en déviendront que plus éclatantes.

Mais malheureux ceux qui n'auront ni cet or, ni ces pierres précieuſes, ni ce fondement ſolide, & dont tout l'ouvrage ſera conſumé par le feu dévorant de la juſtice de Dieu.

Il eſt certain que ce malheur ſi épouvantable arrivera à un trés grand nombre de perſonnes, qui auront ſuivi ces voyes dont parle le Sage, qui paroiſſant droites à ceux qui y marchent, ne laiſſent pas de les conduire à la mort: & qu'il y en aura beaucoup qui trouveront dans l'examen qui ſe fera de leurs actions, que toute leur vie a été une illuſion continuelle, & que ces œuvres qui leur attiroient l'eſtime des hommes, n'avoient pour principe que l'amour d'eux-mêmes. Et il eſt certain de plus, que perſonne ne ſçauroit ſçavoir avec certitude, s'il n'eſt point de ce nombre malheureux, ſi ſes œuvres ne ſont point de celles qui n'ont que l'apparence de pieté, ſans en avoir la verité & l'eſſence: s'il n'y a point en lui quelque venain caché qui les gâte & les em-

poiſonne dans leur racine: Et il n'en verra point la ruine & l'embraſement au jour du jugement.

Nous connoiſſons certainement que nous ſommes pleins de pechez, mais nous ne ſçavons qu'imparfairement ſi nous avons quelques œuvres vrayement bonnes. Nous ſçavons que nous avons des alimens de ce feu de l'autre vie; & nous ne ſçavons point avec certitude ſi nous n'avons rien de ce qui peut y ſubſiſter.

C'eſt auſſi cette vûë qui a tenu les Saints dans un tremblement continuel, & qui leur a donné une ſainte défiance de toutes leurs œuvres. Je prendrai garde, dit ſaint „ Bernard, de ne pas prendre l'yvroye pour „ le bon grain, & la paille pour le froment. „ J'examinerai toutes mes voyes, afin que „ celui qui viendra examiner non la Bibilone du monde qui eſt déja jugée, mais Jeruſalem même, & qui la jugera à la lumiere de ſes lampes, ne trouve rien en „ moi qui n'ait été examiné. Qui me fera la grace, de découvrir & de pénetrer „ maintenant de telle ſorte ce grand nombre de dettes dont je ſuis redevable, que „ je n'aye plus ſujet de craindre les yeux „ ſi perçans de Dieu? Mais helas il me „ voit, & moi je ne le vois pas, & je ne „ me vois pas moi-même. Cet œil qui voit „ tout ne ſe fait pas voir. C'eſt donc ce „ juge ſecret de ce qu'il y a de plus ſecret „

*In Cant. Ser. 35. n. 3.*

„ dans nos ames que je dois craindre. C'eſt
„ ce Juge qui dit lui-même, qu'il jugera
„ les juſtes, & qui voit dés maintenant ce
„ nombre infini de dettes que je ne con-
„ nois pas.

Combien avons-nous plus de ſujet que ſaint Bernard d'être dans ces ſentimens de nous défier de nos œuvres, & d'apprehender le jugement que Dieu en fera? Cependant, au lieu d'être toûjours abbatus ſous la Majeſté de notre Juge, nous vivons dans un repos ſtupide, nous agiſſons comme ſi nous étions entiérement aſſûrez de nôtre ſalut.

## CHAPITRE. IV.

### *Combien le jugement de Dieu eſt terrible par la vûë que l'on y aura de la rigueur de la juſtice de Dieu.*

SI la forme de nos yeux qui nous fait voir maintenant les corps dans une certaine grandeur, venoit tout d'un coup à être changée en celle d'un Microſcope aſſez parfait pour repreſenter des fourmis comme des élephans, & des élephans comme des montagnes, ſans doute que ce nouveau ſpectacle nous cauſeroit une extrême ſurpriſe, & encore plus ſi nous avions lieu de

prendre cette nouvelle maniere de voir ces objets pour la veritable, & de regarder celle dont nous les voyions auparavant, comme une illusion de nos sens.

Le monde seroit pour nous tout nouveau. Nous n'y reconnoitrions plus rien, & à peine pourrions-nous comprendre comment il s'étoit pû faire, que nous eussions tellement racourci de si grands corps, que d'en former de si petites images.

Or ce qui n'arrive jamais à l'égard des yeux du corps arrive à l'égard de ceux de l'ame d'une maniere bien plus terrible. Car il y auroit toûjours quelque proportion entre ces differentes manieres de voir les mêmes corps. Mais il n'y en a point entre l'idée que nous avons du peché durant cette vie, & celle que nous en aurons dans l'autre.

Il faut donc supposer que la lumiere que Dieu donnera aux ames dans l'autre vie, ne leur découvrira pas seulement en elles une multitude innombrable de pechez auſquels elles ne pensoient point, mais qu'elle leur fera voir les moindres de ces pechez dans une grandeur si monstrueuse qu'elle surpasse toutes nos pensées.

La cause du peu d'idée que nous en avons dans cette vie, & le peu de connoissance que nous y avons de la justice de Dieu; & la cause au contraire de cette grandeur prodigieuse où nous le verrons dans l'autre, est la vûë claire que Dieu nous donnera de cet-

te juſtice. Nous verrons juſqu'à quel point le peché eſt haï de Dieu, la difformité effroyable qu'il cauſe dans l'ame, le déreglement horrible qu'il en forme, l'oppoſition qu'il a avec la ſainteté & la juſtice de Dieu. Nous ſerons tous convaincus de la rigueur & de l'inflexibilité de cette juſtice. Et cette vûë ſera ſi terrible pour les méchans, qu'elle leur fera ſouhaiter l'enfer pour s'y cacher. Ils s'y reduiront ſelon la penſée d'une ame ſainte comme au lieu qui leur convient le plus, & où ils ſeront le moins pénetrez par les rayons brûlans de cette lumiere qui les chaſſera de tout autre lieu, & ne leur permettra que cet abîme.

*S. Catherine de Genes.*

Qui peut donc déplorer aſſez l'excés de l'aveuglement des hommes qui reçoivent dans leur cœur ces monſtres, non ſeulement ſans peine, mais avec joye : qui leur en ouvrent toutes les portes, & qui en font même ſouvent vanité ?

C'eſt obliger un homme que de lui dire qu'il perd ſa fortune, ou qu'il ruine ſa ſanté par quelque action. Mais c'eſt l'offenſer mortellement que de lui dire, qu'il perd ſon ame, ſon éternité, ſon Dieu, & ſon tout. On employe tout ce qu'on a de puiſſance à empêcher ces diſcours, & on fait conſiſter ſa grandeur à en être plus à couvert qu'un autre, & à ſe damner avec moins de contradiction. Voilà le privilege où le monde aſpire, & dont il tâche

de ſe mettre en poſſeſſion par toutes ſortes de voyes.

Mais pour concevoir encore plus vivement comment la vûë de la juſtice de Dieu ſera pour les reprouvez un tourment ſi terrible, qu'afin de ſe ſouſtraire à ſa lumiere, ils ſe précipiteront d'eux-mêmes dans l'enfer, il faut conſiderer qu'ils ne verront rien en Dieu ni hors de Dieu, dont cette juſtice ne ſe ſerve que pour les convaincre de l'énormité de leurs crimes, & qu'elle n'arme en quelque ſorte contr'eux par les juſtes reproches qu'elle en tirera.

Elle armera contre eux la puiſſance de Dieu en leur faiſant voir que plus Dieu a de force pour punir les pecheurs, plus il y a eu d'inſolence à eux d'avoir refuſé de lui obéir. *Car qui pourroit exprimer*, dit Saint Auguſtin, *la grandeur du crime que commet une créature, lors qu'elle n'obéït pas à une ſi grande puiſſance, & qu'elle n'eſt pas arrêtée par la crainte des ſuplices ſi terribles dont Dieu la menace?* Quis *enim ſatis explicet verbis quantum ſit mali non obedire tanta poteſtatis imperio, & tanto terrenti ſupplicio?*

Elle en ſera de même de ſa ſcience, de ſon éternité, de ſon immenſité, de ſa Sainteté, des titres de Créateur, de conſervateur des hommes, de ſouverain bien, & de derniere fin. Mais elle ſe ſervira ſurtout de la bonté & de la miſericorde pour les confondre.

Car plus ils en auront reſſenti d'effets plus ils ſe jugeront coupables dans l'abus qu'ils en ont fait. Ainſi tous ces effets de la bonté de Dieu s'éleveront en jugement contre eux. Ce ſont autant de témoins que la juſtice de Dieu prepare contre les méchans, ſelon ces paroles de Job ; INSTAURAT *adverſum me teſtes ſuos.* Et comme tous ces témoins les convaincront de la grandeur de leurs crimes, ils ſeront un ſurcroit terrible de leur miſere & de leur ſupplice.

C'eſt en cette maniere que s'accomplira cette menace de l'Ecriture que tout l'univers combattra contre les inſenſez : *Et pugnabit orbis terrarum contra inſenſatos.*

Sap. c. 5. v. 21.

Car les créatures n'ayant été données aux hommes, que pour les porter à glorifier, à aimer, & à craindre Dieu, ils ſe rendent coupables d'injuſtice en s'en ſervant pour une autre fin : De ſorte que toutes ces créatures devenant des marques & des preuves de leurs crimes, ſerviront par là d'inſtrument à la juſtice de Dieu pour les punir.

L'Ecriture n'en excepte aucune, en diſant *que tout l'Univers combattra contre eux*, parce qu'ils ſeront convaincus d'avoir abuſé de toutes les créatures en ne s'en ſervant pas pour glorifier Dieu. Ils verront clairement qu'ils n'ont pas ſeulement abuſé du Ciel, de la terre, & de tous les élemens, mais qu'ils ont généralement fait un mau-

vais uſage de tout ce qu'il y a de doux & de conſolant dans le monde, & de tout ce qu'il y a d'amer & de dur; qu'ils ont abuſé des bienfaits & des châtimens de Dieu; de ſes menaces, & de ſes promeſſes; de leurs amis & de leurs ennemis; des bons & des méchans, des Anges & des demons; du Paradis & de l'enfer; & enfin qu'ils ont abuſé de leur ame, de leur corps, de leur vie, & de tout leur être. Car il n'y a rien en tout cela dont ils n'euſſent pû ſe ſervir pour s'exciter à loüer Dieu, à l'admirer, à le craindre, à lui obéir.

Que ſi les bienfaits même communs, couvriront les reprouvez de tant de confuſion; que ſera-ce de ceux qu'ils ont reçûs de *Jeſus-Chriſt* en qualité de Redempteur, & quel uſage la juſtice de Dieu ne fera-t-elle point contre eux de toute ſa vie, de toutes ſes actions, de toutes ſes ſouffrances, de tout ſon ſang, de tous ſes Miſteres, de tous ſes Sacremens, de toutes ſes graces qui leur ont été offertes ou données, & auſquelles leur ſeule malice les a empêchez de participer?

C'eſt la raiſon pour laquelle St. Auguſtin croit, qu'il eſt probable que *Jeſus-Chriſt* conſervera dans ſon jugement les marques de ſes playes, & les fera voir aux reprouvez, ſelon qu'il eſt dit dans l'Ecriture: *Ils ont vû celui qu'ils ont percé.* Viderunt *in quem transfixerunt. Voilà*, leur dira-t-il, *les playes*

*Aug. de Symb. 2. de Cath. l. 2. c. 8. & ſerm. 179. de Temp.*

*que vous avez percé. C'eſt pour vous qu'il a été ouvert, & cependant vous n'y avez pas voulu entrer.* Videtis *vulnera quæ inflixiſtis, agnoſcitis latus quod pupugiſtis, quoniam & per vos, & propter vos apertum eſt, nec tamen intrare voluiſtis.*

Ce ne ſeront pas ſeulement les Juifs; ce ſeront tous les méchans, qui verront alors qu'ils ont tous fait mourir *Jeſus-Chriſt*, qu'ils ſont coupables de l'inutilité de ſa mort pour eux. Cette mort & ces playes qui ont cauſé le ſalut des autres, ſeront à jamais l'objet de leur déſeſpoir. *Jeſus-Chriſt* les leur reprochera, leur faiſant connoître l'énormité du crime par lequel ils ont rejetté ſes graces. C'eſt-là cette terrible colere de l'Agneau dont parle l'Apocalipſe, qui fera dire aux Princes & aux Puiſſans du monde: *Montagnes tombez ſur nous, & cachez-nous à la vûë de celui qui eſt aſſis ſur le Trône, & à la colere de l'Agneau.*

*Apoc. 6. v. 16.*

Cette colere de l'Agneau ſera de ſe montrer à eux, d'expoſer à leurs yeux toutes les miſericordes, de leur faire connoître par-là l'excez de l'ingratitude avec laquelle ils les ont mépriſées, & ce que merite ce mépris ſelon les regles immuables & inflexibles de ſa juſtice.

O ſpectacle incomprehenſible dans ſon horreur. Que *Jeſus-Chriſt* même ſoit le

poids qui accable les réprouvés, que ſa miſericorde ſoit la meſure de leurs crimes, & de leurs ſupplices, & que cet objet ſi doux & ſi conſolant devienne pour eux le comble de leur malheur & de leur confuſion.

Il ne ſera pas queſtion alors de diſputer s'ils ſont coupables pour n'avoir pas eu les mêmes ſecours que les Elûs. Ils ſortiront de devant leur Juge condamnez par eux-mêmes, & ils n'auront pas, dit St. Gregoire de Nazianze, la conſolation de pouvoir dire; qu'ils ſouffrent quelque choſe injuſtement. Ils ſeront tous convaincus qu'ils ſont injuſtes, & que Dieu eſt juſte, que leur malice eſt la cauſe de leur perte, que Dieu n'y a point de part; qu'ils ne s'en peuvent prendre qu'à eux-mêmes, & à l'obſtacle qu'ils ont apporté à la grace que Dieu étoit prêt de leur donner. Et quoique, comme dit St. Auguſtin, autant que la venuë de *Jeſus-Chriſt* a été ſalutaire aux Elûs, autant elle eſt préjudiciable aux réprouvés; ils verront néanmoins trés-clairement, que c'eſt par leur faute & par la corruption volontaire de leur cœur qu'ils n'en peuvent rien imputer à *Jeſus-Chriſt*, & que *Jeſus-Chriſt* au contraire a droit de leur imputer d'avoir rendu inutiles à leur égard ſes ſouffrances & ſa mort, en s'oppoſant à la grace.

*Gregor. Nazianz. Orat. 15. pag. 229. S. Tho. in c. 12. Epi. ad Heb. lect. 3. & l. 3. contra Gentes.*

Ainſi de quelque côté que les réprouvez jettent les yeux, ils n'appercevront que des

reproches cruels de leur injuſtice, & ils rencontreront par tout la juſtice de Dieu comme une ennemie qui les pourſuivra.

Que ſi le ſentiment qu'on a dans cette vie d'un ſeul reproche qui nous eſt fait par quelque perſonne conſiderable, eſt quelquefois ſi vif & ſi perçant, qu'il porte l'ame juſques au deſeſpoir, quelle ſera la violence de celui que les méchans auront des reproches qu'ils recevront de Dieu & de toutes les créatures jointes à Dieu.

Nous étonnerons-nous aprés cela que ceux à qui Dieu a voulu faire voir en cette vie quelque petite partie de ce ſpectacle, ſe ſoient portez à des réſolutions extraordinaires, juſqu'à s'enfermer tout le reſte de leur vie entre quatre murailles pour n'avoir point d'autre objet dans l'eſprit que cet objet, comme St. Jean Climaque le raporte d'un Solitaire de ſa connoiſſance: & ne nous étonnerons-nous pas plûtôt que les hommes y ſoient ſi inſenſibles qu'ils ſoient encore en état de s'occuper dans le monde de tant de niaiſeries?

En verité il y a quelque choſe de monſtrueux dans la ſtupidité des hommes, & dans l'enchantement qui les tient liez au monde, que la raiſon humaine ne le comprend point. Car ſi l'on ne ſçavoit point par expérience la maniere dont ils vivent, & qu'en conſultant ſimplement ſa raiſon, on voulût deviner de quelle ſorte ſe condui-

ſent des gens qui croyent avec une certitude infaillible, que dans peu de tems ils auront à ſubir ce terrible jugement, qu'ils paroîtront devant Dieu pour lui rendre compte de toutes leurs actions : & qu'ils verront tout ce que nous venons de repreſenter, on ne s'imagineroit jamais que la plûpart de ceux qui croyent tout cela n'y penſaſſent preſque point, que ce fût la moindre de leurs craintes, & qu'ils n'euſſent aucun ſoin de s'y préparer. Il n'y a que l'expérience ſenſible que nous avons, & des autres & de nous-mêmes, qui nous puiſſe rendre croyable cette inſenſibilité ; rien ſans doute ne nous peut faire mieux connoître l'obſcurciſſement de l'eſprit, & la corruption du cœur des hommes.

## CHAPITRE V.

### *Qu'il eſt utile d'appliquer ſon eſprit à la conſideration du Jugement de Dieu.*

PEut-être que ſi nous étions trop violemment émûs de la crainte des jugemens de Dieu, on pourroit nous conſeiller de n'arrêter pas long-tems la vûë de notre ame ſur un objet ſi terrible : mais il y a peu de gens qui ayent beſoin de cette précaution.

Le commun du monde n'eſt tenté que d'oubli, & d'inſenſibilité à l'égard de ce jugement. Ainſi il n'a gueres à craindre que de ne s'y pas aſſez appliquer.

Si l'on avoit ſoin de le faire comme il faut, on trouveroit par expérience qu'il n'y a point d'objet plus capable d'humilier l'ame ſous la Majeſté de Dieu, de la faire rentrer dans ſon néant, de lui ôter l'eſtime des choſes du monde, & qu'il y a quantité de tentations dont cette penſée eſt le remede le plus naturel.

Il y a par exemple, peu de choſes qui faſſent plus d'impreſſion ſur nôtre eſprit, que les jugemens que les hommes portent de nous, ſoit en bien, ſoit en mal. Il eſt étrange combien les penſées des autres hommes ont de part à nos actions. Leurs ſoupçons, leurs défiances, leurs mépris nous troublent, nous aigriſſent, nous inquiettent. Leurs loüanges, leur approbation, leur confiance, leur affection, nous gagnent, nous ſoutiennent, nous élevent, nous donnent de la joye. On s'y répoſe, on s'y aſſure; l'on s'en croit plus fort.

Toutes ces vûës obliques par leſquelles l'ame ſe porte vers les jugemens des hommes, la détournent toujours de Dieu, lui font perdre le merite de ſes actions, & la réduiſent ſans y penſer à une honteuſe pau-

vreté, lors qu'elle ſe croit riche en bonnes œuvres.

Ceux qui ſongent donc à leur ſalut doivent être extrêmement en garde contre cette corruption ſecrete, & le meilleur moyen de le faire, eſt de penſer ſouvent au peu d'état que nous ferons de tous les jugemens des hommes, lorſque nous paroîtrons devant Dieu.

C'eſt par-là que St. Auguſtin combattoit le déſir des loüanges des hommes. *Celui*, diſoit-il à Dieu, *qui veut être loüé des hommes lorſque vous les blâmez, ne ſera pas défendu par eux, lorſque vous le jugerez, & ne ſera pas garanti par eux de votre colere, lorſque vous le condamnerez. Qui laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te.* *Confeſſ. l. 10. c. 36.* *In Pſ. 37.*

Il eſt vrai comme dit ce St. Docteur, qu'ayant affaire à un Juge juſte qui nous jugera ſur le témoignage de notre conſcience, nous n'avons à craindre que nôtre cauſe. *Inter Judicem juſtum, & conſcientiam tuam noli timere niſi cauſam tuam.* Mais il eſt vrai auſſi que nous n'avons à eſperer qu'en nôtre cauſe, & que tous les hommes enſemble ne nous ſerviront de rien. Leur improbation ne nous nuira point; leur approbation ne nous ſervira de rien. Tout cela diſparoîtra de devant nos yeux. Nous verrons

que nous n'avons affaire qu'à Dieu, que nous ne dépendons que de lui, & qu'il n'y a que ſon jugement qui nous puiſſe rendre heureux ou malheureux. C'eſt l'état où nous ſerons alors, & celui où nous devons tâcher de nous établir dès cette vie, par la vûë de ce jugement terrible.

Qu'y a-t-il auſſi qui nous puiſſe plus aider à diſſiper les nuages de l'amour propre, & à diſcerner par exemple, ſi les engagemens où nous nous ſentons portez, & les deſſeins auſquels nous avons de la pente ſont véritablement utiles pour nôtre ſalut, que de s'imaginer que nous ſommes devant le tribunal de Jeſus-Chriſt: & d'examiner s'il nous eſt plus avantageux d'y paroître dans l'état qu'on nous propoſe, que dans un autre où il nous eſt libre de nous mettre, ou de demeurer. Car il eſt indubitable, que ce qui nous ſera meilleur alors, eſt meilleur dès-à-preſent, & que ce qui ſera pour nous en ce tems-là un ſujet de repentir, doit être regardé dès cette vie même comme un malheur. Qu'il y a de Prêtres, d'Evêques, de Magiſtrats, & de grands du monde, qui ne ſeroient pas dans les places éminentes où leur ambition les a portez, s'ils avoient bien fait cet examen.

*Bern. ſer. 3. in vigiliâ. nativ.*

L'Auteur du Commentaire imparfait ſur St. Matthieu, qui a paſſé long-tems pour Saint Chriſoſtôme, ſoutient que ceux qui

briguent des Evêchez ne croyent point le jugement de Dieu, c'eſt-à-dire, que ſelon lui la foi du jugement ne peut ſubſiſter avec la recherche ambitieuſe des dignités de l'Egliſe.

Et c'eſt par la même vûë que St. Bernard dit généralement que la connoiſſance du jugement dernier *n'eſt ni de tous, ni de pluſieurs, mais de peu.* Non *omnium iſta eſt ſcientia, ſed nec multorum, paucorum eſt.* *Croyez-vous*, ajoute-il, *que ceux qui ſe réjoüiſſent dans leurs crimes, & qui mettent leur plaiſir dans le déreglement, ſçachent ou ayent dans l'eſprit que le Seigneur viendra? Quand ils diroient, gardez-vous de les croire, parce que celui qui dit qu'il connoit Dieu & ne garde pas ſes commandemens, eſt un menteur.*

Enfin Jeſus-Chriſt nous aprend dans ſon Evangile, qu'il n'y a point de motif plus preſſant pour nous exciter à la vigilance, à la priere & au détachement du monde que la vûë de ſon jugement. Car c'eſt ce qu'il nous propoſe pour nous porter à ces devoirs eſſentiels de la pieté, *Veillez ſur vous*, dit-il, *& prenez garde que vos cœurs ne ſoient appeſantis par l'excés de la bonne chere & du vin, & par les ſoins de cette vie, de peur que ce jour ne vous ſurprenne ſubitement. Car ce jour ſera comme un filet où tomberont tous ceux qui habitent ſur la face de la terre lorſqu'ils y penſeront le* *Luc. 21. v. 34.*

*moins. C'eſt pourquoi veillez & priez en tout tems, afin que vous puiſſiez éviter tous ces malheurs.*

Puiſqu'il faut donc veiller & prier en tout tems, afin d'éviter d'être ſurpris de ce jour, il le faut avoir continuellement dans l'eſprit. Ainſi la penſée du jugement eſt la ſource de la vigilance & de la priere. Et comme la vigilance & la priere ſont les ſources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette penſée ſalutaire eſt dans le premier principe de tous nos biens.

Mais la méditation du jugement ne nous doit pas ſeulement porter à veiller, elle doit auſſi nous appliquer à agir. Car c'eſt maintenant le tems où nous pouvons quelque choſe pour le rendre favorable. Quand nous y ſerons, nous n'y pourrons plus rien. C'eſt la concluſion que St. Auguſtin apprend à ſon peuple à en tirer, dans un de ſes Sermons. *Ce juge*, dit-il, *qui eſt la juſtice même, ne ſe gagnera point par la faveur. Il ne ſe laiſſera point toucher par la pitié. On ne le corrompra point par des préſens. On ne l'adoucira point par des excuſes. Que l'ame faſſe donc pour elle en ce tems ici tout ce qu'elle peut pendant que c'eſt encore le tems de miſericorde. Car elle n'aura plus rien à faire en celui-là; parce que ce ſera le tems de la juſtice. Qu'elle faſſe ici*

*nitence, afin que le Juge puiſſe changer ſon arrêt. Qu'elle donne ici l'aumône, pour recevoir là le ſalut. Quelle faſſe ici miſericorde, pour meriter d'obtenir le pardon en ce tems-là?* Hìc *agat anima pœnitentiam ut illic poſſit mutare ſententiam: hìc det panem, ut accipiat poſtmodum ſalutem. Hìc faciat miſericordiam ut ibi inveniat indulgentiam.*

## CHAPITRE VI.

## DE L'ENFER.

### *Ce que l'Ecriture Sainte dit de l'Enfer.*

IL ne nous a pas été poſſible de parler de la mort & du jugement ſans parler ſouvent de l'Enfer, puiſque ce qui rend & la mort & le jugement terribles, eſt que l'Enfer les ſuit toujours à l'égard des réprouvés.

Il n'eſt pas néanmoins inutile de réduire tous ces divers traits en un même tableau & de regarder directement ce comble affreux de tous les malheurs, ſans y mêler d'autres idées qui nous en détournent.

Mon deſſein n'eſt pas d'en faire ici une peinture de phantaiſie, ni de ramaſſer ſans choix tous les maux que l'imagination peut concevoir, pour en compoſer cet état de ſouveraine miſere, que l'on appelle l'En-

fer, je n'en veux point donner d'autre idée que celle que l'Ecriture nous en donne. Tout ce que je pretens faire eſt de la developper & de tâcher de la faire concevoir telle qu'elle eſt.

Voyons donc ce que l'Ecriture nous en dit dans les divers lieux où elle en menace les méchans.

Saint Jean commençant à prêcher la pénitence pour préparer les hommes à recevoir la prédication de ce nouveau Royaume, qui n'avoit point encore été annoncé clairement aux Juifs, leur découvre en même-tems, quel eſt le ſupplice qui attend ceux qui ne ſe mettront pas en peine d'appaiſer Dieu par de dignes fruits de pénitence.

*Matth.* 3. 12. Il a, dit-il, parlant de Jeſus-Chriſt, le « van à la main: Il nettoyera parfaitement « ſon aire. Il amaſſera ſon bled dans le gre- « nier, mais il brûlera la paille dans un feu « qui ne s'éteindra jamais. »

Jeſus-Chriſt fait la même menace dans le Chap. 13. du même Evangile.

Et ce feu éternel eſt auſſi marqué dans cet arrêt funeſte qu'il prononcera au dernier jour par ces paroles terribles: *Matth.* 25. 41. *Allez maudits au feu éternel, qui eſt préparé au diable & à ſes anges.* Enſuite de quoi il eſt dit, que ceux-ci iront dans le ſupplice éternel, & les Juſtes dans la vie éternelle.

St. Jean dans l'Apocalypſe appelle l'Enfer, un *étang de feu & de ſouffre.* *Ch. 20. 10.*

Ces paroles ne donnent encore que l'idée des douleurs horribles que les réprouvés ſentiront dans leurs corps; mais il y en a d'autres qui marquent les peines intérieures, dont ils ſeront en même-tems déchirés dans leur eſprit. St. Thomas aprés la plûpart des Peres croit qu'elles ſont exprimées par ce ver qui ne meurt point, dont Jeſus-Chriſt ménace les méchans par ces paroles : *Il vaut mieux pour vous que n'ayant qu'un œil vous entriez dans le Royaume de Dieu, que d'avoir deux yeux & d'être précipité dans le feu de l'Enfer, où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais.* *Marc. 9. 46.*

Il eſt vrai que St. Auguſtin dit qu'il n'eſt pas auſſi ſans apparence d'entendre par ces mots, des vers & des ſerpens veritables, qui vivront dans le feu comme les damnés, & qu'ainſi ce n'eſt point une méditation tout-à fait ſans fondement que de s'imaginer que dans cet étang de ſouffre, il y aura des ſerpens qui feront ſouffrir aux réprouvés dans toutes les parties de leurs corps, des douleurs proportionnées à leurs crimes. *De Civit. Dei. l. 21. c. 11.*

Mais outre que ce Pere ſemble aprouver davantage qu'on entende par ce ver, les remords de la conſcience : ſi ces peines intérieures ne ſont pas clairement marquées par

ce mot, elles ſont au moins trés nettement exprimées par ces paroles, que le Livre de la Sageſſe fait dire aux méchans. *Les méchans*, à cette vûë de la gloire & du bonheur
Sap. 5. des juſtes, *ſeront ſaiſis de trouble & d'une horrible frayeur. Ils ſeront ſurpris d'étonnement en voyant tout d'un coup contre leur attente, les Juſtes ſauvez.*

*Ils diront en eux-mêmes étant touchez de regret, & jettant des ſoupirs dans le ſerrement de leur cœur; ce ſont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de perſonnes dignes de toutes ſortes d'opprobres.*

*Inſenſez que nous étions, leur vie nous paroiſſoient une folie, & leur mort honteuſe, & cependant les voilà élevez au rang des enfans de Dieu, & leur partage eſt avec les Saints.*

*Nous nous ſommes donc égarez de la voye de la verité. La lumiere de la juſtice n'a point luit pour nous, & le Soleil de l'intelligence ne s'eſt point levé pour nous.*

*Nous nous ſommes laiſſez dans la voye de l'iniquité & de la perdition. Nous avons marché dans des chemins âpres, & nous avons ignoré la voye du Seigneur.*

Si ce ne ſont pas là leurs paroles, ce ſont au moins les ſentimens de leurs cœurs; Et par là nous apprenons qu'il n'y aura pas ſeulement dans l'Enfer des douleurs corporelles, mais qu'il y en aura auſſi de ſpirituelles; que les réprouvés ſeront dans le

trouble & dans la frayeur, qu'ils ſeront tourmentez par l'envi qu'ils auront contre les Saints, qu'ils condamneront leurs égaremens paſſez & qu'ils auront une douleur amere de ſe voir privez de la gloire & de la felicité des juſtes.

On peut ajoûter à cela qu'il eſt encore certain qu'ils ſeront aſſujettis au demon, puiſqu'il eſt appellé *le Roi de tous les incredules*, & que l'Apotre déclare que quiconque eſt ſurmonté par un autre, en devient eſclave. Je ne veux point ſuppoſer d'autres principes que ceux-là, pour faire voir la grandeur inconcevable des peines de l'Enfer. Je prétends ſeulement les éclaircir par quelques conſiderations.

## CHAPITRE. VII.

*Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étenduë d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-ci.*

POur montrer l'étenduë de l'intelligence des ames dans l'autre vie, je n'ai beſoin que d'une ſeule preuve; c'eſt celle qui fournit le Jugement genéral, & ce Livre ſur lequel les morts ſeront jugez ſelon leurs œuvres. Toute l'Egliſe croit avec

ces ſaints Peres, que ce Livre n'eſt autre choſe que la lumiere par laquelle Dieu fera voir à chacun des hommes toutes ſes actions & généralement tout ce qui ſert de fondement au jugement que Dieu portera de lui. Il faut entendre, dit S. Auguſtin, par ce Livre une certaine force divine, *par laquelle toutes les actions de chacun, tant bonnes que mauvaiſes, ſeront rappellées dans ſa mémoire; en ſorte que l'eſprit les connoîtra toutes avec une admirable promptitude que la conſcience en ſera convaincuë par une connoiſſance certaine. Et tous en particulier & en général ſeront jugez de la même ſorte.*

*De Civ. Dei. Lib. 20. c. 14.*

Cette vûë par laquelle l'ame connoîtra toutes les penſées qu'elle a eu, tous les mouvemens qu'elle a formé, toutes les actions que ces mouvemens ont produit, toutes les ſuites que ces actions ont eu, & les connoîtra avec une évidence qui ne lui laiſſera pas le moindre doute, demande déja une étenduë prodigieuſe de connoiſſance, & qui ſurpaſſe infiniment la portée ordinaire des eſprits des hommes. Mais ce n'eſt encore là que la moindre partie de ce que Dieu lui fera connoître dans ce grand jour.

Car il ne fera pas cette aſſemblée de tous les hommes afin de les juger ſimplement en un même lieu, mais afin qu'ils ſoient tous témoins du jugement qu'il portera de chacun d'eux. Il juſtifiera pleinement ſa

conduite devant eux, & les convaincra tous de la juſtice de tous ſes conſeils ſur toutes ſes créatures.

Or il faut pour cela, que non ſeulement tous les hommes, tant élûs que réprouvez, ſe connoiſſent mutuellement; mais qu'ils ſçachent de plus ce que chacun d'eux a fait, & pourquoi il eſt jugé de telle & telle maniere. Cette connoiſſance eſt neceſſaire aux Juſtes pour glorifier Dieu dans le châtiment des méchans, & aux méchans pour être convaincus que c'eſt avec juſtice que Dieu recompenſe ſes élûs. C'eſt ce qui eſt marqué par ces paroles de Saint Paul, *que Dieu découvrira ce qui eſt caché dans les tenebres, & qu'il manifeſtera le ſecret des cœurs.* Car ce n'eſt pas à lui-même qu'il le découvrira, puiſque rien ne lui peut être caché; ce ſera aux autres hommes à qui il fera voir par ſa lumiere les penſées les plus ſecrettes des autres. Theodoret & Theophylacte concluënt la même choſe de cet autre paſſage de ce même Apôtre: qu'il faut que „ nous ſoyons tous manifeſtez devant le „ Tribunal de J. C. Et les Theologiens en „ ont fait un dogme exprimé par Litanus en ce termes: *Judicium apparebit omnibus juſtum, ſingulis videntibus bona vel mala aliorum.* 1. Cor. 4. v. 5.

Ce n'eſt pas encore tout: Car ſaint Auguſtin ajoute que Dieu ne fera pas voir ſeulement en ce jour l'équité du Jugement *De Civit. Dei l. 20. c. 2.*

qu'il prononcera ſur chacun des hommes, mais auſſi celle de tous les jugemens particuliers qu'il a faits dans le cours des ſiécles.

C'eſt-à-dire, qu'on ſçaura alors pourquoi celui-là a été riche, cet autre pauvre, celui-là eſclave, celui-là libre, celui-là heureux, cet autre malheureux. Pourquoi celui-là a vécu longtems & celui-là peu. Pourquoi Dieu a envoyé quelquefois des proſperitez aux bons, & des maux temporels aux méchans, ce qui eſt, dit S. Auguſtin, plus inſcrutable, que quand il envoye en cette vie des maux aux gens de bien, & des biens temporels aux méchans; & qu'en un mot on connoîtra les raiſons ſecrettes de tout ce qui ſera arrivé, ſoit en bien ſoit en mal à chacun des hommes. Or comme tous les évenemens du monde ſont des effets de ces conſeils ſecrets de Dieu, il eſt clair que cette connoiſſance renferme tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin.

Voilà quel ſera le ſpectacle que Dieu expoſera à l'eſprit de tous les hommes, & par conſéquent à celui des réprouvez, & qu'il leur fera voir avec une telle clarté, qu'il ne reſtera pas le moindre doute.

Quand ils auroient beſoin de quelque petit eſpace de tems, pour parcourir ſucceſſivement cette prodigieuſe multitude d'objets differens, comme St. Thomas l'a crû;

il faudroit toujours ſuppoſer que leur eſprit aura une activité inconcevable. Mais il ſemble que la raiſon porte à conclure qu'ils les verront tous en un inſtant, & par une ſeule vûë d'eſprit.

Car la fin pour laquelle Dieu leur fera connoître en détail toutes leurs actions & toutes celles des autres, ſera de les convaincre de la juſtice de l'arrêt qu'il prononcera ſur chacun d'eux. Cependant ſi la vûë de ces actions étoit ſucceſſive, c'eſt-à-dire, ſi l'ame ne les concevoit que l'une aprés l'autre, & qu'elle eût ceſſé de concevoir les unes quand elle conçoit les autres, il ſeroit impoſſible qu'elle pût voir tout d'un coup la proportion que la ſentence du ſouverain Juge aura avec toutes ces actions: cette comparaiſon ne ſe pouvant faire ſans connoître en même-tems & dans un même moment les deux termes que l'on compare.

Il eſt vrai qu'en cette vie l'on peut être convaincu de la juſtice d'un arrêt donné contre des criminels, ſans ſe ſouvenir en détail de tous les crimes ſur leſquels il eſt fondé; mais il faut au moins en avoir une connoiſſance confuſe. Et ce qui fait qu'on n'a pas beſoin d'en avoir une plus diſtincte, c'eſt que la proportion des peines ordonnées par les Juges de ce monde, n'eſt pas préciſe ni indiviſible, & qu'ils en ordonnent ſouvent de pareilles pour des cri-

mes fort inégaux. Et ainſi il ſuffit de connoître confuſément ces crimes, pour juger de l'équité de ces peines. Outre que les jugemens des hommes n'étant fondez que ſur ces connoiſſances confuſes, n'ont jamais auſſi une entiere évidence.

Il n'en ſera pas de même du jugement que Dieu portera des reprouvez. Car il aura une proportion & un rapport particulier & précis à toutes les differences de leurs crimes. *Il y aura*, dit St. Auguſtin, *autant de diverſité entre les ſupplices qu'il y en aura entre les pechez. Dieu meſurera les châtimens*, dit Origene, *ſelon la qualité, le nom & le dégré des pechez. Rien n'y ſera obmis. Il n'y aura aucune difference dans les pechez pour petite qu'elle ſoit, à laquelle Dieu n'ait égard dans les châtimens.*

*Aug. tract. 80. in Joan. Orig. homil. 8. in num.*

Cette admirable proportion de ſupplices aux crimes, en quoi conſiſte proprement la juſtice de ce jugement, ſera trés-clairement connuë par chacun des reprouvez. Or pour la connoître il ſemble neceſſaire qu'en même-tems qu'ils comprendront l'arrêt & ſentiront ces peines, ils voyent dans le même inſtant tout ce qui y ſert de fondement.

La même raiſon qui prouve que chacun connoîtra en un inſtant toutes les choſes ſur leſquelles il ſera jugé, afin de pouvoir connoître la juſtice de ce que Dieu jugera de lui, fait voir de même qu'afin

de connoître celle des jugemens que Dieu portera des autres hommes, il faut que chacun connoiſſe tout ce qui en fera le fondement.

Mais comme Dieu ne fera pas voir aux reprouvez la juſtice de leur condamnation afin de les en convaincre pour un moment, mais afin qu'ils n'en puiſſent jamais douter dans toute l'éternité, il ſemble qu'on ait droit d'en conclure que ce qu'ils connoîtront alors ne s'effacera jamais de leur eſprit, & que le ſpectacle du jugement dernier leur ſera éternellement preſent, ſans qu'ils puiſſent jamais l'oublier.

On peut dire même que c'eſt une ſuite neceſſaire de l'état de l'autre vie, qui eſt fixe & invariable & oppoſé en cela à l'état des voyageurs, où tout eſt ſujet au changement. Car comme l'ame ne changera plus alors de volonté, il ne paroit pas qu'elle puiſſe changer de connoiſſance. Ce qu'elle aime, elle l'aimera toujours. Ce qu'elle haït, elle le haïra toujours. Toutes ſes paſſions ſeront éternelles. Et par conſequent toutes les connoiſſances que formeront ces paſſions, le ſeront auſſi.

Auſſi n'y a-t-il pas lieu de croire que les ſentimens des reprouvez exprimez dans le Livre de la Sageſſe, ſoient des ſentiment paſſagers. Ils diſent & diront toujours dans leur cœur ce que le Sage leur fait dire. Ils ſeront dans un mouvement perpetuel d'en

vie contre les juſtes, dans un repentir continuel de leur vie paſſée. Ils ne ceſſeront jamais de ſe condamner, & ils ſe ſouviendront par conſequent toujours de leurs égaremens & de leurs pechez. Or s'ils ſe ſouviennent de quelqu'un de leurs pechez, ils ſe ſouviendront de tous leurs pechez. Car pourquoi en oublieroient-ils quelques-uns puiſqu'ils auront été jugez ſur tous, & qu'ils ſouffriront la peine de tous?

Il eſt clair par la même raiſon qu'ils ſe ſouviendront de tous les pechez des autres. Car la confuſion dont Dieu couvrira les méchans, en faiſant connoître leurs crimes a tous les hommes dans ſon jugement, ne ſera point paſſagere. Et c'eſt pourquoi David pour exprimer celle qu'il craignoit & dont il eſperoit être delivré, diſoit à Dieu qu'il ne ſeroit point confondu éternellement. *Non confundar in æternum.*

Or comme cette confuſion naîtra dans les méchans de la manifeſtation de leurs crimes à tous les hommes, il eſt viſible qu'il faut que cette manifeſtation ſubſiſte. Car ſi les hommes, venoient à les oublier & à n'y penſer plus, ce ſujet de confuſion ſeroit ôté aux reprouvez, & par conſequent leur confuſion ne ſeroit pas éternelle. Ainſi il faut que chacun d'eux conſerve la connoiſſance de tous les crimes des autres, puiſque cette connoiſſance fait partie de leur ſupplice, & que ce ſupplice doit être éternel.

Ce qui fait que nous changeons de connoiſſance en cette vie, lors même que nos paſſions ſubſiſtent, c'eſt qu'agiſſant dépendenment des organes du corps, & ces organes ſe laſſans, il faut par neceſſité que l'eſprit ſe ſépare de ſon objet, & qu'il paſſe à d'autres qu'il connoît par des impreſſions differentes. De plus, l'ame étant liée au corps, eſt contrainte d'avoir certains ſentimens qui empêchent la continuité de ſes actions. Il faut manger, il faut boire, il faut dormir, autrement l'on tombe dans la défaillance. Tout cela interrompt les actions de l'eſprit, & quand elles ſont interrompuës, d'autres objets prennent la place de ceux dont elle étoit occupée. Si elle vient même à en être frappée de nouveau, elle ne les regarde pas toujours par la même face, & n'en reçoit pas ainſi la même impreſſion.

Mais il n'en eſt pas de même d'une ame ſéparée du corps, ou réünie à ſon corps par la reſurrection. Elle n'a plus ces dépendances & ces ſervitudes. Elle voit toujours les objets de la même maniere, & par toutes leurs faces. Elle a toujours les mêmes paſſions, & dans le même dégré. Ainſi ces paſſions appliquant toujours ſon imagination de la même ſorte, il eſt neceſſaire qu'elle voye toujours les mêmes objets, & qu'elle les voye toujours dans le même dégré de clarté.

Si cela n'étoit, il s'enſuivroit qu'elle pourroit être inégalement malheureuſe en divers tems. Car il y en a ſans doute entre ces objets qui la touchent plus que d'autres, puiſqu'étant inégaux entr'eux, on ne doit pas ſuppoſer qu'ils excitent dans ces ames des ſentimens également violens. Ainſi en paſſant d'un objet à un autre, oubliant l'un pour penſer à l'autre, elle ſeroit tantôt plus, & tantôt moins malheureuſe. Or comme les reprouvez ſont toujours également coupables, il ſemble qu'il ſoit contre la juſtice de Dieu qu'ils ſoient inégalement punis.

Enfin il eſt difficile de comprendre ce qui reveilleroit une idée quand l'ame auroit une fois ceſſé de s'y appliquer, & pourquoi entre ces idées affligeantes, il y en auroit qui ſeroient plus durables que les autres: de ſorte que quoi qu'il y ait de la difficulté à concevoir dans les reprouvez cette effroyable étenduë d'eſprit à tant d'objets differens, il y en a moins néanmoins à ſuppoſer une application actuelle & invariable de leur eſprit à tous objets qui les tourmenteront qu'à s'imaginer qu'ils s'appliqueront, tantôt aux uns, & tantôt aux autres ſans qu'on voye aucune cauſe de cette varieté, & qu'on la puiſſe même accorder avec leur état.

Il ſemble donc plus raiſonnable de croire, que la vûë de Dieu donnera à chacun

des reprouvez au jour de ſon jugement univerſel de toutes ſes actions & de toutes celles des autres, de la difformité de ſon ame, de l'énormité de ſes offenſes, de la contrarieté qu'il aura avec la juſtice de Dieu, du bonheur qu'il aura perdu, des ſupplices auſquels il ſera condamné, & de toutes les autres choſes qui leur fera connoître dans ce moment, ne ſera point une vûë paſſagere, mais éternelle. Que c'eſt ce cri épouvantable dont il menace les méchans dans Iſaye: *Sicut parturiens loquar*, par lequel il rompra le ſilence qu'il a gardé envers eux durant leur vie, en les laiſſant ſuivre leurs paſſions & vivre dans l'ignorance de l'état de leur ame, & de la grandeur de leurs pechez, & qu'ainſi il y a cette difference entre le ſilence de Dieu & ce cri de Dieu, que ce ſilence finira avec cette vie, au lieu que ce terrible langage ſera éternel, n'étant autre choſe que l'impreſſion ſtable & permanente qu'il fera ſur l'eſprit des reprouvez, par laquelle il leur fera connoître pour jamais ce qu'ils ſont & ce qu'ils meritent. *Iſaye 42. v. 14.*

## CHAPITRE VIII.

### *De la violence prodigieuſe des mouvemens de l'ame des Reprouvés.*

S'Il eſt vrai, comme il ſemble qu'on n'en puiſſe pas douter, que les connoiſſances des ames ſéparées des corps ſoient tout autrement vives, claires, étenduës, que celles des ames qui ſont dans le corps ; on ne doit point douter non plus que leurs paſſions n'augmentent avec la même proportion, & ne ſe portent vers leurs objets avec une violence qui ſurpaſſe toutes nos penſées. Il faudroit être hors du corps pour comprendre exactement combien le corps appeſantit l'ame, & combien il ralentit tous ſes mouvemens en obſcurciſſant toutes ſes idées. Mais nous pouvons bien concevoir dès cette vie, qu'il y aura une extrême difference entre ces deux états.

L'ame n'eſt qu'amour. C'eſt ſa nature & ſon eſſence. Elle ne peut être ſans amour. Elle ne connoit même que pour aimer. Mais ſon amour eſt comme endormi dans cette vie par l'obſcurité de ſes connoiſſancis. Comme elle penetre peu le bien & le mal des objets, elle ne s'y porte pas de toutes ſes forces. Sa ſtupidité fait à l'égard des

objets de ſon amour, ce que le ſommeil fait à l'égard des douleurs du corps. Elle ne ſe porte vers eux que par des mouvemens froids & languiſſans. Mais lorſque la mort l'aura comme reveillée de cet aſſoupiſſement, lorſque ſes yeux ſeront ouverts, lorſqu'elle aura des idées vives & claires de toutes choſes ; il eſt inconcevable de quelle ſorte ſon amour croîtra, & avec quelle impetuoſité il s'élancera vers ſon objet. Ce ſera comme un arc debandé, comme un poids dégagé de ce qui le retenoit, & qui commence de tendre à ſon centre avec toute ſon activité & toute ſa force.

Quand je parle de ſon amour, j'entends parler de toutes ſes paſſions: car l'amour les comprend toutes. Toutes ces paſſions n'étant que diverſes formes que l'amour prend ſelon les divers rapports qu'il a avec ſon objet.

Or comme les réprouvés meurent vuides de l'amour de Dieu, il eſt clair que leurs ames ne ſe trouveront remplies que de l'amour d'elles-mêmes & de toutes les choſes du monde, & d'un déſir général de la felicité. De ſorte que devenant immuables par la mort, toutes ces paſſions deviendront auſſi immuables, & agiront en elles ſelon toute l'impetuoſité de la nature de l'ame & de ſon état. Ainſi comme elles connoîtront en même tems qu'elles ſont pour jamais excluſes de cette felicité qu'elles déſirent,

qu'elles ne joüiront jamais de ces choſes temporelles qu'elles aiment, qu'elles n'auront jamais cette élevation, cet honneur, cette excellence qu'elles ſouhaitent, & qu'elles ſeront au contraire pour toute l'éternité dans la difformité, dans les rabaiſſemens, dans les douleurs où elles ſe verront, il eſt impoſſible de s'imaginer l'excés du deſeſpoir qu'elles en concevront. Et tout ce qu'on en peut dire, c'eſt que la violence de ces ſentimens ſera conforme à la grandeur de leur perte, & aux effroyables circonſtances qui l'accompagnent.

Car comme elles connoîtront clairement toutes ces circonſtances, toutes ces circonſtances agiront ſur elles, & y exciteront des douleurs proportionnées à la grandeur de l'objet qu'elles verront, & à la clarté avec laquelle elles le verront.

Elles connoîtront qu'elles ont perdu par leur faute ce bonheur dont elles ſe verront excluſes; que d'autres ne l'ont pas perdu comme elles; que c'eſt la juſtice de Dieu qui les en bannit par un arrêt irrevocable, & qu'elles s'en ſont privées par la recherche de biens vils & périſſables. Elles verront qu'elles aiment encore ces biens, qu'elles ne ſçauroient s'empêcher de les aimer. Et toutes ces vûës étant vives & pénetrantes, produiront des mouvemens de rage, de fureur, d'envie contre les Juſtes, de haine contre Dieu, & contre elles-mêmes, qui

ſurpaſſent infiniment tout ce qu'on en peut concevoir, & tout ce qu'on en peut dire.

C'eſt ce qui peut aider à comprendre une doctrine de St. Auguſtin, dont nous avons déja parlé en un autre endroit, que Dieu étant la ſouveraine béatitude & la ſouveraine gloire, ne tire pas de lui-même les châtimens intérieurs dont il punit l'ame des méchans, mais qu'il fait par un conſeil merveilleux de ſa ſageſſe, que les mêmes " choſes qui ont ſervi d'inſtrument aux " hommes pour l'offenſer, lui ſervent d'in- " ſtrument pour les punir: „ *Ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, ſint inſtrumenta Domino punienti.* *Confeſ. 67.*

Car il ne faut pour cela que faire connoître à l'ame ſon état véritable, l'abandonner à ſes paſſions, & l'empêcher de les ſatisfaire. L'ame fait le reſte. Elle forme elle-même ſon Enfer, & elle le forme par ſes propres paſſions qui deviennent ſes bourreaux, & qui la déchirent d'une maniere inconcevable. Toutes les idées que nous en pouvons former ſont infiniment éloignées de ce qui eſt en effet. On peut néanmoins un peu augmenter par les conſiderations ſuivantes celles qu'on s'en fait ordinairement.

# CHAPITRE IX.

## *Diverſes conſiderations qui peuvent ſervir à comprendre la grandeur de la peine intérieure des damnés.*

### I.

LA mortalité & la foibleſſe du corps moderent par neceſſité toutes les douleurs, ſoit intérieures ſoit extérieures, qu'on peut ſouffrir en cette vie, parce que ſi elles paſſoient une certaine meſure, elles détruiroient le corps, mais il n'y a plus de meſures pour celle de l'autre vie. Les objets conçûs par une ame immortelle agiſſent ſur elle ſelon tout ce qu'ils ont de force, & la défaillance du ſujet n'en affoiblit point l'impreſſion : cette ame étant pour ſon malheur incapable d'affoibliſſement : & il eſt aiſé de juger par là que les ſentimens qu'elle a preſentement, n'ont aucune proportion avec ceux qu'elle aura dans l'autre vie.

### II.

L'eſprit de l'homme en cette vie n'eſt pas continuellement appliqué aux objets qui l'affligent. Il en eſt ſouvent détourné, &

quand il voudroit y être toujours attaché, il en seroit empêché par les necessités de la vie, & par la foiblesse de son corps: Mais toutes les douleurs des damnés seront tellement continuelles, que leur ame ne cessera jamais d'être colée & appliquée à l'objet de sa peine, sans qu'elle puisse s'en détourner pour un seul moment.

## III.

La multiplication des maux n'en augmente pas toujours le sentiment dans cette vie, parce que l'ame ne se forme de tous ces maux qu'un objet confus qui ne tient lieu que d'un seul objet, & que la liaison qu'elle a avec le corps fait qu'elle n'est capable d'en souffrir qu'une certaine mesure. Mais il ne paroit pas qu'il en soit de même en l'autre. Car l'ame étant libre & dégagée des sens, ne pourra pas voir les choses autrement qu'elles sont. Elle ne se formera plus de ces idées confuses. Ainsi autant qu'elle aura de connoissances distinctes d'objets affligeans, autant aura-t-elle de douleurs distinctes qui seront aussi vives que ses connoissances, sa volonté n'étant pas moins vaste ni moins étenduë que son entendement.

## IV.

On ne ſent gueres des maux de la vie, que ce qu'ils ont de mal dans le moment qu'on les ſent, & tout au plus ce qu'ils en peuvent avoir dans l'eſpace de la vie n'eſt pas long. Quoique nôtre imagination les augmente ſouvent, elle y met néanmoins des bornes, parce qu'elle ne les étend pas plus loin que la vie. Mais ce qui fait dans les damnés un ſurcroit de douleur qui ne ſe peut exprimer, c'eſt qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la préviennent par la penſée, & réüniſſent dans le tems preſent ce qu'ils doivent ſouffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens, ce qui rend chacun de ces maux en quelque ſorte infini.

## V.

C'eſt l'effet de la douleur d'appliquer l'ame aux petites parties du tems. L'application aux choſes agréables, fait couler le tems ſans qu'elle s'en apperçoive. Il ſemble qu'il en paſſe pluſieurs parties tout à la fois. Une heure, un jour, une année de plaiſir ne ſont rien; mais un jour & même une heure de douleur, eſt quelque choſe de fort long, & d'autant plus long que la douleur eſt plus violente. Si celle d'un hom-

me qu'on taille duroit un quart d'heure, perſonne n'y réſiſteroit, & perſonne même ne s'y voudroit expoſer. De quelle longueur ſera donc le tems à ceux qui ſeront dans des douleurs inconcevables, & que ſera-ce pour eux qu'une éternité de douleurs, puiſqu'un petit eſpace de tems leur paroîtra une éternité ? On compte les jours dans les maux mediocres, les heures dans ceux qui ſont plus violens, les minutes dans les douleurs aiguës. Mais celles des damnés étant extrêmes, ils compteront en quelque ſorte les momens, & il y en a une infinité dans la petite partie du tems.

## VI.

Il n'y a point de maux dans cette vie qui ne ſoient balancés par un trés-grand nombre de biens qui ſoutiennent l'ame. Si un ami nous quitte, il en reſte d'autres ſur leſquels on ſe répoſe. On voit au moins quantité de gens qui ne nous haïſſent pas, & cela ne laiſſe pas de temperer nôtre triſteſſe. Quand on ſe verroit même abandonné de tous, & haï de tous, on ne laiſſeroit pas de voir un port dans la mort. D'ailleurs les maux ne ſont pas univerſels, & ne nous privent pas de tous nos biens. Il reſte toujours divers objets ſur leſquels on peut jetter les yeux ſans être affligé. On ſe conſole de la perte d'un ſens par la joüiſſance d'un autre. Qui ne

voit les couleurs, entend les ſons. Qu'il a une ſorte de maladie, n'a pas toutes les autres maladies, ni tous les autres maux de la vie ? & l'application de l'eſprit à ces biens qui reſtent toujours en aſſez grand nombre aux plus miſerables, affoiblit, ſans même qu'ils y penſent, la violence de leurs maux.

Il n'en eſt pas de même des damnés. De quelque côté que leur ame ſe tourne, elle n'y voit aucun objet qui ne l'afflige. Elle eſt privée de toute conſolation & de tout plaiſir. Rien n'adoucit ſes maux, & tout les augmente.

C'eſt une choſe effroyable que cette privation de tout bien pour une ame qui ne vit & ne ſe ſoutient que par la joüiſſance du bien, & dont l'eſſence conſiſte à le rechercher & à l'aimer, & l'on ne fait pas aſſez de reflexion ſur l'excés de déſolation, qui naîtra neceſſairement de la connoiſſance claire que ces ames malheureuſes auront, qu'il n'y a plus aucun bien à eſperer pour elles dans toute l'éternité, & qu'elles ne verront jamais rien qui ne les afflige.

## VII.

Le pouvoir que l'homme a de ſe tromper dans cette vie, ſert beaucoup à diminuer le ſentiment de ſes maux. Si on le condamne avec juſtice, il ſe perſuade que c'eſt avec injuſtice, & ſe redonne ainſi en quelque

ſorte le bien qu'on lui ôte. Il ſe flatte par ſes eſperances, & il appaiſe ſes craintes par des aſſurances téméraires. Il croit qu'on l'eſtime lorſqu'on le mépriſe. Il ſe diſſimule ſes défauts. Il prend pour certain ce qui eſt incertain. Il ne voit que ce qu'il veut; & il s'imagine ſouvent voir ce qu'il ne voit pas. Il n'en ſera pas de même des réprouvés. Dieu ne permettra pas qu'ils puiſſent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux malgré qu'ils en ayent. Il faudra qu'ils ſe voyent tels qu'ils ſont, & leurs maux tels qu'ils ſont, ſans qu'ils puiſſent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination.

## VIII.

La colere & la haine qu'on conçoit dans cette vie, trouvent une eſpece de conſolation dans les deſſeins de vengeance, ou réels, ou chimeriques qu'elles forment. On ſe flatte dans ſes miſeres par l'idée que l'on fait compaſſion à quelqu'un, ou qu'on ne les a pas meritées, que ce ſont des effets du hazard, ou d'un malheur auquel on n'a point de part. Le deſeſpoir même & la rage ont je ne ſçai quel plaiſir dans l'idée confuſe de ſe ſouſtraire, ou à la vûë des hommes, ou à la vie même Mais les réprouvés n'auront aucunes de ces conſolations, quelque malheureuſes

qu'elles ſoient. Ils verront clairement qu'ils ſont dans une impuiſſance totale de nuire à ceux qu'ils haiſſent. Ils ſeront convaincus qu'ils meritent tous les maux qu'ils ſouffrent, qu'ils ſe les ont attirez par leur faute; & ils n'en haïront pas moins la juſtice qui les y condamne: Ils n'eſpereront nullement de pouvoir ceſſer d'être & de vivre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge, & celle de leur cœur, & par conſequent l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rende plus conſtans, parce qu'ils ne verront rien ſur quoi leur eſprit ſe puiſſe appuyer.

## IX.

Si l'orgueïl des hommes les afflige dans cette vie, parce qu'ils s'imaginent toujours qu'on ne leur rend pas ce qu'on leur doit, & qu'on ne juge pas d'eux aſſez favorablement, il les conſole de l'autre par le portrait qu'il leur fait d'eux-mêmes, qui eſt toujours agréable. Mais l'orgueïl dont les réprouvés ſeront poſſedés, ne leur donnera point cette conſolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaiſe. Tout leur y ſera horreur & les couvrira de honte.

X.

Un ſeul homme qui nous haït, eſt un objet ſi pénible qu'on ne le ſçauroit ſouffrir. Et quand on s'y applique un peu vivement, cette penſée eſt capable de nous ôter le ſentiment de tous les autres biens humains que nous poſſedons. La conſideration qu'Aman avoit dans le Royaume d'Aſſuere, & tous les biens dont il joüiſſoit, lui cauſoient beaucoup moins de joye que le mépris qu'il crut que Mardochée avoit pour lui, ne lui cauſoit de dépit. Quel ſera donc l'état d'une ame, qui déſirant l'amour & l'eſtime avec une paſſion beaucoup plus violente que celle qu'on peut avoir en ce monde, ſe verra l'objet de la haine, non d'un ſeul homme, mais de Dieu, des Anges, des Saints, des réprouvés & des démons, & qui ne verra aucun ſentiment d'affection, d'eſtime & de compaſſion pour elle, en qui que ce ſoit.

XI.

Qui peut concevoir ce que c'eſt que de haïr un ennemi d'une haine démeſurée, de ſouhaiter ſa deſtruction, & de le voir néanmoins pour jamais entre ſes mains aſſujetti à ſa puiſſance, abbatu à ſes pieds, dans une impuiſſance abſoluë de lui réſiſter? C'eſt

l'état où les réprouvés ſeront éternellement à l'égard de Dieu. Ils haïront éternellement ſa juſtice & ſa puiſſance. Ils ſouhaiteroient qu'il ne fût pas, & ils ſe verront néanmoins éternellement entre ſes mains, ſans pouvoir éviter aucun des châtimens que ſa juſtice leur fera ſouffrir.

## XII.

Il n'y a point d'objet affligeant qui agiſſe un peu vivement ſur l'eſprit, qui ne lui faſſe une peine ſi inſupportable, qu'il ſouhaiteroit de n'être plus pour s'en ſéparer. C'eſt pourquoi toutes les paſſions vives ont porté ceux qui en ont été agitez, à s'ôter la vie. Les uns ſe ſont tuez, pour éviter la vûë d'un ennemi victorieux, d'autres pour ne pouvoir ſouffrir un mépris, d'autres pour fuïr la honte de quelque crime. Que ſi ce ſentiment naît dans les hommes, dont les maux ſont ſi legers, & ſont contrepeſez par tant de biens qui leur reſtent, que ſera-ce des réprouvés qui n'auront que des maux, & des maux horribles ſans aucun bien. Il ne faut donc point douter qu'ils ne ſouhaitent avec une paſſion exceſſive la deſtruction de leur être, & que lorſque leur ame ſera réünie à leur corps, elle ne faſſe effort pour le quitter. "C'eſt „ ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, que la „ premiere mort chaſſe l'ame du corps mal

malgré elle, & que la seconde la tient malgré elle dans le corps. *Prima mors animam nolentem pellit de corpore. Secunda mors animam volentem tenet in corpore.* Voilà donc quel sera l'état des réprouvez. Ils tendront à la mort & au néant avec une impetuosité démesurée, & n'y pourront arriver. Ils haïront leur vie & leur être, & ne le pourront détruire. Enfin ils mourront toujours sans pouvoir jamais mourir. *Ils seront tourmentez*, dit St. Gregoire, *sans que ces tourmens les détruisent. Ils mourront, & ils vivront en même-tems. Ils tendront à n'être pas, & ils subsisteront. Ces choses sont terribles à entendre. Mais combien seront-elles plus terribles pour ceux qui les éprouveront?*

*Aug. de Civit. 21 c.*

*Greg. l. 15. Moral. c. 11.*

## XIII.

La source de tous les plaisirs interieurs & de toutes les douleurs, est dans la volonté, selon que ses désirs sont satisfaits ou combattus. Qui peut donc comprendre le malheur d'un état où l'ame ne sera satisfaite dans aucun des ces désirs, & sera contredite en tous. La volonté sera alors souverainement agissante, & elle n'aura néanmoins aucun mouvement qui ne l'afflige. Elle n'obtiendra rien de ce qu'elle désirera. Elle souffrira tout ce qu'elle aura en horreur. C'est le raisonnement dont saint

Bernard se sert pour faire comprendre l'excés de cette misere : *Quid tam pœnale quàm semper velle quod nunquàm erit ? Quid tam damnatum quàm voluntas addicta huic necessitati volendi nolendique, ut ad utrumlibet jam, sicut non nisi perversè, ita non nisi miserè moveatur ? In æternum non obtinebit quod vult, & quod non vult in æternum nihilominùs sustinebit.*

*Ber. l. 5. de Con. c. 12.*

---

# CHAPITRE. X.

## *De la peine du feu.*

COmme les hommes ont une assez grande idée de la douleur que cause le feu, & que notre imagination ne sçauroit gueres aller plus loin, ils sont portez à changer le feu dont Dieu menace les réprouvez en un feu spirituel & metaphorique, qu'ils s'imaginent être beaucoup moins pénible.

C'est ce qui a donné lieu à l'imagination de ceux qui ont prétendu, comme rapporte saint Augustin, que le feu de l'enfer ne seroit autre chose que le regret de la perte du bonheur éternel, dont les réprouvez seront affligez, ce qu'ils appuyent à l'égard des démons & des ames séparées du corps, sur ce raisonnement, qu'il est impossible qu'un feu materiel agisse sur des êtres tous spiri-

*De Civit. l. 21. c. 29.*

tuels comme les demons.

Mais il eſt aiſé de faire voir que cette opinion eſt auſſi peu ſolide ſelon les lumieres mêmes de la raiſon, qu'elle ſemble contraire à l'Ecriture & à la Traditon. Car pour peu qu'on examine ce que c'eſt que nous appellons douleurs, on trouvera qu'il eſt tout auſſi concevable que des eſprits ſans corps en ſoient ſuſceptibles, que des eſprits joints à des corps.

On demande comment le feu peut agir ſur un démon. Et moi je demande comment il peut agir ſur les ames des vivans: qui ne ſont pas moins ſpirituelles que les démons & les Anges; Car ce n'eſt pas le corps qui ſent la douleur. Que l'ame ſoit appliquée ailleurs, on aura beau brûler le corps, il n'en ſentira rien, comme il arrive en certaines maladies extraordinaires. Il eſt vrai que cette douleur paſſe du corps à l'ame, c'eſt-à-dire, que le mouvement qui ſe fait dans le corps, excite dans l'ame ce ſentiment pénible qu'on appelle douleur. Mais ce n'eſt pas par une ſuite neceſſaire de ce mouvement corporel qui n'a aucun rapport avec ce ſentiment; c'eſt par l'ordre de la volonté de Dieu qui a établi que ce ſentiment s'exciteroit dans l'ame au même tems que ce mouvement corporel ſe feroit dans le corps. Il eſt impoſſible d'en trouver d'autre raiſon, & il n'y a qu'à s'en ſervir pour faire entendre comment les démons

peuvent ſentir les impreſſions d'un feu materiel. Car il n'y a qu'à dire de même, que Dieu a ordonné qu'ils auront ce ſentiment de douleur quand il ſe fera tel & tel mouvement dans la matiere du lieu ou ils ſeront renfermez.

Il n'y a donc aucune neceſſité, même ſelon la raiſon, de concevoir un autre feu que celui que nous connoiſſons, ni une autre douleur que celle que nous éprouvons quand il agit ſur le corps.

Les démons en ſont auſſi ſuſceptibles que les hommes. Et ainſi il n'eſt point étrange que les hommes réprouvez & les démons ſoient menacez d'un même feu dans l'arrêt de leur Juge: *Ite, maledicti, in ignem æternum qui paratus eſt diabolo & angelis ejus.*

En prenant donc ce feu qui ſera le ſupplice des méchans, pour un feu veritable & corporel, il ſemble qu'on ne ſe devroit pas mettre beaucoup en peine d'augmenter l'idée de la douleur qu'il cauſe, puiſqu'on la conçoit déja comme quelque choſe d'inſupportable, & que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pû inventer de plus grand tourment.

Cependant les Peres nous aſſurent que ce feu a encore infiniment plus de force & d'activité que le nôtre, & que la douleur que cauſe le feu d'ordinaire, n'eſt rien en comparaiſon de celle que cauſera celui de

l'enfer. *Non erit iſte ignis ſicut focus tuus*, dit Saint Auguſtin. Et la raiſon ſemble nous porter à le conclure des circonſtances de l'état de l'autre vie. *In Pſ. 29 Vide de Chr. hom. 44. in Mat. 6.*

Car la douleur que cauſe le feu n'eſt pas une ſimple action du feu ſur le corps. C'eſt l'application de l'ame à ce mouvement. Si elle ne s'y appliquoit point du tout, elle ne ſouffriroit rien du tout. Et elle en ſent davantage à proportion qu'elle s'y applique davantage. Or il eſt certain que l'application de l'ame dans cette vie eſt toujours foible à cauſe des organes du corps dont elle dépend, qui étans foibles & délicats ſe détruiroient par une action trop violente. Mais dans l'autre vie les organes du corps étans incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui cauſeront de la douleur avec toute l'activité de ſa nature.

Le feu de cette vie n'agit jamais univerſellement ſur tout le corps; autrement il le détruiroit en un moment, & ne cauſeroit preſque aucune douleur. Il faut afin qu'on le ſente vivement, qu'il n'agiſſe que ſur peu de parties, & il les rend même en peu de tems inſenſibles en les conſumant. Mais s'il agiſſoit ſur toutes ſans détruire le corps, ce ſeroit ſans doute un redoublement terrible de douleur. Et c'eſt proprement ce qui arrivera dans l'enfer. Ils ſeront, dit l'Evangile, tout pénetrez de

feu comme une viande salée & pénétrée de sel. *Omnis enim igne salietur, & omnis victima sale salietur.* Le feu agira sur toutes les parties de leurs corps, comme il agit sur toutes les parties d'un fer rouge. Il n'y aura ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne soient ébranlez, & qui ne causent une douleur violente. Et comme aucune de ces parties ne sera jamais consumée par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le supplice subsistera toujours dans la même violence.

*Mar. g. c. 48.*

Cette peine sera d'autant plus grande, que c'est proprement celle qui leur sera imposée par la justice de Dieu, & où elle agira par elle-même, toutes les autres peines n'étans que des suites de leur abandonnement & de leur malice; sans que Dieu y agisse autrement qu'en les laissant à eux-mêmes.

Je ne ferai pas difficulté de rapporter ici ce que sainte Therese dit d'une vision par laquelle Dieu lui fit voir quelque chose des supplices de l'enfer, & je ne crains pas de dire que ce seroit une force d'esprit très-mal entenduë, que de n'en être pas effrayé, & de traiter cela d'imagination. Il faudroit être assuré que c'en fût une pour avoir droit de la mépriser. Or on est bien éloigné de pouvoir avoir cette assurance à l'égard des visions qu'elle

rapporte. On peut dire au contraire avec verité, qu'y ayant deux choſes qu'on peut mettre en doute dans ces ſortes de choſes. 1. Si la perſonne qui les rapporte eſt ſincere. 2. Si ce n'eſt point une illuſion de ſon imagination, les perſonnes de bon ſens qui examineront ſans prévention les ouvrages de cette illuſtre Sainte, ſeront d'abord pleinement convaincuës de la premiere qui eſt ſon entiere ſincerité ; & à l'égard de la ſeconde, elles auront de la peine à ſe perſuader que des imaginations mettent les ames dans un état auſſi ſaint & auſſi divin que celui où il paroît que Dieu la mettoit par ces viſions, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illuſions phantaſtiques.

Voici donc de quelle ſorte elle raconte ce que Dieu lui a fait voir & ſentir des peines de l'enfer.

Etant un jour en oraiſon, dit-elle, je me „ trouvai en un moment en enfer, ſans „ ſçavoir en quelle maniere j'y avois été „ portée. Je compris ſeulement que Dieu „ vouloit que je viſſe les lieux que les dé- „ mons m'avoient preparé, & que mes pe- „ chez meritoient. Cela dura trés-peu. „ Mais quand je vivrois encore pluſieurs „ années, je ne crois pas qu'il me fût poſ- „ ſible d'en perdre le ſouvenir. „ *Vie de S. Ther. c. 32.*

L'entrée m'en parut être comme une „ de ces petites ruës longues & étroites „

„ qui ſont fermées par un bout, & telle
„ que ſeroit celle d'un four fort bas,
„ fort ſerré, & fort obſcur. Le terrain
„ me ſembloit être comme de la bouë
„ trés-ſale, d'une odeur inſupportable, &
„ pleine d'un trés-grand nombre de rep-
„ tibles venimeux. Au bout de cette peti-
„ te ruë étoit un creux fait dans la mu-
„ raille en forme de niche, où je me vis
„ logée trés-à l'étroit. Et bien que tout ce
„ que je viens de dire fût encore beaucoup
„ plus affreux que je ne le repreſente, il
„ pouvoit paſſer pour agréable en compa-
„ raiſon de ce que je ſouffris lorſque je fus
„ dans cette eſpece de niche.

„ Ce tourment étoit ſi terrible, que tout
„ ce qu'on en peut dire ne ſçauroit en re-
„ preſenter la moindre partie. Je ſentis
„ mon ame brûler dans un ſi horrible feu,
„ qu'à grande peine pourrois-je le décrire tel
„ qu'il étoit, puiſque je ne ſçaurois même
„ le concevoir, j'ai éprouvé les douleurs
„ les plus inſupportables, au raport des
„ medecins, que l'on puiſſe endurer en cet-
„ te vie tant par ce retirement de nerfs
„ qu'en pluſieurs autres manieres, par d'au-
„ tres maux que les démons m'ont cauſé;
„ mais toutes ces douleurs ne ſont rien en
„ comparaiſon de ce que je ſouffris alors,
„ joint à l'horreur que j'avois de voir que
„ ces peines étoient éternelles; & cela même
„ eſt encore peu ſi on le compare à l'agonie

où ſe trouve l'ame. Il lui ſemble qu'on „
l'étouffe, qu'on l'étrangle, & ſon afflic- „
tion & ſon deſeſpoir vont juſqu'à un tel „
excez que j'entreprendrois en vain de le „
rapporter. C'eſt peu de dire qu'il lui pa- „
roit qu'on la déchire ſans ceſſe, parce que „
ce ſeroit ainſi une violence étrangere qui „
lui voudroit ôter la vie, au lieu que c'eſt „
elle-méme qui ſe l'arrache, & ſe met en „
piéces. Quant à ce feu interieur & ce de- „
ſeſpoir qui ſont comme le comble de „
tant d'horribles tourmens, j'avoüe pou- „
voir encore moins le repreſenter. Je ne „
ſçavois qui me les faiſoit endurer, mais „
je me ſentois brûler, & comme hacher „
en piéces, ce qui me ſembloit être la „
plus terrible de toutes les peines. „

Dans un lieu ſi épouvantable, il ne „
reſte pas la moindre eſperance de rece- „
voir quelque conſolation, & il n'y a „
pas ſeulement aſſez de place pour s'aſ- „
ſeoir ou ſe coucher. J'y étois comme „
dans un trou fait dans la muraille, & ces „
horribles murailles contre l'ordre de la „
nature ſerrent & preſſent ce qu'elles en- „
ferment. Tout étouffe en ce lieu-là. Ce „
ne ſont qu'épaiſſes tenebres ſans aucun „
mêlange de lumiere; & je ne comprens „
pas comment il ſe peut faire, qu'encore „
qu'il n'y ait point de clarté, on y voit „
tout ce qui peut être le plus pénible à la „
vûë.

„ Quoi qu'il y ait environ ſix ans que ce
„ que je viens de rapporter ſe paſſa, j'en
„ ſuis encore ſi épouvantée en l'écrivant,
„ qu'il me ſemble que mon ſang ſe glace
„ de peur dans mes veines. Ainſi quelques
„ maux & quelques douleurs que j'éprou-
„ ve, je ne puis me ſouvenir de ce que je
„ ſouffrois alors, que tout ce que l'on peut
„ endurer ici bas ne me paroiſſe mépriſa-
„ ble. Il me ſemble que nous nous plai-
„ gnons ſans ſujet. Et je conſidere comme
„ l'une des plus grandes graces que Dieu
„ m'ait faites, une choſe auſſi terrible que
„ celle que j'ai raportée, quand je conſide-
„ re combien elle m'a été utile, tant pour
„ m'empêcher d'apprehender les afflic-
„ tions de cette vie, que pour m'obliger
„ à les ſouffrir avec patience, & à rendre
„ graces à Dieu de ce que j'ai ſujet de
„ croire qu'il me veut délivrer de ces ter-
„ ribles & épouvantables peines, dont la
„ durée ſera éternelle.

Dieu ſans doute ne fit voir à cette Sainte que l'image d'une partie de l'enfer, & autant qu'il lui étoit utile pour le bien de ſon ame. Ainſi on a lieu de conclure que l'enfer dans toute ſa réalité eſt encore toute autre choſe que cette image ſi horrible qu'elle en trace.

# CHAPITRE XI.

## *Conſequence que l'on doit tirer de la conſideration de ces peines.*

JE ne prétens pas étendre ici toutes les conſequences que la raiſon peut tirer de cet état effroyable que nous venons de repreſenter, & dont tous les hommes ſont menacez: car il n'y a preſque rien dans la morale qui ne s'en enſuive. Je prétens ſeulement en marquer quelques-unes des plus groſſieres & des plus ſenſibles, & principalement celles que les Saints Peres en ont eux-mêmes tirées.

La premiere des penſées qu'il nous doit donner, eſt que ce n'eſt pas ſeulement la foi & la Religion qui condamnent la conduite de ceux qui croyant qu'il y a un enfer à craindre, ne font pas leur principal ſoin de l'éviter; mais qu'elle doit paroître entierement inſenſée ſelon les lumieres mêmes les plus ordinaires du ſens commun.

A la verité il y a quelque choſe dans la vanité de l'eſprit humain, qui peut porter à eſtimer un homme qui ſe voyant condamné à la mort, & n'ayant aucune eſperance de l'éviter, ni aucune vûë de l'autre vie,

emploieroit trois ou quatre heures qu'il auroit juſqu'au tems de l'exécution, a joüer & à ſe divertir. Et c'eſt ce qui fait que l'on n'eſt pas choqué des loüanges que Seneque donne à un Chevalier Romain nommé Canius, qui s'amuſa à joüer aux échets en attendant que les Miniſtres de Caligula vinſſent exécuter l'Arrêt de mort qu'il avoit donné contre lui.

Mais ſi d'une part le ſupplice de cet homme eût été horrible, & ſi de l'autre il l'eût pû éviter en employant ces trois ou quatre heures à faire des actions juſtes & legitimes, y a-t-il quelqu'un qui ne le traitât de fou & d'extravagant, ſi l'amour d'un divertiſſement ridicule l'eût empêché d'embraſſer un moyen ſi honnête d'éviter une mort honteuſe & cruelle.

Cependant ce parti qu'on ne prend jamais à l'égard de la mort temporelle, eſt pris tous les jours à l'égard de la mort éternelle. On s'y expoſe, l'on s'y précipite pour des plaiſirs, pour des interêts, pour des honneurs, qui ont bien moins de proportion avec cet effroyable malheur auquel on s'engage, que trois heures de jeu n'en ont avec une mort cruelle. Auſſi Saint Auguſtin aprés avoir repreſenté dans un de ſes Sermons l'excez de ce déreglement de l'eſprit des hommes, en conclut expreſſément qu'il faut que la foi ſoit éteinte en eux.

*Le feu de l'Enfer*, dit ce Saint Docteur,

*ne ſera pas ſemblable à celui que vous pouvés ſentir ici bas. Et cependant ſi l'on vous menaçoit de vous y faire brûler la main, vous feriez pour l'eviter quelque mal que ce fût qu'on vous ordonnât de faire. Dieu pour vous obliger à faire le bien, vous menace ſi vous ne le faites, d'un mal éternel, & vous ne le faites pas. Les menaces de quelque mal que ce ſoit, ne devroient pas être capables de vous engager à faire le mal, non plus que de vous empêcher de faire le bien: Et Dieu même ne vous menace de rien moins que d'un feu éternel, ſi vous faites le mal, & ſi vous ne faites pas le bien. D'où vient donc que vous faites ſi peu d'état de ces menaces? C'eſt ſans doute que vous n'avez point de foi.* In Pſ. 29.

Il faut en effet qu'on ne croye point de cette foi qui fait impreſſion ſur le cœur. Mais il ſe peut faire néanmoins, & il arrive même trés-ſouvent, que l'on ne laiſſe pas de croire d'une autre perſuaſion qui n'eſt que dans l'eſprit. Ainſi on croit, & on ne croit pas. Le cœur fait faire à l'eſprit des jugemens faux conformes à ſes inclinations. Il lui fait préferer le preſent à l'avenir, & regarder les biens & les maux de cette vie comme quelque choſe de plus réel que tout ce que l'on dit des biens de l'autre: & la raiſon ne laiſſe pas en même tems de conclure le contraire, mais d'une maniere ſi froide & ſi ſpeculative, qu'elle n'eſt pas capable d'arrêter la pente

du cœur.

Quand on a soin néanmoins de fortifier ce que l'on a de raison en l'appliquant davantage à ses objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par là de retenir au moins la main, si elle ne guerit pas le cœur; de retrancher les effets exterieurs des passions, si elle n'en arrête pas les mouvemens interieurs; & en nous separant ainsi des objets qui augmentent la concupiscence, elle prepare la place à la charité.

C'est par cette crainte fortifiée de l'esperance des recompenses que Dieu promet aux justes, qu'on devient capable de mépriser toutes les promesses des hommes. „ Tremblez, dit St. Augustin, des maux „ dont vous menace le Tout-Puissant. Ai- „ mez ce que le Tout-Puissant vous pro- *In Epist. Joan. tr. 3.* „ met, & vous ne tiendrez aucun compte „ des promesses & des menaces des hom- „ mes. *Exhorresce quod minatur Omnipotens: Ama quod promittit Omnipotens, & vilescet omnis mundus sive promittens sive terrens.*

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement dans ce principe, dont la raison ne peut douter, pourvû qu'elle y fasse attention, que les maux de l'autre vie étant si horribles, & surpassant tellement dans leur grandeur tous les biens & tous les maux de la vie presente, ils nous doivent servir de regle & de mesures pour juger de ceux-ci,

& qu'ainſi nous ne devons jamais regarder ſous l'idée du bien, mais ſous l'idée d'un grand mal, tout ce qui mene à l'enfer.

C'eſt donc par là qu'il faut juger de la difference de tous les états où l'on peut être en ce monde. Tous ceux où il eſt plus difficile de ſe ſauver nous doivent paroître malheureux, & nous devons regarder au contraire comme avantageux tous ceux qui ſont favorables pour le ſalut.

C'eſt ſur cela que nous devons regler nôtre joye & nôtre triſteſſe dans tous les ſuccez & tous les accidens qui nous arrivent. Car pour ſçavoir ſi nous avons ſujet de nous en rejoüir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous-mêmes s'ils nous rendent le ſalut plus facile ou plus difficile.

Ces veritez ſont communes. Mais il n'eſt pas commun de les avoir vivement imprimées dans l'eſprit, d'y conformer ſes jugemens & ſes actions, de regarder toutes les choſes du monde par la lumiere qu'on en tire.

C'eſt auſſi une penſée trés-commune que de dire, comme fait Saint Auguſtin, qu'il faut ſe ſervir de la conſideration de l'enfer pour mépriſer & pour trouver legers tous les maux du corps. *Unuſquiſque Chriſtianus quando aliquam afflictionem corporis patitur gehennam cogitet, & videat quam leve eſt quod patitur.* Mais il n'eſt pas fort com- *Tom. 9. D. Verbis. Excid. c. 4.*

reduire en pratique.

Ce que Saint Auguſtin dit en un autre endroit ſur ce ſujet, nous donne lieu d'ajoûter que comme l'enfer nous doit faire mépriſer tous les maux de cette vie, auſſi les maux de cette vie nous doivent faire ſouvenir de l'enfer, & nous ſervir d'un avertiſſement continuel de penſer ſerieuſement à l'éviter. Car ce Saint Docteur nous enſeigne dans un de ſes Sermons, que les legers châtimens de cette vie n'ont pour but que de nous avertir de nous corriger, afin que Dieu n'ait pas lieu de nous punir dans ſa rigueur; que ce Juge ſouverain nous fait connoître par là, qu'il viendra bientôt, & que cette conduite eſt un effet du deſſein qu'il a de ne nous pas perdre. *S'il avoit deſſein*, dit-il, *de nous condamner, il ſe tairoit. Jamais perſonne, ayant deſſein d'en frapper un autre, n'a crié qu'il y prît garde.*

Ainſi comme il eſt viſible que la terre eſt pleine des divers châtimens de Dieu; & qu'il n'y a perſonne qui n'en éprouve pluſieurs, il s'enſuit que Dieu fait retentir par toute la terre & en tous tems cette voix terrible, mais ſalutaire, que l'enfer s'approche, que le Juge vient. Hommes mortels, leur dit-il par là, prenez garde à vous, & banniſſez de vos cœurs tout ce qui vous peut faire condamner au feu éternel. Voilà ce que ſignifient ces fleaux que Dieu repand ſur la terre, ces guerres, ces peſtes,

ces famines, ces calamitez publiques & particulieres. Ce ſont comme des étincelles qui s'exhalent du feu de l'enfer, qui eſt le tréſor de la colere de Dieu. Mais c'eſt par un conſeil de miſericorde qu'il permet qu'elles en ſortent : afin de nous avertir par là d'éviter ces terribles feux où il précipitera les méchans dans l'autre vie.

Quand même ces vûës de l'enfer ne nous ſeroient pas neceſſaires pour éviter le peché, & que nous ſerions arrivez juſqu'à ce dégré où la charité bannit toute crainte, qui eſt bien rare dans ce monde, & où il eſt trés-dangereux de s'imaginer d'être arrivez lorſque Dieu ne nous y a pas encore élevez, elles ne laiſſeront pas de nous être utiles & même neceſſaires, tant pour entretenir en nous les ſentimens de reconoiſſance que nous en devons avoir, que pour y exciter la compaſſion que nous devons avoir des ames qui ſe précipitent en cet abyme de maux. Et il ne faut que lire ce que Sainte Thereſe dit ſur ce ſujet avec cette éloquence inimitable qui naiſſoit de l'ardeur de ſa charité, pour juger ce que cette vûë produiroit en nous ſi nous avions autant de charité qu'elle. *Medi-*

Comment, dit elle, pourrois-je exprimer quelle eſt ma douleur, lorſque je „ *tat. 1.*
me répréſente l'état d'une ame, qui s'é- „ *ſur la*
tant vûë dans le monde toujours conſid- „ *Com-*
*munion.*

„ rée, toujours aimée, toujours ſervie,
„ toujours reſpectée, toujours careſſée,
„ au moment qu'elle ſortira de cette vie,
„ ſe verra perduë pour jamais, & com-
„ prendra clairement que ſa miſere n'aura
„ point de fin; qu'il ne lui ſervira plus de
„ rien de détourner ſon eſprit des veritez
„ de la Foi; ainſi qu'elle avoit accoûtumé
„ de faire ici bas; qu'elle ſe verra ſéparée
„ & comme arrachée de ſes divertiſſemens
„ & de ſes plaiſirs, lorſqu'il lui ſemblera
„ qu'elle n'avoit pas encore commencé
„ ſeulement à les goûter, parce qu'en ef-
„ fet tout ce qui ſe paſſe avec la vie n'eſt
„ qu'un ſouffle & une vapeur, qu'elle ſe
„ verra environnée de cette compagnie ſi
„ hideuſe & ſi cruelle avec laquelle elle
„ doit ſouffrir éternellement; qu'elle ſe
„ verra plongée dans un lac puant & plein
„ de ſerpens qui exerceront ſur elle toute
„ la rage dont ils ſont capables; & enfin
„ qu'elle ſe trouvera comme abîmée dans
„ cette horrible obſcurité qui n'ayant pour
„ toute lumiere qu'une flamme tenebreuſe,
„ ne lui permettra de voir que ce qui peut
„ entretenir pour jamais ſes peines & ſes
„ tourmens.

„ O que ce que je dis eſt peu en compa-
„ raiſon de ce qui eſt! O Seigneur! & qui
„ a donc tellement couvert de boüe les
„ yeux de cette ame qu'elle n'ait point ap-
„ perçu cet état funeſte juſqu'à ce qu'elle

s'y ſoit vûë pour jamais réduite ; Qui a „ tellement bouché ſes oreilles qu'elle n'ait „ point entendu ce qu'on lui a dit mille & „ mille fois de la grandeur, & de l'éternité „ de ces tourmens ; O vie éternellement „ malheureuſe ! O ſupplice ſans fin & „ ſans relâche ! Eſt-il poſſible que ceux-là „ ne vous craignent point, qui craignent „ tellement les moindres incommoditez „ du corps, qu'ils ne peuvent ſouffrir de „ paſſer ſeulement une nuit dans un lit qui „ ſoit un peu dur. „

O Seigneur que je regrette le tems „ auquel je n'ai point compris ces veritez. „ Mais puiſque vous ſçavez, mon Dieu, „ le déplaiſir que je ſouffre, de voir le „ grand nombre de ceux qui ne veulent pas „ les entendre, faites au moins, je vous „ en conjure ; que vôtre lumiere éclaire „ quelque ame qui ſoit capable d'en éclai- „ rer beaucoup d'autres. Je ne vous de- „ mande pas, Seigneur, que vous le faſ- „ ſiez pour l'amour de moi, car j'en ſuis „ indigne : mais je vous le demande par les „ merites de votre Fils. Jettez, ô mon „ Dieu, les yeux ſur ſes playes. Et puiſ- „ qu'il les a pardonnées à ceux qui les lui „ ont faites, pardonnez-nous auſſi les pe- „ chez que nous avons commis contre „ vous. „

Ainſi, comme il paroit par l'exemple de cette Sainte, la crainte de l'enfer n'eſt pas

ſeulement l'introductrice de la charité, lorſqu'elle n'eſt pas encore maîtreſſe du cœur, elle n'en eſt pas ſeulement la gardienne, lorſqu'elle eſt encore foible & imparfaite, elle en eſt auſſi la nourriciere, lorſqu'elle eſt la plus pure & la plus parfaite, avec cette ſeule difference que dans les deux premiers états elle regarde plus nous que les autres, & dans le troiſiéme elle regarde plus les autres que nous.

# PREMIER TRAITE'

## des quatre dernieres fins DE L'HOMME.

## LIVRE TROISIE'ME.

# DU PARADIS.

## CHAPITRE I.

*Qu'il eſt utile de traiter du Paradis aprés avoir traité de l'Enfer.*

*Combien la connoiſſance de ces deux grands objets eſt liée avec celle de la nature de l'homme.*

APrés la crainte des peines, rien ne fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit des hommes que l'eſperance des recompenſes, qui a donné lieu à ceux qui ont fait les loix de joindre ordinairement ces deux

motifs pour retenir les hommes dans leur devoir.

Dieu ſuit à peu prés le même ordre dans les operations de ſa grace. Aprés avoir ébranlé le cœur par la crainte des peines dont il menace les méchans, il l'attire à lui par l'eſperance de la gloire qu'il promet aux Juſtes.

Pour ſuivre donc ces mêmes dégrez, la raiſon veut qu'aprés avoir propoſé les objets les plus capables de remplir les ames de terreur, qui ſont la Mort, le Jugement, & l'Enfer, on leur propoſe ceux qui ſont les plus capables d'attirer leurs déſirs, qui ſont les biens éternels & ineffables que Dieu a reſervez à ſes Elûs.

Il eſt d'autant plus neceſſaire de joindre ces objets, qu'on ne ſçauroit en quelque ſorte les bien concevoir ſeparément. Car la principale partie du malheur des reprouvez conſiſte dans la perte du bonheur des Juſtes, & la délivrance du malheureux état des reprouvez fait une partie conſiderable de la felicité des bienheureux.

Non ſeulement la connoiſſance de chacune de ces deux fins eſt inſeparable de celle de l'autre, mais elles ſont toutes deux ſi étroitement liées à la nature de l'homme, que l'on ne les ſçauroit bien connoître ſans connoître l'homme, ni connoître bien l'homme, ſans les connoître.

En effet ſi l'on examine la ſource de tou-

tes les vaines phantaiſies des Philoſophes touchant le ſouverain bonheur & le ſouverain malheur, on trouvera qu'elles n'ont point eu d'autre ſource que l'ignorance où ils étoient de la nature de l'homme. Car s'étant imaginez que l'ame n'étoit point capable d'autres actions que de celles qu'ils remarquoient en elle dans cette vie & comme ces actions ſont toutes foibles & languiſſantes, ils ont crû qu'elle pouvoit être pleinement ſatisfaite par un bonheur languiſſant, tel que celui dont on peut joüir en ce monde, & qu'elle n'avoit point à craindre d'autres maux que ceux qu'elle y peut ſentir.

Mais s'ils euſſent bien conçu que cette ame qui eſt preſentement dans un état de langueur, d'aſſoupiſſement, & d'obſcurité doit être miſe par la mort en un autre état où ſes connoiſſances ſeront infiniment plus étenduës & plus claires, & ſes deſirs infiniment plus impetueux & plus violens, ils auroient changé toutes leurs idées, & en ſuivant cette lumiere ils auroient beaucoup approché de la connoiſſance du Paradis & de l'Enfer.

Car il eſt clair par là que l'ame venant à être ſeparée du corps & être miſe dans un état de liberté, commencera de ſe porter vers les objets de ſon amour avec une vehemence toute autre que celle avec laquelle elle s'y porte preſentement : qu'ainſi en s'é-

lançant vers ces objets avec cette violence, ou elle en joüira, & par conſequent elle ſera dans une joye d'autant plus grande que ſon amour ſera plus violent, ou elle n'en joüira pas, & par conſéquent elle ſera dans une triſteſſe proportionnée à la vehemence de ſon amour, puiſque la triſteſſe n'eſt rien que le ſentiment de la privation de ce qu'on aime.

Cela conclut déja qu'il faut neceſſairement que l'ame au moment de la mort, ſoit dans un état d'une trés-grande joye ou d'une trés-grande triſteſſe, & qu'elle eſt incapable par ſa nature de ſentimens mediocres.

Mais on pouſſera ces conſéquences beaucoup plus loin, ſi on y ajoûte deux principes que la raiſon & la foi rendent évidens. Le premier eſt, qu'il eſt impoſſible que la juſtice de Dieu accorde à l'ame dans l'autre vie, qui eſt fixe & immuable, la joüiſſance de déſirs qui ſeroient déreglez & criminels. Le ſecond eſt, que n'étant pas faite pour joüir des créatures, tout déſir qu'elle a d'en joüir eſt mauvais & déreglé.

Il s'enſuit de là que toutes les ames qui ſortant de ce monde, n'auront de l'amour que pour les créatures, en ſeront privées à jamais, parce que Dieu ne peut permettre que ce déſir étant mauvais, ſoit ſatisfait par la joüiſſance éternelle de ſon objet, & par conſéquent qu'elles tomberont dans une effroyable

froyable triſteſſe : & qu'au contraire toutes celles qui aimeront Dieu qui eſt le ſeul objet légitime de leur amour, lui ſeront unies & en joüiront, parce que ſi elles n'en joüiſſoient pas, elles ſeroient malheureuſes, & que comme il ſeroit injuſte qu'elles fuſſent dans la joye en aimant ce qu'elles ne doivent pas aimer, il ſeroit injuſte qu'elles fuſſent dans la triſteſſe en aimant ce qu'elles doivent aimer.

Voilà de quelle ſorte la connoiſſance de la nature de l'homme nous conduit à concevoir l'Enfer & le Paradis. Et l'on peut dire même que la connoiſſance du Paradis & de l'Enfer, nous fait connoître ce que c'eſt que l'homme. Car la néceſſité où il eſt d'avoir pour partage l'une ou l'autre de ces deux fins, eſt une preuve évidente de ſa grandeur. Elle fait voir que Dieu ne l'a deſtiné à rien de médiocre ; qu'il faut qu'il ſoit ou trés-malheureux ou trés-heureux, qu'il n'y a point de milieu pour lui, qu'il eſt né pour être comblé de toutes ſortes de biens ſans mêlange d'aucun mal, ou accablé de toutes ſortes de maux ſans mêlange d'aucun bien : qu'ainſi il n'eſt point fait pour le monde, puiſque tout y eſt mêlé de biens & de maux, & que les biens ou les maux qu'on peut y avoir, ne ſont pas fort grands.

La vie preſente par laquelle il doit paſſer, ne lui eſt donnée que pour faire choix de

l'un ou de l'autre de ces deux états, & ce choix doit être l'unique emploi & l'unique exercice de ſa vie. Car il ne ſe fait pas une ſeule action. Elles y contribuënt toutes, & ſervent toutes à l'avancer vers l'un ou vers l'autre.

Il y a ſeulement cette difference ſur ce point entre l'Enfer & le Paradis, que pour tomber dans l'Enfer il ſuffit de prendre la voye qui y conduit, ſans qu'il ſoit beſoin de le déſirer, mais pour arriver à la felicité du Ciel, il faut en avoir un déſir ſincére. Ainſi, comme on ne ſçauroit la déſirer ſans la connoître, nôtre premier ſoin doit être de travailler à acquerir cette connoiſſance. Et c'eſt à quoi ce Livre ici eſt deſtiné.

## CHAPITRE II.

*Qu'il eſt étrange que la vraye béatitude ſoit ſi peu déſirée des hommes. Héreſie de l'eſprit, héreſie du cœur ſur ce ſujet.*

QUoiqu'il n'y ait rien de ſi different que l'Enfer & le Paradis, & qu'il ſemble que ſi l'horreur que cauſe la vûë du premier de ces objets, éloigne les hommes d'y penſer, la plénitude de tous les biens qu'on découvre dans l'autre, devroit y arrê-

ter leur penſée ; il eſt pourtant vrai que les hommes ne penſent gueres plus au Paradis qu'à l'Enfer, qu'ils en ſont auſſi peu touchez, & qu'ils vivent à peu prés dans un égal oubli de l'un & de l'autre.

Cela doit paroître d'abord d'autant plus étrange, que le premier, le plus agiſſant, & le plus eſſentiel déſir de l'homme eſt celui d'être heureux. Ce déſir eſt imprimé dans le fond de ſa nature & ſe répand dans toutes ſes actions. L'homme ne tend qu'à cette fin, il ne fait rien que pour elle, rien ne lui peut plaire que par cette vûë. Il n'y a jamais eu d'homme ſans ce déſir, il n'y en a point, il n'y en peut avoir, dit St. Auguſtin. Il " n'eſt point néceſſaire de l'exciter en eux. " Enfin quoique cette inclination ſoit la ſource de toutes les diviſions qui arrivent entre les hommes, par le mauvais uſage qu'ils en font, il n'y a rien néanmoins en quoi ils ſoient plus uniformes que dans cette inclination.

*Aug. de Trinit. l. 13. c. 4.*

*Aug. Pſ. 128. con. 1. & in Pſ. 32.*

St. Auguſtin ajoute dans un autre endroit, que ce déſir de la béatitude eſt tellement gravé dans le cœur de tous les hommes, que quoique le peché ſoit inſéparable de la miſere, ils ne ſe portent néanmoins au peché, que pour éviter d'être miſerables. *Cùm ſit malitiæ individua comes miſeria, iſti perverſi non ſolùm mali eſſe volunt & miſeri nolunt, quod fieri non poteſt, ſed ideò mali eſſe volunt ne miſeri fiant.*

Il eſt vrai néanmoins que cet égarement eſt plus aiſé à comprendre dans ceux qui n'étant point éclairez des lumieres de la Foi, appliquent par erreur ce déſir général d'être heureux, à des objets qui les rendent effectivement malheureux.

Mais ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que ceux à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur faire annoncer cette grande & heureuſe nouvelle du Royaume des Cieux, & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, qu'il avoit tenuë cachée l'eſpace de quatre mille ans à toute la terre, en ſont néanmoins ſi peu touchés, que ce grand objet eſt celui auquel ils penſent le moins, & qui fait le moins d'impreſſion ſur leur cœur.

Car ne ſemble-t-il pas que cette inclination ſi violente qu'ils ont d'être heureux, devroit réünir toutes leurs paſſions & tous leurs déſirs vers ce bonheur ineffable que Dieu leur découvre. Ils le cherchent, ce bonheur avec inquiétude: ils ont éprouvé en mille manieres qu'ils n'en ſçauroient trouver ſur la terre que de faux, on leur en montre un véritable & ſolide; ils témoignent de le croire. D'où vient donc qu'ils n'en font pas la plus agréable & la plus continuelle occupation de leur eſprit? C'eſt ſans doute à quoi la raiſon les porte, mais ils ont en eux un principe plus fort que la raiſon qui les empêche, qui eſt la corrup-

tion de leur cœur.

Car il faut remarquer qu'il y a sur ce sujet de deux sortes d'hérésies, les unes que l'on peut appeller des hérésies de l'esprit, parce que l'esprit les approuve, y consent & les appuye de tout ce qu'il a de lumiere; les autres qu'on peut appeller des hérésies du cœur, parce qu'elles naissent de ses passions qui forcent l'esprit de former des idées & des jugemens qui y sont conformes, quoiqu'il y ait en même-tems dans cet esprit des lumieres contraires qui démentent ces faux jugemens.

Les divers sentimens des Philosophes touchant la beatitude, sont du genre de celles que nous avons appellé des hérésies de l'esprit. Cette matiere leur a paru belle pour exercer leur subtilité & leur éloquence. Il se sont partagez sur ce point en diverses sectes. Les uns ont mis la beatitude dans le corps; les autres dans l'esprit, les autres dans l'un & dans l'autre. Varron en y joignant quelques circonstances, fait monter le nombre de leurs opinions jusqu'à 288. & Saint Augustin les réduit à douze, en retranchant les differences inutiles.

La Religion Chrêtienne n'a pas eu de peine à détruire ces imaginations des Philosophes, dont la plûpart servoient plûtôt de matiere à leurs entretiens & à leurs disputes, que de fin à leurs désirs & de regle

à leurs actions.

Mais elle n'a pas déraciné avec la même facilité les héréſies du ſecond genre, que nous avons nommé les héréſies du cœur. Elle en a trouvé une de cette nature ſur le ſujet de la béatitude, répanduë dans tous les hommes, qui leur fait établir le ſouverain bien dans la vie preſente, & dans la joüiſſance des plaiſirs des ſens, des objets de curioſité, des honneurs, de la gloire & de la puiſſance du monde, & de tout ce qui y conduit.

Cette héréſie n'eſt autre choſe que la triple concupiſcence à laquelle St. Jean réduit toutes les paſſions & les actions des hommes, lorſqu'il dit, *que tout ce qui eſt au monde eſt concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, & orgueïl de la vie.*

1. Joan. 2. 16.

Ainſi c'eſt l'héreſie générale du genre humain qui corrompt premierement le cœur de tous les hommes, & enſuite leur eſprit.

Il ne faut point chercher ailleurs que dans cette héréſie univerſelle la cauſe de cette froideur & de cette inſenſibilité, que l'on remarque dans la plûpart des hommes à l'égard de la véritable béatitude. La Religion Chrêtienne la trouve établie & dominante dans leur cœur ; & quoiqu'elle la banniſſe par ſes lumieres de l'eſprit de quelques-uns, & qu'elle guériſſe même leur cœur de ce qu'elle a de mortel & de crimi-

nel, elle ne la détruit néanmoins jamais entiérement, de ſorte qu'il demeure toujours quelque racine au fond de l'ame juſqu'à la mort, qui y produit toujours quelque goût pour les biens de la terre, & quelque dégoût pour les biens du Ciel.

Ces biens que la Religion nous propoſe ne ſont pas des biens preſens, & la concupiſcence en veut de preſens. Il les faut attendre, & la concupiſcence étant impétueuſe & impatiente ne veut point attendre. On ne les voit point par les ſens, & la concupiſcence n'eſt touchée que de ce qui frappe les ſens. On ne s'en ſçauroit faire honneur dans le monde, & c'eſt cet honneur du monde que la concupiſcence déſire. Enfin, pour y arriver, il faut ſe ſéparer des objets des ſens, & renoncer aux honneurs; & c'eſt ce que la concupiſcence ne peut ſouffrir.

Elle s'oppoſe donc à la recherche & à la méditation des biens de l'autre vie, comme à l'anéantiſſement des ſens. Elle répand du dégout ſur toutes les actions par leſquelles l'ame voudroit s'y porter. Elle l'attire en bas, lorſqu'elle veut s'élever en haut, & par un renverſement horrible, elle repreſente cette ſource de tous les vrais biens & de la véritable joye, ſous des idées noires, triſtes & mélancoliques.

Ceux dont elle poſſede le cœur, n'entendent pas même ce que l'on en dit. La fievre

de l'iniquité leur en a fait perdre le goût. *Que voulez-vous que je vous faſſe*, leur dit St. Auguſtin, *puiſque vous ne ſçauriez gouter ces vrais biens, je ſuis dans l'impuiſſance de vous les faire comprendre. Donnez moi un cœur qui les aime, & il entend ce que je dis. Donnez-moi un cœur qui les déſire, qui en ſoit affamé, qui ſe regarde dans le déſert de ce monde comme hors de ſon païs, qui ſoupire avec une ſoif ardente vers cette fontaine de nôtre éternelle patrie; donnez-moi, dis-je, un homme dans cette diſpoſition, & il entend ce que je dis: mais ſi je parle à un cœur froid & inſenſible, il ne ſçait ce que je dis.* Si *frigido loquor, neſcit quod loquor.*

*Aug. in Pſ. 30. Tract. 26. in Joan.*

C'eſt la concupiſcence qui répand ce froid & ce dégoût dans le cœur; & comme elle eſt plus forte & plus vive dans les uns que dans les autres, elle le répand inégalement & en differens dégrés. Elle rend les uns entiérement fermés au diſcours & aux penſées de l'autre vie. Elle fait que d'autres s'en laſſent bientôt. Elle empêche d'autres de s'y appliquer, en leur fourniſſant d'autres objets.

Voilà ſa pente & ſon inclination, & il ne faut que ſonder un peu ſon propre cœur pour les reconnoître en ſoi dans quelque dégré. Mais il eſt bon d'abord de conſulter les lumieres de la foi, pour apprendre de quelle maniere nous devons conſiderer cette maladie que nous avons appellée avec raiſon

l'hérésie naturelle & universelle de l'homme corrompu, lors principalement qu'elle est si forte, qu'elle en étouffe en nous entiérement le désir des biens du Ciel.

## CHAPITRE III.

### *Que c'est un état criminel de ne point désirer la Beatitude de l'autre vie.*

ON considere bien d'ordinaire la Beatitude que la foi promet aux justes comme un bien qui devroit être le principal objet des désirs de tous les hommes, & l'on condamne comme une stupidité déraisonnable l'attache qu'ils ont aux biens de la terre, qui les empêche d'y penser. Mais on ne regarde gueres ce désir de la vie bienheureuse comme une disposition essentielle & necessaire pour y parvenir, ni la privation de ce désir par l'attache à la vie presente, comme un état de peché qui nous rende criminels. Peu de personnes s'examinent sur ce point; & l'on n'en voit gueres qui en faisant la revûë de toute leur vie y considerent comme un grand désordre d'en avoir passé une partie considerable sans désirer l'autre vie, & sans haïr celle-ci.

Cependant comme il y a des actions qui par elles-mêmes sont mortelles, & ex-

cluent ceux qui les font du Royaume de Dieu, il y a auſſi des états & des diſpoſitions qui par elles-mêmes ſont incompatibles avec ce Royaume.

Or entre ces diſpoſitions les Peres ont mis celle de ſe trouver bien en ce monde, de ſe contenter des biens dont on y joüit, & de ne point déſirer la vie bienheureuſe que Jeſus-Chriſt nous promet dans l'autre vie.

C'eſt St. Auguſtin qui le fait expreſſément. " C'eſt, dit-il, vers la Jeruſalem „ celeſte que nous ſoupirons en nous conſiderant comme étrangers, & comme „ captifs ſous le poids & la ſervitude d'un „ corps mortel. C'eſt vers ce même objet „ que nous gémiſſions dans nôtre péleri„ nage en remettant à nous rejoüir dans „ nôtre patrie. *Mais celui qui ne gémit pas „ comme étranger ſur la terre, ne ſe réjouira „ point comme citoyen dans Jeruſalem,* In Pſ. 148. „ *parce que le déſir de la vie bienheureuſe „ n'eſt point en lui.* Qui *non gemit ut peregrinus, non gaudebit civis, quia deſiderium eſt inutile.*

Ce ſaint Docteur dit la même choſe en un autre endroit, d'une maniere plus courte, en expliquant ces paroles de l'Apôtre. In Pſ. 146. *Infelix ego homo.* Que celui-là, dit-il, *eſpere la felicité qui ſe reconnoit malheureux en ce monde.* Ille *ſperet fœlicitatem, qui confitetur infœlicitatem.* C'eſt-à-dire, que celui qui ne

s'y reconnoit point malheureux, ne doit point eſperer la felicité. Et c'eſt pourquoi il décide nettement ailleurs, que quiconque eſt heureux en ce monde, ou plûtôt que quiconque s'y croit heureux & ſe laiſſe tranſporter *par les plaiſirs ſenſuels dont il joüit, par les biens temporels qu'il poſſede, & par la felicité dont il eſt environné, a la voix des corbeaux & non celle des colombes, parce que les corbeaux font un grand bruit avec leurs cris, au lieu que les colombes ne font que gémir.* Habet *vocem corvi, vox corvi clamoſa eſt, non gemebunda.* *In Joan. tr. 16.*

C'eſt par ce même principe qu'il a toujours conſideré l'amour de la vie preſente, qui porteroit à y vouloir toujours demeurer, comme oppoſé à l'amour de Dieu. *Celui*, dit-il, *à qui ſon pelerinage eſt doux, n'aime point ſa patrie*, & ſi nôtre Patrie nous eſt douce, il faut par néceſſité que nôtre pélerinage nous ſoit dur.

Mais l'amour de Dieu eſt-il compatible avec cette privation du déſir de l'autre vie? Non, dit ſaint Auguſtin, & c'eſt par là qu'il veut qu'on éprouve ſi on eſt à Dieu, ou ſi on n'y eſt pas. *Ne conſultez pas, dit-il, la chair. Conſultez l'eſprit; interrogez vôtre cœur, écoutez ce qu'il vous répond. Ecoutez la Foi, l'Eſperance, la Charité qui ont commencé d'être en vous. Si vous aviez reçu l'aſſurance d'être toujours comblez de biens temporels, &* *Ibid.*

*que Dieu vous dit ; voilà vôtre partage, mais vous ne verrez point mon visage, vous réjoüiriez vous de ces biens ? Y a-t-il quelqu'un qui fut bien aise de ce partage & qui dit dans son cœur : Me voilà dans l'abondance des biens temporels, je me tiens heureux, je ne desire rien davantage ? Celui qui diroit cela n'auroit pas encore commencé d'aimer Dieu, ni de gémir comme étranger sur la terre.* Nondum *cœpit esse amator Dei. Nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Que si celui qui n'aime point Dieu est encore sous l'anathême prononcé par St. Paul: *Qui non amat Dominum Jesum Christum sit anathema* S'il n'est point séparé des enfans du diable; ni reçû au nombre des enfans de Dieu, puisque selon St. Augustin, *il n'y a que l'amour de Dieu qui distingue entre les enfans de Dieu & les enfans du diable.* Sola *dilectio discernit inter Filios Dei, & inter Filios diaboli :* S'il n'a point reçû l'esprit d'adoption qui nous rend héritiers : *Si Filii & hæredes:* & enfin s'il est dans la mort comme dit St. Jean. *Qui non diligit manet in morte*: Qui peut douter ce que cette privation du désir de la Beatitude du Ciel enfermant celle de l'amour de Dieu, ne soit une disposition criminelle ?

1. Cor. c. 16. v. 22.

In Epist. Joan. tr. 5.

Rom. c. 8. v. 17. 1. Joan. 3. 14.

Ne soupirer point comme étranger & n'aimer point Dieu, sont deux choses inséparables selon St. Augustin, *Nondum cœ-*

*pit esse amator Dei : Nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.* Celui qui n'aime point Dieu, ne soupire point aprés la vie éternelle, celui qui ne soupire point aprés la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or celui qui n'aime point Dieu n'appartient point à la loi nouvelle, & ne peut avoir de part aux recompenses de la loi nouvelle.

Le premier effet de l'esprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, son premier effet est de nous faire gemir. Car les prieres du St. Esprit sont des gémissemens. Il prie pour nous, dit St. Paul, par des gémissemens ineffables. *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Or il faut pour gémir se trouver mal où l'on est, & désirer un autre état. Ainsi qui ne gémit point, ne prie point; & qui ne prie point n'obtient rien de Dieu. *Rom. 18. 16.*

La priere est donc encore une preuve que l'état dont nous parlons est un état de peché, & que quiconque s'y trouve en mourant ne peut esperer le Royaume de Dieu. Car la priere est un moyen nécessaire pour obtenir ce Royaume à l'égard de ceux qui ont l'usage de la raison. C'est même un devoir de le demander, puisque c'est une des demandes de l'Oraison Dominicale. Or quiconque ne le désire point, ne le demande point. Car la priere ne consiste pas dans les paroles, elle consiste dans le désir ; & elle n'est même autre chose qu'un saint désir se-

lon St. Auguſtin. Celui qui deſire toujours, prie toujours ; & celui qui ne déſire point, ne prie jamais.

Ainſi ceux qui n'ont aucun déſir de la vie du Ciel, qui eſt ce Royaume de Dieu, ne demandant point ce Royaume, il n'eſt pas étrange qu'ils ne l'obtiennent pas, puiſqu'ils ne daignent pas même le demander.

L'eſperance Chrétienne étant auſſi abſolument neceſſaire pour le ſalut, fournit encore une autre preuve de cette même verité. Car l'Eſperance enferme le déſir de ce qu'on eſpere, puiſque comme le déſir n'eſt rien qu'un amour qui ſe porte vers un objet abſent, de même l'eſperance n'eſt que le deſir de ce même objet abſent, que l'on regarde comme pouvant être acquis. Et ſi c'eſt détruire l'Eſperance que d'ôter la confiance de pouvoir obtenir ce qu'on déſire, c'eſt encore la détruire davantage que d'en ôter l'amour & le déſir. Il eſt donc clair que celui qui ſe contente de la vie preſente, & qui ne déſire point la felicité de l'autre vie n'a point l'Eſperance Chrétienne ; & qu'ainſi il n'eſt pas moins hors d'état de parvenir au ſalut, que s'il n'avoit point de foi.

Enfin cette doctrine n'eſt rien autre choſe que ce que tous les Théologiens enſeignent aprés St. Auguſtin, que c'eſt un peché mortel, d'établir ſa fin derniere dans quelque créature que ce ſoit. Car il eſt bien viſible que celui qui ne déſire point la vie heureuſe,

qui conſiſte dans la poſſeſſion de Dieu, n'y établit pas la fin ; puiſque c'eſt par l'amour & par le déſir qu'on l'y établit, & non par une action de l'entendement. Il faut donc qu'il l'établiſſe dans la joüiſſance des créatures, il faut qu'il les aime comme ſa derniere fin, & comme l'objet de tous ſes déſirs. Or on ne peut douter que cette diſpoſition ne ſoit criminelle, & qu'elle ne rende même criminelles les attaches qui ne le ſeroient pas ſans cela. C'eſt pourquoi St. Thomas en examinant comment les pechez veniels peuvent devenir mortels, décide expreſſément que les attaches venielles aux créatures deviennent mortelles, ſitôt qu'on y établit ſa fin & ſon ſouverain bonheur, & il eſt clair que l'on l'y établit quand on ne ſouhaite rien davantage, étant impoſſible que l'homme ſoit dans quelque fin principale, à laquelle il rapporte ſes actions & ſoi-même.

## CHAPITRE IV.

### *Que la plûpart des Chrêtiens ſont dans cette diſpoſition criminelle.*

TOus les principes dont cette doctrine eſt une ſuite néceſſaire, étant reconnus de tout le monde, il ſe trouvera ſans doute peu de perſonnes qui la conteſtent. Mais je ne ſçais s'il y en aura beaucoup qui s'aperçoivent combien il y a de gens à qui elle donne lieu de ſe défier de leur état, & de craindre ou de juger même avec raiſon, qu'ils ſont dans cette diſpoſition incompatible avec le ſalut que nous venons de repreſenter.

Je ne parle pas de ceux qui ſont engagés dans les crimes manifeſtes, car ces perſonnes en ſe portant aux actions auſquelles Dieu a attaché l'excluſion de ſon Royaume, font voir clairement qu'ils préferent le plaiſir qu'ils y prennent, à la poſſeſſion de ce même Royaume dont elles ſe banniſſent, & leur crime même conſiſte dans cette preference de la créature, à la poſſeſſion de Dieu. Je parle de ceux qui menent une vie plus reglée en apparence, & à qui on ne peut reprocher aucune de ces actions viſiblement criminelles, & je dis qu'il y en a beaucoup qui ont grand ſujet de croire

qu'ils n'ont point dans le cœur ce desir de la vie bienheureuse, sans lequel on n'y sçauroit parvenir.

Peut-on croire, par exemple, que ceux qui n'y pensent presque jamais, qui n'écoutent qu'avec dégoût ce que l'on en dit; qui n'ont l'esprit occupé que de pensées de fortune & d'établissement, ayent dans le cœur le désir de l'autre vie, & le dégoût de celle-ci.

Peut-on croire que ceux dont la vie n'est qu'une chaîne, & un cercle de divertissemens, & dont le plus grand soin est que les plaisirs se succedent les uns aux autres, sans autre interruption que celle qui est necessaire pour s'en délasser, passent leur vie dans cet état de gémissement; sans lequel selon St. Augustin on ne peut prétendre à la joye des Citoyens de Jerusalem.

Il est vrai que l'ennui & le dégoût ne laissent pas de les trouver au milieu de leurs plaisirs; mais ce dégoût ne vient pas de ce qu'ils désirent des biens d'une autre nature. C'est un dégoût qui naît de la grandeur de leur cupidité, & non pas de sa foiblesse. Il vient de ce qu'ils ne sont pas encore contens des plaisirs, dont ils joüissent; & qu'ils en voudroient encore de plus grands. C'est un dégoût qui vient de l'ardeur avec laquelle ils désirent les biens de la terre, & non du désir ni de l'idée des biens du Ciel, auſquels ils ne pensent point.

Ce gémiſſement dont nous parlons, n'eſt pas un dégoût de certains plaiſirs. C'eſt un dégoût de tous les plaiſirs. Il n'enferme pas un mépris de certains honneurs & de certaines grandeurs du monde, mais un mépris de tous les honneurs & de toutes les grandeurs du monde. C'eſt un dégout général qui fait qu'on ſe croit miſerable, parce qu'on eſt ſéparé de Dieu, parce qu'on eſt hors de ſon pays, parce qu'on eſt ſujet au peché, parce qu'on eſt dans le danger de perdre à tout moment le bonheur auquel on aſpire. Qu'eſt ce qui afflige le cœur d'un Chrêtien, dit St. Auguſtin ? C'eſt de ce qu'il n'eſt pas avec Jeſus-Chriſt, c'eſt de ce qu'il eſt encore hors de ſon Pays.

C'eſt ce qui fait dire à ce St. Docteur que la vie preſente eſt une *continuelle affliction pour les gens de bien. Si vous vous y regardez*, dit-il, *comme étranger, ou vous n'aimez gueres vôtre patrie, ou il faut que vous y ſoyez affligé. Car qui ne s'affligeroit de n'être pas avec celui qu'il déſire ? D'où vient donc que vous ne reſſentez point cette affliction ? c'eſt que vous n'avez point d'amour : aimez l'autre vie, & vous trouverez de l'amertume dans celle-ci, de quelque proſperité qu'elle vous flatte, de quelques délices qu'elle ſoit remplie.* Ama *alteram vitam & videbis quia iſta vita tribulatio eſt, quacumque proſperitate fulgeat, quibuſcumque deliciis abundet atque circumfloreat.*

*In Pſ.* 130.

Il eſt vrai que cette affliction & ce gémiſſement n'exclut pas toute ſorte d'attache aux choſes du monde ; mais il enferme néanmoins une telle préference de la vie éternelle à la vie temporelle, quelque heureuſe qu'on ſe la puiſſe imaginer, que l'on regarde comme le plus grand des malheurs de joüir pour jamais de tous les biens de la terre, & d'être éternellement privé de Dieu.

Mais peut-être que l'on trouvera plus facilement ce gémiſſement & ce deſir dans les pauvres que dans les riches, & parmi les miſeres & les travaux de la vie, que parmi les plaiſirs & les divertiſſemens. L'on auroit ſans doute ſujet de le croire, s'il ſuffiſoit de trouver des gémiſſemens & des larmes, car on en trouve en abondance dans le monde, comme on y trouve des miſeres en abondance. Mais il ne ſuffit par pour cela de gémir & de pleurer. Il faut gémir & pleurer, non de ce qu'on eſt privé des biens & des plaiſirs de la terre, mais de ce que l'on eſt ſéparé de ceux du Ciel. La cupidité a ſes larmes auſſi bien que la charité, & *il y en a beaucoup*, dit St. Auguſtin, *qui verſent des larmes de Babylone, parce qu'ils ne connoiſſent que les joyes de Babylone.* Multi *flent fletu Babilonico, quia gaudent gaudio Babilonis.* *Aug. in Pſ. liv. 36.*

Il s'en trouve beaucoup, dit ce même Saint, qui gémiſſent ſous le poids des afflictions de la terre, ou parce qu'ils

*In Pſ.* 48. „ ont perdu leur bien, ou parce qu'ils ſont „ accablez de maladies, ou parce qu'ils „ ſont réduits à la priſon & aux chaînes, „ ou parce qu'ils ont fait naufrage, ou „ parce qu'ils ont ſuccombé ſous les artifi- „ ces de leurs ennemis: Mais ils ne gémiſ- „ ſent pas en colombes, parce que ce n'eſt „ point l'amour de Dieu, ni le St. Eſprit „ qui les fait gémir. C'eſt pourquoi vous „ voyez que lorſque ces perſonnes ſont dé- „ livrées de ces afflictions, ils jettent de „ grands cris, & font voir par leurs tranſ- „ ports qu'ils étoient des corbeaux & non „ des colombes.

Dieu ne diſtingue point les pauvres & les riches par les biens extérieurs, il les diſtingue par les deſirs. C'eſt par leur cœur, dit St. Auguſtin, qu'il les examine, non par leurs coffres ou par leurs maiſons. *Divites*

*In Pſ.* 51. *& pauperes in corde interrogat Deus, non in arca & domo,* Que vous ſert il, dit-il, encore, *de ce que vous êtes vuides des biens de la terre, ſi vous brûlez du déſir d'en avoir?* Quid *tibi prodeſt quod eges facultate, ſi ardes cupiditate?* Il fait le même diſcernement des gemiſſemens & des larmes, & il met au rang de ceux qui ont leur conſolation ſur la terre, ceux qui pleurent & qui gémiſſent de ne l'avoir pas; ceux qui ont ſoif non de la juſtice, mais des biens du monde, & qui ne haïſſent la vie que parce qu'il ne leur eſt pas permis d'en joüir com-

me ils voudroient.

Et c'eſt ce qui donne lieu de conclure que ce gémiſſement n'eſt gueres moins rare parmi les pauvres & les miſerables, que parmi les riches & les heureux : parce que ſi l'on y voit plus de miſeres, on n'y voit pas moins de cupidité, qu'ils ne penſent gueres davantage à l'autre vie, & qu'ils ne ſont pas moins remplis du déſir des biens de la vie preſente.

Si l'on veut ſçavoir s'il y a bien des gens qui déſirent ſincérement la vie éternelle, il ne faut qu'examiner s'il y en a beaucoup dont l'on puiſſe dire qu'ils ont leur tréſor dans le Ciel, puiſque, ſelon l'Evangile, le cœur de l'homme eſt où eſt ſon tréſor. Or il eſt certain, ſelon le même Evangile, que l'on n'a ſon tréſor dans le Ciel que lorſque l'on theſauriſe pour le Ciel & non pour la terre, c'eſt-à-dire, que lorſqu'on y fait amas de bonnes œuvres que l'on envoye devant ſoi pour s'en nourrir dans l'éternité, & lorſque l'on y tranſporte ce que l'on peut de ſes biens, comme font ceux qui veulent s'établir en quelque autre Païs, en quittant le leur. C'eſt par là qu'on peut reconnoître quel eſt le lieu que nous regardons comme nôtre patrie, ou plûtôt c'eſt ce qui fait voir qu'il y en a peu qui regardent le Ciel comme leur patrie, puiſqu'il y en a peu qui y tranſportent leur bien, & qui s'y faſſent un tréſor de bonnes œuvres, & que

l'on voit au contraire que tous les ſoins & toutes les actions du commun du monde, ne tendent qu'à la terre, & ne ſont que pour la terre.

Déſirer la vie éternelle, c'eſt déſirer la juſtice, c'eſt en être alteré. Car la vie éternelle conſiſtera dans la poſſeſſion de la parfaite juſtice. Or je ne ſçai ſi en conſiderant la vie du commun du monde, & en voyant combien on eſt peu touché de ſes fautes, combien on a peu de ſoin de les éviter, combien on ſonge peu à s'avancer dans la pieté, on peut croire qu'il y en ait beaucoup qui ſoient dans cette faim, & ce déſir de la juſtice.

Tout cela fait voir que nous n'avons point de plus grand interêt que de faire naître en nous ce déſir de la felicité du Ciel, & ce gémiſſement de nôtre exil ſi nous ne les avons pas, & de les nourrir ſi nous les avons. Mais comme ces ſentimens ont deux régards; l'un vers la vie preſente, qui eſt un régard de mépris & d'averſion, l'autre vers la vie du Ciel, qui eſt un regard d'amour & de déſir; il eſt clair que pour les exciter, il eſt utile de bien connoître les miſeres de la vie preſente, & les biens incomprehenſibles de la vie du Ciel, & c'eſt ce que nous tâcherons de repreſenter dans la ſuite de ce Livre.

## CHAPITRE. V.

### *Des miſeres exterieures de cette vie.*

LE comble de la miſere, dit St. Auguſtin, c'eſt d'être miſerable & de n'être point touché de ſa miſere. *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum.* Cependant ce comble de miſere fait l'état commun des hommes, & rien preſque ne leur convient plus généralement que d'être tout enſemble accablé de maux, & inſenſible à ces maux qui les accablent. *L. 1. Conf. c. 13.*

Cette inſenſibilité ne vient point en eux, du mépris qu'ils faſſent des miſeres de la vie: elle vient de leur aveuglement, & de l'emportement de leurs paſſions. Car voici de quelle maniere ils ſe procurent le repos dont ils ſemblent quelquefois joüir. Premiérement à l'égard des maux paſſés, ils n'y ſongent plus. Ils comptent pour peu de choſe tous les maux futurs, & ſans toutes ces belles raiſons que les Philoſophes ont tâché de leur fournir, ils ſe délivrent de la crainte qu'ils en pourront avoir, ou par des eſperances témeraires, ou ſimplement en n'y penſant point.

Ils ne connoiſſent point du tout la plus grande partie de leurs maux ſpirituels, &

ils ſont peu de réflexions ſur ceux qu'ils connoiſſent. Leur amour propre éloigne de leur vûë la plûpart des objets qui pourroient faire impreſſion ſur leur eſprit. Et par ce moyen ils deviennent capables de joüir de quelques-uns des objets de leurs paſſions qu'ils ne voyent qu'à demi, & dont ils ne conſiderent point les funeſtes ſuites : & c'eſt là ce qu'on appelle repos & joye dans le monde.

Avec tous ces miſerables ſoulagemens que leur aveuglement ou leurs paſſions leur procurent, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent accablés de triſteſſe & de chagrin, parce qu'il y a une infinité de maux dans la vie qu'ils ne ſçauroient s'empêcher de voir & de ſentir : Mais il y a cette difference, entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne leur paroiſſent tels que par l'erreur de leur imagination, & que leurs maux ont d'ordinaire beaucoup plus de réalité qu'ils n'en connoiſſent.

Si cette ignorance où ils ſont de la plûpart de leurs miſeres, n'avoit point de mauvais effets, peut-être ſeroit-on tenté de la regarder comme une eſpece de bien, mais il s'en faut beaucoup que cela ne ſoit. Cette fauſſe idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie entretient leurs attaches, nourrit leurs paſſions & les empêche de penſer à eux. Et ainſi rien n'eſt plus important que de les en bien détromper, & de les por-

ter

ter à ne ſe pas diſſimuler les miſeres réelles & effectives de la vie humaine.

Ce ſeroit un diſcours infini que de vouloir repreſenter ici toutes ces miſeres, il faut ſe contenter d'en tracer une image racourcie. Nous l'emprunterons principalement de St. Auguſtin, qui ayant été fort occupé de cet objet, en a fait diverſes peintures dans ſes ouvrages.

Il la commence d'ordinaire par l'état des enfans. Regardez, dit-il, les enfans, & conſiderez de combien de maux ils ſont accablez. Parmi combien de vanitez, d'erreurs, & de terreurs ils croiſſent en âge. *Intuere parvulos quos & quanta mala patiuntur, in quibus vanitatibus, erroribus, terroribus creſcant.* Quoi que l'on ſe ſoit accoutumé de regarder leur état ſans horreur, parce qu'on ſupoſe qu'ils en ſortiront, il eſt pourtant tel qu'il n'y a point d'homme ſage qui n'aimât mieux mourir que d'être réduit à la foibleſſe, à l'ignorance, l'imbecilité d'eſprit & de corps que l'on voit dans les enfans. Ainſi nous commençons tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort, & cet état ſi miſérable fait une partie conſiderable de nôtre vie.

*Cont. Jul. l. 4. c. ult.*

*De Civit. Dei. 21. c. 14.*

Il eſt vrai que la raiſon ſe dévelopant peu à peu, l'on ſort de quelques-unes des foibleſſes de l'enfance par le moyen de l'inſtruction. Mais cela, dit St. Auguſtin, ne ſe fait pas ſans beaucoup de peines & de

*De Civit. Dei. l. 22. c. 22.*

douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque chose d'utile ? & combien peu avec tout cela réüssit-on à l'égard du plus grand nombre ? Le torrent de la corruption naturelle n'en emporte-t il pas la plûpart, & l'obscurcissement de l'esprit n'en empêche-t-il pas une grande partie des autres de comprendre ce qu'on leur voudroit montrer. C'est une misere que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de la naissance, & c'est une autre misere que d'en sortir par des moyens si laborieux & si pénibles.

Le seul avantage des enfans est d'être malheureux sans le sçavoir, & sans discerner leurs maux, si cela se peut nommer avantage, & cela même leur est ôté par l'accroissement de l'âge, qui leur donnant un sentiment plus distinct & plus net de leur inclination, les rend aussi plus miserables ; parce qu'ils sont toujours privez de la plus grande partie de ce qu'ils désirent.

On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune peine de corps & d'esprit, n'être point trompé ; *non mori, non offendi, non falli*, cependant on est expolé à toute heure à la mort, aux douleurs & erreurs.

*De Civit. l. 22. c. 22.* " Qui peut, dit St. Augustin, je ne dis „ pas exprimer, mais comprendre toutes „ les miseres auſquelles les hommes sont „ sujets, & qui sont des suites de leur

miſerable condition : Quelle aprehenſion « & quelle douleur ne cauſent point la « mort des proches, la perte des biens, les « jugemens injuſtes, les ſupercheries des « hommes, les faux ſoupçons, les violen- « ces auſquelles on eſt expoſé, comme les « brigandages, la captivité, les fers, la « priſon, l'exil, les tortures, la mutila- « tion des membres, les infamies, & les « bruralitez, & mille autres choſes hor- « ribles qui arrivent ſouvent ? Qui ſe « peut aſſurer ſur ſon innocence d'être à « couvert des inſultes des démons, puiſque « quelquefois ils tourmentent ſi cruelle- « ment des enfans nouvellement bapti- « ſez, Dieu qui le permet ainſi, nous « aprenant par là à déplorer la miſere de « cette vie, & à déſirer la felicité de « l'autre ? Que dirai-je des maladies qui « ſont en ſi grand nombre, que mêmes « les Livres des Medecins ne les contien- « nent pas toutes ? la plûpart des remedes « qu'on employe pour les guérir ne ſont- « ce pas autant de tourmens, enſorte « qu'un homme ne ſe peut délivrer d'une « douleur que par une autre. «

L'état même ordinaire des hommes « n'eſt rien qu'une continuelle maladie qui « a beſoin d'être arrêtée par des remedes, « & ces remedes ſont d'autres eſpeces de « maladies auſquelles il faut enſuite re- « medier. La faim & la ſoif nous feroient « *Aug. in Pſ. 84.*

„ mourir ſi l'on n'y remedioit par les ali-
„ mens & par les breuvages. On ſe laſſe
„ en demeurant de bout, & on ſe délaſſe
„ en prenant un ſiége, mais ce remede
„ de la laſſitude commence bientôt de
„ nous laſſer ; & l'on ne ſçauroit demeu-
„ rer long-tems aſſis. On ſe laſſe en
„ veillant, en demeurant debout, en ma r-
„ chant, en étant aſſis, en mangeant, &
„ de quelque côté que l'on ſe tourne pour
„ ſe délaſſer, on y trouve la laſſitude & la
„ peine. „ *Quidquid nobis providerimus ad refectionem, illic rurſus invenimus defectionem.*

Il eſt vrai que tous ces maux peuvent ſervir d'exercices de vertu, mais ſi la vertu en peut bien uſer, & ſi elle aime à les ſouffrir, elle n'aime pas néanmoins les maux qu'elle ſouffre, & elle ne doit pas même les aimer. Car ce n'eſt pas là l'état naturel de l'homme. C'eſt une ſuite de ſon peché : & comme il faut ſouhaiter la deſtruction du peché, il faut auſſi ſouhaiter celle de ſes ſuites. C'eſt un état de guerre & de combat qui ne nous permet pas de joüir d'aucune paix. Cependant il eſt juſte de tendre à cette paix que le peché a troublée. L'état de guerre ne peut être ni naturel ni éternel. Car tout tend à la paix. En un mot il eſt legitime & conforme à l'ordre de Dieu, & à la loi éternelle de déſirer ; de joüir de lui ſans aucune peine, & ſans aucun

trouble de corps ni d'eſprit, puiſque c'eſt à quoi il a deſtiné l'homme, & qu'il ne peut être que miſerable hors de cet ordre dans lequel & pour lequel il a été créé.

## CHAPITRE VI.

### *Images des miſeres intérieures de l'homme en cette vie.*

TOus les maux extérieurs auſquels l'homme eſt continuellement en butte dans ce monde, ne ſont qu'une bien petite partie des miſeres de la vie preſente. Et celles qui affligent ſon eſprit, doivent avoir infiniment plus de force pour la lui faire haïr. Quand il n'y auroit que cette horrible incertitude de la grace ou de la haine de Dieu, de nôtre ſalut ou de nôtre perte où il faut que nous la paſſions toute entiere, ne devroit-elle pas ſuffire pour la remplir d'amertume. Car quel criminel s'eſt jamais plû dans une priſon, dans laquelle il fût renfermé pour y attendre un jugement qui dût décider de ſa mort ou de ſa vie ?

Que ſi nous ouvrons les yeux aux dangers continuels où nous ſommes de nous perdre, aux précipices qui nous environnent, aux piéges dont nôtre chemin eſt tout rempli, à la malice, à la force, & aux artifices de nôtre ennemi, à nôtre foibleſſe & à nôtre peu de lumiere ; ne faut-il pas être ſtupide

non ſeulement pour ſe croire heureux en cet état, mais pour ne s'y pas eſtimer trés-malheureux?

Il eſt vrai que la grace & la lumiere de Dieu peut nous garantir de tous ces dangers, & ſoutenir nôtre foibleſſe contre des ennemis ſi redoutables, mais hélas que faiſons-nous pour la mériter? " Quelles „ ſont nos prieres qui la doivent attirer; „ quel poids & quelle peſanteur n'éprouve *Aug.* „ point nôtre ame, quand elle veut s'élever *in Pſ.* „ à Dieu? Combien ce corps mortel & *102.* „ corrompu lui cauſe-t-il d'embarras & „ d'obſtacle qui la rapellent à la terre & la „ détournent de Dieu? Quelle foule innom- „ brable de phantômes & de tentations ne „ la viennent-ils point troubler? Et ne „ ſent-elle pas en elle-même comme une „ multitude de vers qui la rongent & qui „ naiſſent du fond de ſa corruption? „

Quelle miſere de n'être maître ni de ſon eſprit ni de ſon cœur, & de voir l'un occupé de mille penſées ridicules & déreglées, & l'autre agité d'une infinité de mauvais déſirs & de ſentimens corrompus, ſans pouvoir arrêter cette malheureuſe fecondité! d'être obligé de vivre avec cette foule d'ennemis intérieurs, d'être toujours aux mains avec eux, ſans pouvoir jamais les exterminer?

Il ne faut rien autre choſe pour ſe perdre que de ſe livrer à eux de ceſſer de les combattre; & l'on ne s'en peut garantir que par

une réſiſtance continuelle. " Il faut veil- "
ler continuellement, dit St. Auguſtin, de "
crainte qu'une fauſſe aparence ne nous "
trompe, qu'un diſcours artificieux ne "
nous ſurprenne, que quelque erreur ne "
s'empare de nôtre eſprit, que nous ne "
prenions un bien pour un mal, ou un "
mal pour un bien, que la crainte ne nous "
détourne de faire ce qu'il faut, que la "
paſſion ne nous précipite à faire ce qu'il "
ne faut pas, que le Soleil ne ſe couche ſur "
nôtre colere, que la haine ne nous porte "
à rendre le mal pour le mal, qu'une tri- "
ſteſſe exceſſive ou déraiſonnable ne nous "
accable, que nous ne ſoyons méconnoiſ- "
ſans d'un bienfait reçu, que les médi- "
ſances ne nous troublent, que nous ne "
faſſions quelques jugemens téméraires, "
que ceux qu'on fait de nous ne nous abat- "
tent, que le peché ne regne en notre "
corps mortel, en nous portant à ſeconder "
ſes déſirs, que nous ne faſſions ſervir nos "
membres d'inſtrumens d'iniquité pour "
le peché, que nôtre œil ne ſuive ſes apetis "
déreglez, qu'un déſir de vengeance ne "
nous emporte, que nous n'arrêtions "
nos regards ni nos penſées ſur des objets "
illégitimes, que nous ne prenions plaiſir "
à oüir quelque parole outrageuſe ou des- "
honnête, que dans cette guerre ſi péni- "
ble & ſi pleine de dangers, nous ne nous "
promettions la victoire de nos propres "

*De Civit. Dei l. 22. c. 23.*

„ forces, ou nous ne nous l'attribuions, „ au lieu de l'attribuer à la grace de celui „ dont l'Apôtre dit : Graces ſoient rendues „ à Dieu qui nous donne la victoire par „ Nôtre-Seigneur Jeſus Chriſt.

Qui peut nier que ce ne ſoit une trés-grande miſere que d'être ainſi diviſé & déchiré au dedans de ſoi, & d'être obligé à ce combat continuel. *L'eſprit porte en haut*, dit le même St. Auguſtin : *le poids de la chair nous repouſſe en bas. Ainſi dans ces deux differens efforts, dont l'un nous éleve, l'autre nous abaiſſe, il y a une guerre continuelle dans nous, mais cette guerre eſt proprement l'affliction & la miſere de cette vie.* Spiritus *ſurſum vocat, pondus carnis deorſum revocat. Inter duos conatus ſuſpenſionis & ponderis, colluctatio quædam eſt, & ipſa colluctatio preſſura noſtra eſt.*

*In Pſal. 87.*

Voilà quelle eſt la condition de nôtre vie ; mais combien cette vie eſt-elle pénible ? Combien y reçoit-on de playes, & viſibles & inviſibles ? Combien a-t'on ſujet d'en craindre l'évenement, puiſqu'il ne faut ſouvent qu'une ſeule vûë & un ſeul conſentement pour nous perdre.

On ne peut pas même regarder avec ſûreté les graces que l'on a reçûës de Dieu, & les bonnes œuvres qu'elles nous ont fait faire. On les gâte, on les ſoüille, on les perd ſouvent en y arrêtant ſes yeux, auſſi-bien qu'en les expoſant à ceux des autres.

Et quelque affligeant que ſoit pour nous le ſpectacle de nos maux & de nos défauts, il eſt encore moins à craindre que celui de nos biens & de nos vertus.

Que ſi en détournant un peu nôtre eſprit de nos miſeres intérieures, nous prétendons nous conſoler par le commerce des créatures, & par la vûë de ce qui ſe paſſe dans le monde, nous n'y trouverons encore que des ſujets de haïr la vie. Car qu'y découvre-t'on autre choſe qu'interêt, qu'injuſtice, que paſſions violentes & déraiſonnables, qu'opreſſion de la verité & de la juſtice, qu'aveuglement, qu'erreurs, que préventions, qu'artifices, que déguiſement, que vanité. Où eſt-ce que la raiſon eſt écoutée; où ſe conduit-on même par ſes véritables interêts ?

Non ſeulement, comme dit le Prophête, *il n'y a point de verité, de miſericorde & de ſcience de Dieu ſur la terre*; c'eſt à dire, dans le ſiécle: Mais le petit nombre de gens de bien qui ont la miſericorde, la verité & la juſtice dans le cœur, ne ſavent comment les pratiquer à l'égard des gens du monde. On ne ſçait comment on les doit prendre, ni ce qu'on leur doit dire. Il faut craindre de les irriter & de leur nuire au lieu de leur ſervir, il faut craindre auſſi de manquer à la charité qu'on leur doit. Cette double crainte tient l'eſprit dans une agitation & une incertitude

continuelle, & quelques précautions qu'on aporte, on ne ſçauroit ſouvent éviter de ſe voir engagé avec eux en de fâcheuſes conteſtations.

" Qu'il eſt difficile, nos freres, dit St. Auguſtin, d'être bien avec tout le monde, & de n'entrer en conteſtation avec perſonne. Dieu nous apelle à la concorde; il nous commande d'entretenir la paix entre nous : C'eſt le but que nous devons avoir, & nous devons faire tous nos efforts pour parvenir à la paix parfaite. Cependant il arrive ſouvent que l'on entre en conteſtation avec ceux que l'on veut ſervir. Un homme eſt dans l'erreur, vous déſirez de le ramener à la voye de la vie, il vous réſiſte avec un eſprit d'aigreur. C'eſt ainſi que les Payens & les Héretiques réſiſtent à ceux qui combattent les erreurs & les Doctrines des démons, auſquelles ils ſont attachez. Un mauvais Catholique ne veut pas bien vivre, & vous êtes obligé de le reprendre, quoi qu'il ſoit dans le ſein de l'Egliſe. Quelles peines n'a-t-on point à chercher des voyes de le corriger, afin d'en pouvoir rendre un compte favorable à nôtre Maître commun? Combien voit-on naître ainſi de toutes parts des ſujets de conteſtations & de diſputes? Il arrive donc ſouvent qu'étant accablé d'ennui, on

*In Joan. tr. 55.*

dit en ſoi-même, qu'ay-je affaire de « ſouffrir tant de contradiction de la part « de ceux qui rendent le mal pour le bien? « Je veux procurer leur ſalut, & ils veulent « ſe perdre. Je conſume ma vie à conte « ſter, je n'ai point de paix, & je ne fais « autre choſe que de me faire des ennemis « de ceux qui devroient avoir de l'affection « pour moi, s'ils conſideroient celle que « j'ai pour eux. A quoi bon demeurer « toujours dans ces embaras & dans ces « ſouffrances ? Vaut-il pas mieux ne « s'ocuper que de ſoi, ſe ſéparer de tout, « & ſe contenter de prier Dieu. Mais ren- « fermez-vous en vous-même tant que vous « voudrez, ſi vous avez commencé de « ſuivre Dieu, vous y trouverez de la con- « tradiction, & quelle contradiction ? « C'eſt que la chair convoite contre l'eſ- « prit, & l'eſprit contre la chair. „

S'il eſt difficile de ſervir les hommes, il ne l'eſt pas moins de ſe défendre d'eux. Car il n'y a rien dans le monde qui ne ſoit contagieux, & ſes maximes, ſon eſprit, ſes paſſions ſe communiquent inſenſiblement à ceux qui y vivent. Ainſi on ſe trouve ſans y penſer couvert de pouſſiere & l'obſcurité qu'elle cauſe nous fait perdre de vûë la verité. *Lettre de M. de S. Cyran Tome I. let. 56. Voyez Tome 2. let. 1.*

La ſeule vûë d'une perſonne toute mondaine, imprime je ne ſçai quoi de mauvais

dans l'ame même d'un homme de bien. Car il y a encore un air caché dans l'eſprit de tous les méchans qui ſe communique plus inſenſiblement aux ames qui ont quelque commerce avec eux, que l'air des corps infectez de peſte ne ſe communique à ceux qui s'en aprochent.

Ceux qui ont bien connu le monde, nous le repreſentent comme un grand feu, ou plûtôt comme une ſource de feux formés par la triple concupiſcence qui y regne, dont les flames ſe repandant de toutes parts envelopent les ames par les tourbillons de feu qui en ſortent. Ces tourbillons entrent par les yeux & par les oreilles dans la ſubſtance de l'ame, & lui font perdre la vie de l'eſprit, en lui laiſſant celle du corps, & ils y entrent en diverſes manieres, ſelon les diverſes paſſions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoiſonnent par une douceur mortelle, quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle, quelquefois ils l'aigriſſent par la haine & par la colere. Car tout eſt dangereux dans le monde; ſon amitié auſſi-bien que ſa haine, ſes careſſes auſſi-bien que ſes perſecutions. Tout cela ſert de tentation à l'ame, & ſouvent d'occaſion de ſcandale & de chûte.

Si le monde dans lequel le démon regne, étoit ſéparé par quelques marques ſenſibles de celui où il ne regne pas, peut être qu'on

pourroit prendre quelques meſures pour s'y conduire ſûrement. Mais il n'en eſt pas ainſi. Tout eſt couvert de tenebres en cette vie. Les bons & les méchans n'y ſont pas ſeulement mêlez, mais confondus. Ils ne ſont ſouvent diſtinguez que par le fond du cœur qui ne ſe voit point, & dont il n'eſt pas permis de juger. Ainſi en penſant ſe lier à des gens de bien & trouver en eux de veritables amis, on ſe trouve ſouvent uni avec des méchans, des envieux, & de veritables ennemis.

Il n'eſt pas beſoin pour être tels, qu'ils faſſent paroitre des paſſions aigres & malignes contre nous, il ſuffit qu'ils ayent des intentions contraires aux nôtres. " Qui " peut douter, dit St. Auguſtin, qu'ils " ne ſoient nos ennemis, puiſqu'ils ont " deſſein de nous rendre compagnons de " leurs ſuplices, & c'eſt une grande " choſe, ajoute-t-il, d'être tous les " jours frapé de leurs diſcours, & de ne " ſe pas écarter de la voye de Dieu. Car " ſouvent l'ame voulant aller à Dieu eſt " ſaiſie de crainte & chancelle dans ſon " chemin. Elle n'oſe accomplir ſes bons " déſirs, de crainte de choquer ceux " avec qui elle vit, qui aiment & qui " recherchent les biens paſſagers & périſſables. ,, *Et magnum eſt inter eorum verba verſari quotidie & non excidere de itinere præceptorum Dei : ſæpe enim mens nitens* *Aug. in Pſ. 6.*

*pergere in Deum, concuſſa ipſo itinere trepidat, & plerumque propterea non implet bonum propoſitum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & tranſeuntia diligentes.*

Il faut demeurer d'accord néanmoins qu'il y a quelque conſolation dans la liaiſon que l'on peut avoir avec des gens de bien, & c'étoit la ſeule que St. Auguſtin trouvoit dans la vie. Mais de combien d'amertumes cette conſolation eſt-elle mêlée ; lors même que nous avons le plus de ſujet d'être ſatisfait d'eux, ils ne font ſouvent que nous rendre plus miſerables, parce que nous prenons part à tous leurs maux. Ainſi l'amitié humaine n'eſt par elle-même qu'une extenſion de nos miſeres, parce qu'elle nous y expoſe, non-ſeulement en nôtre propre perſonne, mais auſſi en celle de nos amis. C'eſt une multiplication de craintes, de triſteſſes, de chagrins. Mais ce qu'il y a de plus pénible, eſt que comme ceux avec qui on contracte ces liaiſons, ſont des hommes, on y eſt ſouvent trompé, & on découvre ſouvent en eux dans la ſuite des défauts incommodes, auſquels on ne s'étoit point attendu. Quelque précaution qu'on aporte pour ne les pas choquer ; on les voit ſouvent ſe refroidir envers nous ſur des ſoupçons, ſur des rapports, ſur des imaginations ſans fondement. Ils ſe laſſent quelquefois de nous

par une pure inconſtance, ou par de nouvelles paſſions auſquelles ils s'engagent. Si l'on eſt reſervé envers eux, ils s'en plaignent, ſi l'on s'ouvre trop, ils en abuſent. Il leur ſuffit ſouvent pour concevoir de l'averſition de nous, de croire que nous ne les eſtimons pas aſſez. Ainſi aprés pluſieurs années d'une étroite familiarité, on ſe trouve ſouvent moins unis que ſi l'on ne s'étoit jamais vûs. Et il y a peu de liaiſons parmi les hommes qui ne ſe terminent par-là, & qui ne ſe réduiſent à la fin à de ſimples civilitez, ſans aucune véritable union.

Où trouve-t-on des gens qui s'intereſſent ſérieuſement à nôtre bien & à nôtre ſalut; qui entrent dans nos beſoins ſpirituels & temporels, qui ſongent à prévenir ce qui nous peut nuire, & à nous ſoutenir dans nos foibleſſes; chacun ſonge à ſoi dans le monde, & eſt preſque entiérement ſéparé des autres. On ne voit preſque nulle part aucune véritable union, & l'on n'apperçoit que trop parmi les Chrêtiens l'accompliſſement de la menace que Jeremie faiſoit aux Juifs, *que tout frere dreſſeroit des piéges à ſon frere, & que tout ami uſeroit de déguiſement & d'artifice*: Quia *omnis frater ſuplantans ſuplantabit, & omnis amicus fraudulenter incedet*, &qu'il rendroit Jeruſalem comme des monceaux de ſable, *& dabo Jeruſalem in acervos arenæ.* Car l'Egliſe en

*Jer.* 9. 4.
*Jer.* 9. 11.

effet n'eſt preſque plus compoſée que de monceaux de ſable ; c'eſt-à-dire, de membres ſecs qui ne ſont point unis entr'eux, par l'union intérieure de l'eſprit de Dieu, mais par un aſſemblage extérieur qui forme une eſpece de ſocieté qui s'entretient peu, & qui eſt prête de ſe déſunir au moindre ſouffle.

Ce qui eſt plus étrange, eſt que cette déſunion n'a pas ſeulement lieu dans la grande ſocieté de l'Egliſe, à cauſe des méchans qui la rempliſſent ; mais qu'on la remarque preſque dans toutes les ſocietez particulieres, & même dans celles des plus gens de bien. Tout y eſt plein de diviſions intérieures d'eſprits & de ſentimens & la paix extérieure ne s'y conſerve, que parce que chacun ſe cache, ſe ménage, & diſſimule aux autres ce qu'il penſe.

Enfin quand on auroit trouvé des amis exempts de tous ces défauts, on doit toujours craindre qu'ils ne changent, dit St. Auguſtin, comme on le doit craindre pour ſoi-même. Ainſi comme la malice des méchans eſt un ſujet continuel de douleur, l'incertitude de la perſeverance des bons eſt un ſujet continuel d'inquiétude. Qui s'étonnera aprés cela que St. Auguſtin ſoutienne que les gens de bien ſont toujours affligez dans cette vie & qu'il n'y a qu'à marcher dans la voye de Dieu pour être perſecuté : *Ambulet in viam anguſtam &*

*Aug. in Pſ. 85.*

*incipiat piè vivere in Christo, & necesse est ut persecutionem patiatur* ; puisqu'étant affligez comme ils sont des désordres & des scandales du monde, & de l'instabilité des gens de bien, ces sortes de persecutions ne leur sçauroient jamais manquer.

Il est vrai qu'il y en a peu qui ressentent les peines de cette nature, & que les méchans qui font le plus grand nombre n'en sont nullement touchez. Mais tant s'en faut qu'ils en soient plus heureux ; c'est ce qui fait au contraire le comble de leur malheur. Car cette insensibilité vient de l'aveuglement de leur esprit & de l'endurcissement de leur cœur. Ils sont tous couverts de playes horribles & mortelles. Ils sont privez de tous les vrais biens. Ils sont l'objet de la colere de Dieu. Ils sont le joüet des démons qui les dominent, qui les remuent, qui les conduisent en enfer, & ils n'en voyent & n'en sentent rien.

Quand ils joüiroient avec cela de tous les biens de la terre, & qu'ils seroient exempts de tous les maux ordinaires de la vie, ils ne laisseroient pas d'être trés-malheureux, & leur fausse felicité ne devroit passer que pour une véritable misere. *Falsa felicitas, vera miseria*, dit St. Augustin. Mais souvent ils ne sont pas même temporellement heureux. La justice de Dieu ne laisse pas de se faire sentir à eux & de troubler leurs miserables plaisirs. Le monde a ses amertu-

*In Ps.* 85.

mes pour eux auſſi-bien que pour les gens de bien. Ils ne ſont pas plus exempts que d'autres des pertes, des maladies & des autres accidens auſquels les hommes ſont expoſés, & ils y ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils aiment davantage les biens qui leur ſont ravis par accidens. Ce ſont de purs maux pour eux, parce qu'ils ne trouvent rien en eux qui les en conſole. Ils ne ſçauroient alors ni ſortir hors d'eux-mêmes, parce qu'ils n'y trouvent qu'affliction, ni rentrer dans eux-mêmes, parce qu'ils n'y trouvent rien de bon. *Non eſt quò exeat quia dura ſunt, non eſt quò intret quia mala ſunt.* Quand même ils n'auroient pas au dehors des cauſes d'affliction, leurs paſſions leur en font naître au dedans; qui ne leur permettent pas de joüir d'aucun repos véritable. Ainſi, quoi qu'il ſoit vrai généralement de tous les hommes tant bons que mauvais, qu'il eſt impoſſible qu'ils ſoient dans cette vie exempts de crainte, de travail, de douleur & de danger, cela néanmoins eſt principalement vrai des méchans. Ils ſont incapables de repos, de paix & de joye, & leur vie eſt d'autant plus miſerable & d'autant plus à plaindre, qu'ils connoiſſent moins leur miſere, qu'ils en ſont moins touchez, *tantò magis flenda quantò minus fletur.*

*Aug. in Pſ. 36.*

# CHAPITRE VII.

*Premiere maniere de concevoir la felicité du Ciel, par l'exemption des maux de la vie presente.*

LA vûë des miseres de cette vie ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr, elle nous doit aussi servir de dégré pour nous élever à la connoissance de la vie du Ciel, puisque l'exemption de ces miseres fait une partie du bonheur que nous attendons. Et c'est pourquoi l'Ecriture nous la represente souvent sous cette idée. Elle nous fait considerer que nous y serons délivrez de la necessité de la mort, & de tous les sujets de larmes que nous avons en ce monde: *Dieu*, dit Isaye, *précipitera la mort pour jamais, & le Seigneur Dieu séchera les larmes de tous les yeux, & il effacera de dessus la terre l'oprobre de son peuple. Car c'est le Seigneur qui a parlé.* Elle nous promet une délivrance absoluë de tous nos ennemis, c'est à-dire, des démons, des méchans, de nos passions, de nos pechez. *On n'entendra plus parler*, dit le même Prophête, *de violence dans vôtre terre, ni de destruction & d'opression, le salut environnera vos murailles, & les loüanges retentiront à vos portes.* Elle nous fait esperer une exemption de tou-

*Isaye 25. 8.*

*Isaye 60. 8.*

tes les neceſſités qui naiſſent de nôtre mortalité, & qui rendent nôtre ame peſante. *Ils n'auront plus*, dit-il, *ni faim, ni ſoif, la chaleur & le Soleil ne les brûleront plus, parce que celui qui eſt plein de miſericorde pour eux, les conduira & les menera boire aux ſources des eaux. Vôtre ſoleil ne ſe couchera plus, & vôtre lune ne ſouffrira plus de diminution; parce que le Seigneur ſera vôtre flambeau éternel, & que les jours de vos larmes ſeront finis.*

*Iſaye 49. 10.*

C'eſt ſur ce modelle que St. Auguſtin en divers endroits de ſes ouvrages, fait entrer l'exemption des miſeres, & des neceſſitez de la vie preſente dans le portrait de la Béatitude, dont il tâche d'imprimer l'amour & le déſir aux Chêtiens : " Nous n'aurons „ plus, dit-il, beſoin de vêtemens dans „ cette vie bienheureuſe, puiſque nous y „ ſerons revêtus d'immortalité, la nourri„ ture ne nous y manquera point, puiſque „ nos ames y ſe ont raſſaſiées de la préſence „ de ce pain de vie, qui eſt deſcendu du „ Ciel pour nôtre ſalut. Nous y aurons „ dequoi déſalterer nôtre ſoif, puiſque „ nous ſerons auprés de la fontaine de la „ vie. Nous y ſerons à couvert de la cha„ leur, parce que nous trouverons nôtre „ rafraichiſſement ſous les aîles de celui „ qui nous a protegez & qui nous protegera „ à jamais. Nous n'y ſouffrirons point de „ froid, puiſque nous y aurons un ſoleil

*De Symb. ad Catec. l. 2. c. 12.*

qui échauffera nos cœurs par la chaleur « de ſon amour. Nous n'y aurons point de « laſſitude, puiſque nous aurons avec nous « celui qui eſt nôtre force. Il n'y aura « point là de trafic, point de ſervitude, « point d'ouvrages pénibles & laborieux. «

Pourquoi, dit-il ailleurs, l'homme « eſt-il renouvellé ? C'eſt pour déſirer les « choſes céleſtes & éternelles, & pour « ſoupirer aprés cette divine patrie où l'on « joüit d'une pleine ſûreté, où nous ne « perdrons plus d'amis, où nous ne crain- « drons aucun ennemi, où l'on ſera plein « de ſaintes affections, où l'on ne ſera plus « dans l'indigence d'aucune choſe, où « perſonne ne naît, parce que perſonne n'y « meurt : où les biens ne reçoivent plus « d'accroiſſement, parce qu'ils n'y reçoi- « vent point de diminution ; où l'on n'a « plus de faim ni de ſoif, mais où l'on « eſt raſſaſié de l'immortalité, & nourri « de la verité. „ *Tract. 30. in Joan.*

Aprés avoir repreſenté dans le Sermon qu'il a fait ſur le Pſeaume 84. qu'il n'y a point de paix dans le monde, qu'il faut que nous y ſoyons toujours aux mains avec les démons, avec nos concupiſcences, avec les tentations, avec les mauvaiſes penſées & les mauvais déſirs, avec la faim & la ſoif, la laſſitude, le ſommeil ; aprés avoir montré que les ſoulagemens des miſeres qui viennent de nôtre mortalité, deviendront

mortels par leur continuation, qu'il ſuffit pour mourir de continuer de manger, de jeûner, de demeurer aſſis, de marcher, de veiller, de dormir, qu'ainſi nous ne pouvons eſperer de paix que lorſque la mort *ſera engloutie par nôtre victoire*, qui nous fera joüir d'un repos éternel, il s'écrie : " O mes freres, nous ſerons dans une certaine Ville, dont je ne voudrois jamais ceſſer „ de parler, principalement quand les ſcandales s'augmentent. Qui ne déſireroit ce „ lieu de paix dont aucun ami ne ſortira „ jamais, & où aucun ennemi ne pourra „ trouver d'entrée; où il n'y aura plus de „ tentateurs, plus de ſéditieux, plus de „ gens qui diviſent le peuple de Dieu, plus „ de miniſtres du diable qui fatiguent l'Egliſe de Dieu, puiſque leur Prince même „ aura été jetté au feu éternel, avec tous „ ceux qui ſuivent ſes deſſeins, & qui ne ſe „ ſeront pas ſéparez de lui? Ce ſera lorſqu'il „ y aura une paix parfaite pour tous les „ enfans de Dieu, parce qu'ils s'entr'aimeront tous parfaitement, ſe voyant tous „ remplis de Dieu; lorſque Dieu ſera tout *In Pſ.* „ en tous, qu'il ſera le ſpectacle commun, *49.* „ la poſſeſſion commune, la paix commune de tous ſes élus, & qu'il nous tiendra lui ſeul lieu de toutes choſes. „

C'eſt par la difference qu'il y a entre la vie de la terre & celle du Ciel, qu'il releve encore celle-ci dans un autre lieu de ce

même ouvrage. " On fait, dit-il, de bon " nes œuvres dans cette vie, en donnant du " pain à ceux qui en manquent, en recevant " en ſa maiſon les étrangers &c. Mais tout " cela n'eſt-il pas mêlé de miſere & d'af- " fliction ? Car on ne ſçauroit pratiquer la " miſericorde, ſans qu'il y ait des miſera- " bles ; puiſqu'il faut donc des miſeres pour " l'exercer, n'eſt-ce pas un bonheur tout " autre, d'être dans un lieu où l'on ne " nourrit plus perſonne, parce que perſonne " n'a beſoin de nourriture ; où l'on ne trou- " ve plus d'étrangers à loger en ſa maiſon, " ni de nuds à revêtir, ni de malades à " viſiter, ni de querelles à apaiſer : Où tout " eſt parfait, tout eſt ſaint, tout eſt vrai, " tout eſt éternel, où la juſtice ſera nôtre " pain, la ſageſſe nôtre breuvage, l'im- " mortalité nôtre vêtement, où nous au- " rons le Ciel pour nôtre maiſon éternelle ; " où la laſſitude ne nous fera plus ſuccom- " ber au ſommeil, où il n'y aura plus de " mort, plus de diviſions, mais où nous " joüirons pour jamais de la paix du " repos, & de la joye de la juſtice. "

C'eſt ce qui lui fait conclure qu'il n'y a dans ce monde que pauvreté, que maladie, qu'infirmité, que foibleſſe, qu'imperfection, que neceſſitez, & que les véritables richeſſes, la véritable ſanté & la juſtice parfaite ne ſont que pour le Ciel.

" Ce ſera, dit il, dans cette ſainte Cité " *In Pſ. 122.*

„ qu'il y aura de vetitables richeſſes ,
„ parce que rien ne nous y manquera, &
„ nous n'y aurons effectivement beſoin de
„ rien. Ce ſera là qu'il y aura une ſainteté
„ parfaite, parce que la mort y ſera dé-
„ truite, & que ce corps corruptible y
„ ſera revêtu d'incorruptibilité. Ce ſera là
„ qu'il y aura une vraye juſtice, parce que
„ non ſeulement nous n'y pourrons faire
„ aucune mauvaiſe action, mais que nous
„ ſerons même incapables d'avoir aucune
„ mauvaiſe penſée. „

Si les Saints ſe propoſoient ces objets ſans craindre d'alterer la pureté de leur amour, qui eſt-ce qui doit faire difficulté de ſe les propoſer auſſi : & qui ne doit reconnoître que c'eſt un grand défaut de nous entretenir ſi peu de ces penſées, & de ſoupirer ſi peu aprés cet état heureux & ſi different du nôtre où nous joüirons d'une paix inalterable ; où nous n'aurons plus d'ennemis à combattre, où nous ne ſerons troublez par aucune tentation ni extérieure ni intérieure ; où le corps ne ſe revoltera plus contre l'eſprit ; où l'ame ne ſera plus apeſantie par le poids & par les inclinations de la chair ; où nôtre eſprit ne ſera plus occupé de ſoins, ni d'inquiétudes, ni de penſées vaines & inutiles, où nôtre cœur ne ſera plus partagé & déchiré de tant de differens déſirs ; où il n'y aura plus de ſcandales, plus d'infidelités, plus d'artifices, plus de ſoupçons

çons où nous ne verrons plus toutes choſes dans ce nuage épais qui ne nous découvre qu'une ombre confuſe de la verité ; & enfin où Dieu regnera abſolument ſur nous, & ſera l'objet perpetuel de notre connoiſſance & de notre amour.

## CHAPITRE VIII.

### *Qu'il ne ſe faut pas former l'idée d'une beatitude charnelle.*

QUoi que les SS. Peres ayent approuvé que les Chrêtiens compriſſent la délivrance des maux de la vie preſente dans ce bonheur ſouverain qui nous eſt promis au Ciel, & qu'ils nous ayent donné eux-mêmes l'exemple de deſirer cette paix parfaite qui ne ſera troublée par aucune inquietude ni par aucune douleur, & qui mettra l'ame dans une joye pleine & entiere, ils ont bien vû néanmoins qu'on pourroit abuſer de ces paroles & en prendre occaſion de s'en former l'idée d'une felicité toute charnelle, en ne ſe figurant point d'autres biens dans l'autre vie, que ceux dont on peut joüir dans celle-ci comme les richeſſes, les honneurs, les ſpectacles magnifiques, le repos des ſens, & enfin les plaiſirs qui naiſſent de l'amour propre.

C'eſt pourquoi ils ont eu ſoin de détruire ces fauſſes idées pour nous aider à en former de veritables.

*In Pſ. 86.*

„ Les hommes du monde, dit ſaint Auguſtin, ſont tous tranſportez par leurs divertiſſemens & par leurs plaiſirs. Cependant „ le Seigneur nous avertit que les méchans „ ſont incapables de joye. C'eſt qu'il y a „ une autre joye que l'œil n'a point vûë, que „ l'oreille n'a point entenduë & que l'eſprit „ de l'homme n'a jamais conçuë. C'eſt la „ joye de ceux qui demeurent en vous, ô „ mon Dieu. Préparons-nous à cette autre „ joye dont nous trouvons bien quelques „ traces dans le monde, mais qui ſont infiniment éloignées de la verité. Gardons-„ nous bien de nous propoſer des plaiſirs „ ſemblables à ceux que l'on goûte ſur la „ terre; autrement toute la temperance, „ par laquelle nous nous abſtenons des plaiſirs du monde, ne ſeroit qu'une eſpece „ d'avarice. Il y a des gens qui ne jeûnent „ que pour ſe préparer à faire meilleure „ chere. C'eſt une grande choſe que le jeûne, il a pour fin de moderer la concupiſcence, & cependant on s'en ſert quelquefois pour la ſatisfaire. Si vous croyez „ donc, mes freres, que dans cette patrie, „ où nous ſommes appellez par la trompette du Ciel, nous y devions avoir des plaiſirs ſemblables à ceux de la terre, & que „ nous ne nous en abſtenions maintenant

que pour en joüir plus pleinement dans „
l'autre vie, vous reſſemblez à ceux qui „
jeûnent pour ſe diſpoſer à un feſtin, & „
qui ſont temperans par une plus gran- „
de intemperance. Banniſſez de vôtre eſ „
prit ces penſées baſſes & charnelles, „
preparez-vous à quelque choſe d'ineffa- „
ble, purifiez vôtre cœur de toutes les „ *In Pſ.*
affections terreſtes & ſeculieres. Nous „ 64.
verrons un objet qui rendra heureux, & „
ce ſeul objet nous ſuffira. „

Nous ſerons remplis des biens de votre „
maiſon, dit-il en un autre endroit. Mais „
quels ſont les biens de cette maiſon? Nous „
imaginerons-nous, mes freres, un palais „
magnifique plein de toutes ſortes de ri- „
cheſſe, de vaſes d'argent, d'Officiers, „
de chevaux, & nous y figurerons-nous „
des peintures, du marbre, des lambris, „
des colomnes, de riches appartemens? Il „
y a des gens qui aiment ces choſes, mais „
elles apartiennent à Babylone. Rétran- „
chez tous ces déſirs, ô Citoyens de Jeru- „
ſalem, & ſi vous voulez retourner à vô „
tre patrie, ne mettez pas vôtre joye dans „
vôtre exil, déſirez la maiſon de Dieu, „
déſirez les biens de cette maiſon, mais „
n'en déſirez pas de ſemblables à ceux que „
vous avez pû voir, & que vous pouvez „
déſirer pour votre maiſon de la terre, „
ou pour celle de votre voiſin, ou de vo- „
tre ami. Le bien de la maiſon de Dieu „

„ n'eſt pas de cette nature.. *Nous ſerons*
„ *remplis*, dit le Prophête, *des biens de vô-*
„ *tre maiſon, vôtre temple eſt ſaint, il eſt ad-*
„ *mirable en juſtice.* Voilà les biens de cette
„ maiſon. Il ne dit pas que ce temple ſoit
„ admirable en colomnes, en marbre, en
„ lambris; mais qu'il eſt admirable en ju-
„ ſtice. Vous avez des yeux au déhors pour
„ voir l'or & le marbre, mais l'œil par le-
„ quel on voit la beauté de la juſtice eſt
„ interieur.

Il ne faut donc pas ſe tromper ſoi-même, ni étendre la concupiſcence juſques dans le Ciel, en y déſirant la jouïſſance des biens de la concupiſcence. Dieu ſera ſeul le partage des élûs. Il ſera ſeul leur felicité. Leur unique joye ſera de le voir, de l'aimer, de lui être aſſujetti, de voir qu'il regne pleinement ſur eux, de n'avoir rien en eux qui s'oppoſe à ſa juſtice. Voilà ce qui ſera l'eſſence de leur bonheur, ils ne conſidereront tout le reſte que par rapport à ce bien eſſentiel.

## CHAPITRE XI.

### *Explication plus étenduë de la Beatitude eſſentielle des Saints.*

C'Eſt une choſe étrange qu'on ſoit obligé de prouver aux hommes que la vûë & l'amour de Dieu ſont capables de les ren-

dre heureux. Car c'eſt comme leur vouloir prouver que la lumiere eſt capable de les éclairer, puiſque Dieu étant eſſentiellement le bien ſouverain, produit par ſa poſſeſſion auſſi neceſſairement le bonheur parfait que la lumiere chaſſe neceſſairement les tenebres. Cependant il eſt vrai que ſi les Chrêtiens n'ont pas beſoin de raiſons & de preuves, pour croire en géneral que leur bonheur conſiſte à voir Dieu & à l'aimer, ils en ont beſoin pour être touchez de cette verité. L'idée vive qu'ils ont des plaiſirs des ſens fait qu'ils ſont ſi peu ſenſibles aux plaiſirs ſpirituels qu'ils ont peine à concevoir qu'on puiſſe être heureux par une vûë & par un amour qui n'auroient rien de ſenſible.

Il eſt donc utile de les aider en ce point, & de les conduire comme par dégrez à la connoiſſance de la vraye felicité, & voici comme ſaint Auguſtin le fait ordinairement. Il y a peu de perſonnes entre ceux qui ont quelque amour pour la piété, qui n'ayent été touchez quelquefois d'une affection ſenſible pour les perſonnes en qui ils ont vû de grandes & d'éminentes vertus. Et comme ce n'eſt pas le corps de ces perſonnes qu'ils aiment, ni leur eſprit naturel, il eſt clair que ce qui leur plait en eux c'eſt la beauté de la juſtice, de la charité & de la vertu. Si la juſtice, dit S. Auguſtin n'avoit aucune beauté, comment „ *In Pſ. 64.*

„ pourroit-on aimer un vieillard juſte &
„ vertueux? Que preſente-t'il à nos yeux
„ qui leur puiſſe plaire? des membres cour-
„ bés, un front ridé, une foibleſſe univer-
„ ſelle? Mais peut-être qu'étant incapable de
„ plaire aux yeux, il a dequoi ſatisfaire les
„ oreilles? Par quelles paroles, par quel
„ chant le pourroit-il faire? Quand il auroit
„ eu de la voix étant jeune, l'âge la lui au-
„ roit ravie? à peine ſe peut-il faire enten-
„ dre, bien loin de pouvoir plaire en par-
„ lant; néanmoins ſi ce vieillard eſt juſte:
„ s'il ne deſire rien du bien d'autrui: s'il
„ diſtribuë ſes biens aux pauvres: s'il don-
„ ne de ſages conſeils: s'il a des ſentimens
„ juſtes ſur toutes choſes: ſi ſa foi eſt en-
„ tiere; & s'il eſt prêt de livrer ſon corps
„ tout caſſé, qu'il eſt pour la verité, com-
„ ont fait pluſieurs Martyrs dans cet âge,
„ nous ne laiſſons pas de l'aimer, & com-
„ me nous ne découvrons en lui rien de
„ beau par les yeux de la chair, il en faut
„ conclure qu'il y a une certaine beauté de
„ la juſtice, qui ſe voit des yeux du cœur,
„ & que les hommes ont beaucoup aimée
„ dans les Martyrs, lors même que les bê-
„ tes déchiroient leurs membres, lorſqu'ils
„ étoient tout couverts de ſang; lors que
„ leurs entrailles étoient coupées par les
„ dents des bêtes farouches. Les yeux ne
„ voyoient rien qui ne leur fit horreur.
„ Qu'eſt-ce donc qui faiſoit aimer ces Mar-

tyrs dans cet état, ſinon la beauté de la „ juſtice qui demeuroit entiere dans ces „ membres déchirez? „

Or ſi la juſtice peut être aimée, on peut avoir de la joye à la contempler. Car il y a du plaiſir à voir & à connoître tout ce qu'on aime, & il y en a d'autant plus que l'amour eſt grand & que la connoiſſance eſt claire. Si la contemplation de la juſtice ne nous touche pas bien ſenſiblement dans cette vie, c'eſt que nous la connoiſſons peu, & que nous ne l'aimons que foiblement. Mais il eſt aiſé de comprendre néanmoins qu'en augmentant cet amour & cette connoiſſance, le plaiſir de l'ame doit augmenter à proportion.

Or c'eſt proprement ce qui arrivera dans l'autre vie. Nous y verrons la juſtice même, non dans les ruiſſeaux troubles, & des images défigurées, mais dans ſa ſource même. Elle ſe manifeſtera à nous dans toute ſa beauté, dans toute la grandeur, dans toute ſa Majeſté.

Et comme cette juſtice eſt Dieu même, cette vûë excitera des tranſports & des raviſſemens d'amour & de joye ſi vifs & ſi ardents, que nul eſprit humain n'eſt capable d'en comprendre l'impetuoſité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'eſt que l'embrazement de cet amour qui eſt dans la poſſeſſion de ſon objet, doit produire par neceſſité dans

l'ame une joye & un plaiſir ineffable, ou plûtôt qu'il eſt lui-même ce plaiſir & cette joye, puiſque la joye n'eſt autre choſe qu'un amour qui joüit de ce qu'il aime.

Il eſt clair auſſi par là que l'amour de Dieu qui fera la felicité des Saints, n'aura rien de mercenaire ni d'intereſſé, mais qu'il ſera parfaitement épuré de tout mélange d'amour propre; car cet amour étant l'amour de la juſtice, ne rapporte pas Dieu à l'homme, mais l'homme à Dieu. L'eſprit des Bienheureux ſera tout penetré de la grandeur & de l'excellence infinie de Dieu, de la baſſeſſe & du néant des créatures, de la juſtice des droits que Dieu a ſur elles, qui les oblige de rapporter tout leur être & toutes leurs actions à ſa gloire, & de l'effroyable injuſtice d'une créature qui ſe ſouſtrait à ſon ordre, qui ſe retire de ſa dépendance, & qui ſe fait la fin d'elle-même. Et ces lumieres dont ils ſeront tout remplis, étans jointes à l'amour ardent, cette juſtice qui leur préſcrit ces devoirs, les porteront à s'anéantir continuellement devant la Majeſté de Dieu, & à le préferer à eux-mêmes par un amour éternel, comme dit ſaint Auguſtin. Ils mettront leur bonheur dans l'aſſujettiſſement à ſes volontez, & ils ſeront par là incapables de la moindre recherche de propre interêt.

Mais en ne ſe recherchant point eux-mêmes, ils n'en ſeront pas moins heureux. La grandeur de Dieu, ſa gloire & ſa felicité feront leur joye, & Dieu ſe communiquant à eux avec une effuſion ineffable, les unira ſi étroitement à ſon être, qu'ils ſeront comme plongez en lui, & qu'ils entreront en participation de ſes grandeurs & de ſa ſouveraine felicité.

Les eſprits des hommes ſont trop foibles dans cette vie pour comprendre la joye que produira dans les bienheureux la poſſeſſion de Dieu. C'eſt pourquoi ſaint Paul ne l'exprime point autrement qu'en diſant, que l'œil n'a point vû & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger ſeulement que ce ſera quelque choſe d'inconcevable, puiſque ce ſera l'effet de la magnificence de Dieu, & l'accompliſſement de ſon amour éternel pour ſes élûs. *1. Cor. 2. v. 9.*

Pour s'en former néanmoins quelque idée, il eſt bon de faire paſſer ſon eſprit par ces dégrez. Quoi qu'on ne voye les créatures que par parties & ſéparément, & que la connoiſſance que nous en avons ſoit extrémement bornée, on ne peut nier néanmoins qu'il n'y ait quelque plaiſir à en contempler la beauté.

Ce plaiſir ſeroit plus grand ſi notre eſprit devenant plus étendu en pouvoir concevoir pluſieurs enſemble.

Que ſeroit-ce donc s'il les pouvoit comprendre toutes & tout à la fois, & contempler les rapports merveilleux qu'elles ont enſemble pour former la beauté de l'univers.

Il ſemble que ce ſpectacle ſoit déja bien capable de ſatisfaire & de remplir l'eſprit de l'homme, & néanmoins ce n'eſt encore rien en comparaiſon de celui dont les bienheureux joüiſſent. Ils voyent toutes les créatures en Dieu, mais ils voyent de plus le Dieu des créatures, & cette vûë fait que toutes les creatures ne leur paroiſſent qu'un néant & qu'elles diſparoiſſent preſque à leurs yeux tant ils ſont remplis de la grandeur & de l'excellence du Createur.

Saint Auguſtin n'a pas dédaigné de ſe ſervir de ces dégrez pour nous élever à la connoiſſance du ſouverain bien. *Conſiderez*, dit-il, *que tout ce que vous voyez de beau & d'excellent dans le monde, tout ce qui y attire vos cœurs n'eſt que l'ouvrage des mains de Dieu, que ſi ces choſes ont tant de beauté, que doit-on juger de celle de Dieu? S'il y a tant de grandeur dans ſes ouvrages, quelle eſt la grandeur qu'il poſſede dans lui même?* Si *hæc pulchra ſunt quantus eſt ipſe; Si hæc magna ſunt quantus eſt ipſe?*

*In Pſ.* 14.

*In Pſ.* 20.

" Si vous trouvez tant de plaiſir, dit-" il en un autre endroit, dans ce que vous " appellez des biens, dans ces biens, diſ-

je, qui ne ſont pas biens par eux-mêmes, " parce qu'ils ſont muables, & que rien " de muable ne peut être bien par ſoi- " même ; quel plaiſir n'y aura-t'il point " dans la contemplation du bien immua- " ble & éternel, qui demeure toujours " dans le même état ; puiſque toutes " ces choſes que vous appellez des biens, " ne vous pourroient plaire ſi elles n'é- " toient des biens & qu'elles ne ſçau- " roient être des biens, qu'en emprun- " tant leur bonté de celui qui l'eſt par " lui-même ? "

Si toutes les créatures ne ſont à l'égard " de Dieu, que ce qu'eſt une goute d'eau à " l'égard d'un Ocean infini, que peuvent " être toutes les conſolations que les créa- tures nous peuvent donner, qu'une peti- te partie de cette goutte, qui entrant dans le cœur de l'homme, le laiſſent auſſi étroit qu'il étoit auparavant ? Mais quand Dieu entre dans l'ame en la maniere qu'il y en- trera par la gloire : c'eſt un fleuve impe- tueux, c'eſt un torrent de délices, ſelon l'Ecriture. Il élargit, il étend, il éleve infiniment le cœur de l'homme au délà des bornes de ſa nature, afin qu'il puiſſe recevoir cette abondance de joye, dont Dieu prendra plaiſir à l'enivrer comme par- le le Prophête. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.*

La poſſeſſion de Dieu remplira telle-

ment tous les beſoins & tous les déſirs de l'ame, & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de déſirer & de joüir, ſera tellement épuiſée, qu'elle ſera incapable de deſirer & d'aimer quelque choſe hors de Dieu, parce qu'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choſes. L'or, dit ſaint Auguſtin, n'eſt pas ici ce *Aug. in Pſ 33.* „ qu'eſt l'argent, le vin n'eſt pas ce qu'eſt „ le pain, la lumiere n'eſt pas un breuvage, mais Dieu eſt tout à ceux qui le poſſedent. Il ſera notre nourriture en nous „ garantiſſant de la faim; nôtre breuvage en appaiſant notre ſoif; notre lumiere en éclairant nos tenebres, notre „ ſoûrien en nous préſervant de la défaillance. Il nous poſſedera tout entiers en „ ſe donnant tout à nous. On ne ſe fera „ point de tort l'un à l'autre en le poſſedant. Chacun le poſſedera tellement tout „ entier, qu'il n'empêchera pas qu'un autre ne le poſſede de même, parce que „ nous ne ſerons tous qu'un, & que Dieu „ nous poſſedera tous en unité & totalement.

Mais quelque idée qu'on ſe puiſſe former de ce ſouverain bonheur par le moyen de ces images, il faut avoüer que tout cela n'eſt encore rien, & même que nôtre ame n'eſt point capable dans cette vie ni de le concevoir ni de le porter. Car il faudra que Dieu pour la rendre ſuſceptible de ces com-

munications divines, & de ce torrent de délices qu'il lui reſerve, l'éleve à un autre état, & qu'il la rende ſemblable à lui, d'une maniere ſi divine, que S. Auguſtin ne craint pas de dire, que quand nous ſerons comblez dans le Ciel de la joye ineffable qui nous y eſt reſervée, l'eſprit humain périra & deviendra divin. *Cùm accepta fuerit illa ineffabilis lætitia, perit quodammodo mens humana & fit divina.* S. Gregoire de Nazianze dit que toute la Trinité ſe mêlera dans toute notre ame, τριάδ@ ὁ'λῆς ἑλῆ νοὶ μιγνυμένης. Et il exprime en un trés-grand nombre de lieux l'état des bienheureux, par celui d'être *diviniſé.*

*In Pſ. 25.*

*Greg. Or. 15. p. 302.*

Si l'on en pouvoit avoir quelque connoiſſance, ce ſeroit par ceux à qui Dieu donne quelquefois dés cette vie quelque goutte de cette eau divine dont il enyvrera les Saints dans le Ciel : & ceux qui ont fait cette heureuſe épreuve, nous déclarent tous, que toutes les joyes du monde n'ont aucune proportion avec celle qu'il fait ſentir aux ames dans ces heureux momens. Il n'y a qu'à lire ce qu'en dit Sainte Thereſe, Saint Bernard, Saint Auguſtin, & tous ceux que l'on ne peut ſoupçonner avec raiſon de nous débiter des imaginations & des ſonges : ou plûtôt il n'y a qu'à lire ce qu'en dit l'Evangile, lorſque nous rapportant ce leger échantillon de gloire que

Jeſus-Chriſt fit voir à ſes Apôtres ſur le Thabor, ils les repreſente tous hors d'eux-mêmes, & tout tranſportez de ce qu'ils voyoient.

Cependant ſi les joyes humaines ne ſont rien en comparaiſon de celles que Dieu donne quelquefois aux Saints encore vivans, il eſt certain auſſi que toutes ces joyes de Saints vivans, ne ſont encore rien en comparaiſon de celles de l'autre vie. Il eſt toujours vrai de dire que l'on ne connoît ici Dieu que par un miroir & en énigme. *Videmus per ſpeculum & in ænigmate*; & qu'on ne le voit point à découvert, & ainſi tous ces goûts divins, toutes ces joyes celeſtes que ces Saints & ces Saintes ont éprouvées, ne ſont que des gouttes de cet Océan où les bienheureux ſont plongez, de petits rayons de cette immenſe lumiere qui les éclaire, & de legeres étincelles de ce grand feu d'amour qui les embraze.

# CHAPITRE. X.

## *De l'occupation éternelle des Bienheureux.*

COmme le plaisir de l'homme consiste ici bas dans une varieté d'actions, & que toute occupation longue lasse leur esprit aussi-bien que leur corps, ils ont peine d'abord à comprendre ce que l'on dit de la vie des bienheureux, qu'elle n'aura point cette vicissitude d'actions, dont celle des hommes est diversifiée sur la terre, & les Peres qui s'abaissent quelquefois jusqu'à dissiper les doutes les plus frivoles, n'ont pas oublié celui-ci. Saint Augustin en traite en plusieurs endroits, & il prend toujours soin, en nous donnant la vraye idée de l'emploi éternel des bienheureux, d'aller au-devant de ces pensées basses & humaines.

Il le fait quelquefois moins expressément, comme dans la fin d'un de ses Sermons, où il en parle en ces termes; *Quand nous serons dans la maison de Dieu qui est dans le Ciel, nous ne loüerons pas Dieu seulement pendant les 50. jours de la Resurrection, nous n'aurons point d'autre occupation que celle là dans toute l'éternité. Nous le verrons? nous l'aimerons, nous le loüerons. Ce que nous verrons ne paroîtra jamais moindre à nos* Serm. 153. de temp.

*yeux : ce que nous aimerons ne perira point, & ce que nous loüerons ne ceſſera point de meriter nos loüanges. Tout ſera éternel & ſans fin dans cette vie.*

Ces paroles nous font voir en même-tems que la vie du Ciel eſt incapable de changement, & pourquoi elle en eſt incapable. Il eſt impoſſible de voir Dieu ſans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement ſans le voir. Ainſi la vûë de Dieu produit neceſſairement l'amour, & l'amour les loüanges, & toutes ces actions ne finiront point, parce que ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne ſe trouvera point dans l'autre.

On ceſſe de voir avec plaiſir certains objets, & l'on ſe porte à en changer, parce qu'on y trouve des défauts, & que tout ce qu'on peut voir dans le monde étant borné, on y déſire quelque choſe de meilleur. C'eſt donc le défaut & les bornes des objets qui font que nous nous en laſſons. Or c'eſt ce qui n'arrive point dans la vûë de Dieu. Car on n'y remarque jamais ni aucun défaut, ni aucunes bornes. Ainſi on ne s'en laſſe jamais. *Quod videbimus non deficiet.* Et comme on ne ſe laſſe jamais de le voir, & qu'il eſt toujours preſent à l'ame, elle ne peut ceſſer de l'aimer, ni par conſequent de le loüer. C'eſt ce que ce Saint Docteur exprime en un autre endroit en ces termes ! „ Heureux, dit-il, ceux qui ſeront dans

vôtre maiſon. *Beati qui habitant in domo tua, Domine.* Mais qu'eſt-ce qu'ils y feront? Ils vous loüeront, ajoûte le Prophête dans les ſiécles des ſiécles. Ainſi toute leur vie ne ſera qu'une loüange continuelle de Dieu, & un *Alleluja* éternel, & ne vous imaginez pas, mes freres, qu'ils puiſſent trouver du dégoût dans cette unique occupation, parce que vous ne ſçauriez continuer longtems à loüer Dieu. Ce ſont d'une part les neceſſitez de la vie qui vous en détournent, & de l'autre que ne voyant pas Dieu, vous n'en êtes pas ſi ſenſiblement touchez. Si l'on pouvoit ceſſer d'aimer Dieu dans l'autre vie, on ceſſeroit auſſi de le loüer. Mais l'amour étant éternel, parce qu'on ne ſe peut jamais raſſaſier de la beauté de Dieu que l'on verra, ne craignez pas de pouvoir jamais ceſſer de loüer celui que vous ne ceſſerez jamais d'aimer. *Si deficias ab amore, deficies à laude: ſi autem amor ſempiternus erit, quia illa inſatiabilis pulchritudo eſt, noli timere ne poſſis ſemper laudare quem ſemper poteris amare.* *In Pſ. 81.*

Et c'eſt pourquoi pour exprimer la paix, la tranquillité, le repos qui accompagnera cette action éternelle des bienheureux, il dit en un autre lieu *que l'occupation de loüer Dieu ſera l'unique affaire de ceux qui n'en auront plus; l'unique travail de ceux qui ſeront délivrez de tout travail; l'unique action de* *In Pſ. 110.*

*qui joüiront d'un parfait repos, & l'unique ſoin de ceux qui ſeront exemts de toutes ſortes de ſoins & d'inquiétudes.* Erit *hoc otioſorum negotium, hoc opus vacantium, hæc actio quietorum, hæc cura ſecurorum.*

Mais quel ſera le ſujet de ces loüanges éternelles? C'eſt ce qui n'eſt pas difficile de comprendre. Ils loüeront Dieu de ce qu'ils verront en lui, de ce qui les ravira, de ce qui les comblera de joye & d'admiration. Car leurs loüanges ne ſeront que l'effuſion de leurs tranſports & de leurs raviſſemens. Ils le loüeront de ce qu'il eſt, de ſa grandeur infinie, de ſa ſainteté, de ſa miſericorde, de ſa juſtice, de ſa puiſſance. Ils le loüeront de toutes les merveilles qu'il a operées. Ils le loüeront des graces qu'il leur a faites, des miſericordes qu'il a exercées ſur eux, & ſur tous les autre élûs. Chaque élû le loüera pour ſoi & pour tous les autres. Ils ſe joindront tous enſemble pour chanter à jamais les miſericordes de Dieu ſur eux. *Miſericordias Domini in æternum cantabo.* Enfin ils s'immoleront ſans ceſſe dans leur cœur comme des holocauſtes de charité, & Jeſus-Chriſt joignant la ſienne à celle de ſes membres, les offrira ſans ceſſe à ſon Pere en ſacrifice d'amour. *Li 10. de Civ. Dei. c. 6.* *Tota ipſa redempta civitas, hoc eſt congregatio ſocietaſque ſanctorum, univerſale ſacrificium offertur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam ſeipſum obtulit pro nobis; ut tanti capi-*

*tis corpus eſſemus.*

C'eſt l'idée que l'on ſe doit former de l'occupation des bienheureux, & quoi qu'on ſoit bien éloigné de pouvoir comprendre cet état & cette vie, on comprend néanmoins aiſément qu'ils ne ſçauroient ſe laſſer d'une occupation ſi ſainte, parce qu'on ne change d'action, que pour chercher quelque autre choſe que ce que l'on a, & qu'ainſi le changement ne peut convenir qu'à ceux qui tendent à la felicité, & non à ceux qui la poſſedent.

## CHAPITRE XI.

### *De la paix de la vie du Ciel.*

NOus avons déja donné lieu par diverſes choſes que nous avons dites de conſiderer dans la vie des bienheureux une ſouveraine paix. Mais la paix dont ils joüiſſent eſt un ſi grand bien qu'elle merite d'être conſiderée en particulier, & cet objet eſt ſi capable d'attirer nos cœurs, qu'il eſt juſte de le repreſenter ſeparément de tous les autres, afin qu'il y faſſe plus d'impreſſion.

Auſſi voit on que c'eſt ſous cette idée que Saint Auguſtin repreſentoit ordinairement ſa beatitude, & il avoit même inſpiré un

tel amour à ſon peuple de cette paix du Ciel, que ce peuple ne ſe pouvoit empêcher au ſeul nom de paix, de faire paroître ſon tranſport par des acclamations qui interrompoient le diſcours de ceux qui lui parloient. C'eſt ce que Saint Auguſtin remarque lui-même avec conſolation dans le Sermon qu'il a fait ſur le Pſeaume *Lauda Jeruſalem.* Car aprés avoir prononcé ces paroles, *qui poſuit fines tuos pacem.* Il fut interrompu par un bruit d'acclamations, ſur lequel il leur parle en cette maniere. Ce
*In Pſ.* 147. „ m'eſt une extrême conſolation, mes „ freres, que l'amour de la paix vous faſ„ ſe pouſſer ces acclamations du fond de „ vos cœurs. Vous avez été ſurpris d'une „ joye prompte & ſubite. Je n'avois encore rien expliqué, mais ſeulement pro„ noncé le verſet du Pſeaume, & vous voi„ là déja tranſportez. Qu'eſt ce qui pouſ„ ſe ces cris en vous, ſinon l'amour de la „ paix? La beauté de la paix a brillé dans „ votre eſprit, & a frappé vos cœurs. Je „ n'ai plus beſoin d'en parler ni de m'éten„ dre ſur ſes loüanges. Les mouvemens „ de vos cœurs ont prévenu mes paroles. „ Differons donc les loüanges de la paix, „ au ſéjour de la paix. C'eſt là que nous „ la loüerons pleinement, parce que nous „ la poſſederons parfaitement. Si nous „ l'aimons déja avec tant d'ardeur lorſque „ nous n'en avons qu'une idée ſi imparfai-

te, comment l'aimerons-nous lorſque „
nous la poſſederons dans ſa perfection? „
Je vous dirai donc ſeulement, ô mes en- „
fans bien aimez! O enfans du Royaume „
du Ciel! O citoyens de Jeruſalem, que „
le mot même de *Jeruſalem* ſignifie que „
*l'on y verra la paix.*

Cette idée lui étoit ſi familiere qu'il y réduit en un endroit toute la beatitude. Quels ſeront, dit-il, les plaiſirs que nous „ *In Pſ.* attendons. Ils ſeront comblez de joye „ *36.* par une abondance de paix, répond le „ Prophête. Notre or ſera la paix. Notre „ argent ſera la paix. Nos terres ſeront „ la paix. Notre Dieu ſera notre paix, la „ paix nous tiendra lieu de tout. Et cette „ paix eſt Dieu même, comme il le dit dans la ſuite.

Mais pour développer ce qu'on ne voit encore que confuſément dans ces termes généraux, il faut conſiderer avec Saint Auguſtin, que comme il n'y a perſonne qui ne deſire la joye, il n'y a perſonne auſſi qui ne ſouhaite la paix, & que ceux mêmes qui ſe font la guerre, ne la font que pour vaincre, & par conſequent que pour parvenir à la paix. *De Civ. l. 19. c. 12.*

Auſſi dit-il, ceux qui rompent la paix „ ne la rompent pas parce qu'ils la haïſſent, „ mais pour en avoir une à leur phantaiſie. „ Les voleurs même conſervent la paix „ avec leurs compagnons, afin de la pou- „

" voir troubler impunément parmi les au-
" tres. Tout le monde veut vivre en paix
" avec sa femme, ses enfans, & ses dome-
" stiques : Et la severité même dont on use
" contre ceux qui la troublent, a pour but
" de la maintenir. Ce désir de la paix se
" trouve dans les méchans aussi-bien que
" dans les bons. Car ils voudroient que
" tout pliât sous eux, que rien ne leur resi-
" stât, ce qui est une espece de paix ; & en
" même-tems qu'ils rompent la paix avec
" Dieu en se revoltant contre lui, ils la de-
" sirent dans leurs corps & dans leurs ames,
" & ne la sçauroient avoir.

Or encore que ce St. Docteur distingue ensuite diverses sortes de paix, la paix du corps, la paix de l'ame sensitive, la paix de l'ame raisonnable, la paix de l'ame & du corps, la paix de l'ame avec Dieu, la paix des hommes entr'eux ; la paix d'une Ville, la paix d'un Etat, la paix de la Jerusalem Celeste, il est visible néanmoins que la paix essentielle consiste à être dans un état où nos desirs soient pleinement satisfaits, où nous n'ayons rien qui resiste à nos volontez, parce que toute resistance & toute oppositon à nos désirs trouble la paix & la tranquillité de notre ame.

Si les volontez des méchans pouvoient être entierement satisfaites, ils seroient en paix, mais c'est ce qui ne sçauroit être. Car outre que desirant d'être heureux sans Dieu

ils desirent l'impossible, la justice de Dieu s'oppose de plus à l'accomplissement de leurs desirs. Ils veulent le plaisir, & elle les accable de douleurs. Ils veulent des honneurs, & elle les comble d'infamies. Ils veulent que tout leur soit assujetti, & elle revolte contr'eux toutes les créatures, en punition de leur desobéissance.

Les Stoïciens s'étoient avisez d'un moyen ingenieux pour parvenir à la paix, s'il eût été possible aux hommes. C'est de ne desirer rien de tout ce qui n'est pas en nôtre puissance, & par ce moyen les desirs de l'homme auroient été pleinement satisfaits, puisqu'il n'auroit rien desiré que ce qu'il auroit pû se donner lui-même.

Mais ils n'avoient pas pris garde que l'ame n'est pas la maîtresse de ses desirs, qu'il y en a de naturels qu'elle ne peut étouffer: qu'elle ne sçauroit s'empêcher de souhaiter de n'être point trompée, de ne souffrir aucun mal, de ne point mourir: *Non falli, non offendi, non mori:* qu'elle est faite pour aimer: que ne trouvant pas un bien parfait en elle-même, il faut qu'elle le cherche hors de soi; & qu'il est impossible que desirant ce bien, elle soit en paix pendant qu'elle ne le possede pas, puisque sa volonté n'est pas satisfaite. *Ubi pax*, dit Saint Augustin, *ibi requies, ubi requies, ibi finis appetendorum.* Et par consequent quand on ne possede pas ce que l'on souhaite

comme ſa fin, il n'y a point de repos, & où il n'y a point de repos, il n'y a point de paix.

Ainſi cette doctrine des Stoïciens qui étoit le fondement de toute leur Philoſophie, n'étoit dans le fond qu'une penſée ſans ſolidité, & ce n'eſt point auſſi en quoi conſiſte la paix des Bienheureux. Ils ne ſont point exempts des deſirs & des volontez inſeparables de la nature de l'homme, mais ils le ſont abſolument de tous les déſirs déreglez & illegitimes. Ainſi Dieu accompliſſant tous leurs juſtes déſirs, ils n'en ont point qui ne ſoient abſolument ſatisfaits, de ſorte que depuis le commencement de leur bonheur juſqu'à l'éternité, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune oppoſition au dedans ni au déhors d'eux-mêmes, & voilà ce qui fera leur paix.

Ils deſireront d'être abſolument maîtres de leurs corps, & qu'il ne cauſe aucun trouble à leurs ames; & Dieu leur accordera tellement ce déſir, qu'ils n'auront qu'à ſouhaiter d'être dans un lieu pour y être, comme dit Saint Auguſtin: *Ubi volet ſpiritus, ibi protinus erit corpus.*

*De Civit. Dei l. 22. c. 30.*

Ils deſireront de n'être point trompez, & ils auront une connoiſſance claire de toutes choſes, ſans erreur, ſans travail, ſans difficulté, parce qu'ils boiront la ſageſſe dans ſa ſource même. *Rerum ibi omnium*

*tam*

*ram ſpecioſa quam certa ſcientia ; ſine errore aliquo vel labore, ubi Dei ſapientia de ipſo ſuo fonte potabitur.* De Civit. Dei. l. 4. c. 24.

Ils déſireront de ne point mourir, & ils auront une aſſurance entiere de l'éternité, de leur bonheur & de leur vie.

Ils déſireront la juſtice parfaite, & ils en ſeront ſi parfaitement raſſaſiez, que St. Auguſtin dit, qu'en comparaiſon de cette ſource abondante de juſtice dont ils ſeront remplis, tout ce que nous en pouvons avoir dans cette vie, ne tient lieu que de quelques goutres de roſée qui nous ſont données pour adoucir les miſeres de cette vie, & fondre la glace de l'iniquité. *Quantumcumque juſtitiæ in nobis fuerit, roſ eſt neſcio quis ad illum fontem, ad illam ſaginam ſtillicidia quædam ſunt, quæ vitam noſtram molliant & duram iniquitatem ſolvant.*

Ils en ſeront tous également remplis par l'excluſion de toute injuſtice, de toute tache, de tout amour propre, ce qui ſeroit incompatible avec la Béatitude, & changeroit le Ciel en Enfer.

Il eſt vrai qu'ils ne ſeront pas tous enrichis également des dons de Dieu, & qu'il y aura parmi eux diverſes meſures de charité & de lumiere, qui feront la diverſité des demeures de la Celeſte Jeruſalem ; mais chacun, dit St. Auguſtin, ſera parfaitement content de ſa meſure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus

*Tract. 67. in Joan. de Civ. D. i. l. 22. c. 39.*

abondante, parce que l'unité de la charité regnera dans tous. *Non erit invidia imparis charitatis, quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis.*

„ C'eſt encore, dit-il ailleurs, un des „ grands biens de cette Cité, qu'on ne por- „ tera point d'envie à ceux qu'on verra au „ deſſus de ſoi, & l'on ſouhaitera auſſi peu „ de poſſeder ce qu'on n'aura pas reçû, „ quoique l'on ſoit parfaitement uni à ce- „ lui qui le recevra, que le doigt ſouhai- „ te d'être œil, quoique le doigt & l'œil „ entrent dans la ſtructure d'un même „ corps. Chacun y poſſedera tellement ſon „ don, l'un plus grand, l'autre moindre, „ qu'il aura encore le don de n'en point „ déſirer de plus grand que celui qu'il aura „ reçû.

Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la céleſte Jéruſalem, & elle n'y ſera pas non plus alterée par la vûë que les Juſtes y auront du ſupplice des réprouvés, ni même par celle des égaremens & des pechés de leur vie paſſée. Ils ne verront en tout cela que des ſujets de loüer éternellement la juſtice & la miſericorde de Dieu. Ils approuveront toute ſa conduite, & ſur eux & ſur toutes les créatures, & uniſſant parfaitement leur volonté à la ſienne, rien ne s'oppoſera à leur volonté, comme rien ne s'oppoſe à celle de Dieu.

# CHAPITRE XII.

## *De l'union des Bienheureux.*

DAvid ne nous porte pas ſeulement à contempler la Jéruſalem céleſte; mais il nous propoſe de plus comme le motif le plus capable d'y attacher nos cœurs, l'union divine de ſes habitans : Jeruſalem, dit-il, qui eſt bâtie comme une Ville, dont les habitans ſont unis enſemble. *Jeruſalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipſum.*

En effet il n'y a gueres d'objets plus doux & plus conſolant que cette union éternelle des Elûs : mais pour la mieux comprendre il faut faire paſſer nôtre eſprit par les divers dégrez de déſunion & d'union, qu'on peut remarquer entre les créatures intelligentes.

La ſouveraine deſunion ſe trouve dans la ſocieté des réprouvés, ſoit démons, ſoit hommes. Car elle eſt extérieure & intérieure tout enſemble. Chaque réprouvé, comme nous avons dit ailleurs, eſt ennemi de tous les autres. Il les haït tous, & il eſt haï de tous. Il connoit leur haine, & la ſienne leur eſt connuë. S'il y a donc quelque ſocieté entr'eux, ce n'eſt qu'une ſocieté de lieu & de tourmens : une ſocieté qui n'a pour effet que de s'affliger les uns les

autres, & de contribuer reciproquement à leur miſere.

Ce qui approche le plus de cette horrible déſunion, eſt celle qui ſe trouve parmi les hommes où le démon regne, & dans le Royaume de la concupiſcence. Car outre les guerres & les diviſions extérieures qu'elle produit entre pluſieurs, ils ſont tous intérieurement diviſez, parce qu'ils cherchent tous leur propre intérêt.

L'homme corrompu n'aime que ſoi, & ne peut rien aimer au dehors que par rapport à ſoi: de ſorte que lorſqu'il n'y trouve plus ce rapport, il ceſſe d'aimer & commence de haïr. S'il n'a donc pas une haine actuelle contre tous les autres, il a le principe de cette haine. Il n'y a qu'à lui faire voir que quelqu'un eſt contraire à ſes deſſeins, à ſes déſirs & à ſes interêts pour le porter à le haïr actuellement.

Mais comme cette haine que les gens du monde ont pour les autres, eſt ſouvent renfermée dans ſon principe, & que de plus ils ne connoiſſent pas le cœur & les penſées les uns des autres, ils s'imaginent quelquefois d'être aimez, ou du moins de n'être pas haïs par les autres hommes. Ainſi leur déſunion intérieure, quoique réelle, demeure néanmoins cachée & couverte ſous des apparences d'une union extérieure, à laquelle ils ſont obligés par les divers beſoins qui les tendent dépendans les

uns des autres.

De cette union miſerable on peut paſſer à une union qu'on peut appeller heureuſe, mais imparfaite, c'eſt celle qui eſt entre les vrais Chrêtiens, qui ont le St. Eſprit dans le cœur. Car on ne peut nier qu'ils ne ſoient unis puiſqu'ils ſont animés par le même Eſprit, & que cet Eſprit leur faiſant aimer Dieu, fait auſſi qu'ils s'entr'aiment tous, puiſqu'on ne ſçauroit aimer Dieu ſans aimer tous ceux qui l'aiment. Ils s'entr'aſſiſtent par le ſecours mutuel de leurs prieres, & ils participent tous en quelque ſorte aux biens & aux maux les uns des autres.

Mais quoique cette union ſoit le plus grand bien des hommes dans cette vie, il faut néanmoins reconnoître qu'elle eſt encore trés-defectueuſe & mêlée de quantité de miſeres.

Car premierement, les vrais Chrêtiens ne ſe connoiſſent pas ordinairement les uns les autres, ainſi ils ne ſçavent s'ils ſont unis, & ils ne joüiſſent point du bien de leur union. Le nombre des vrais Chrêtiens que chacun connoît, eſt toujours fort petit, & l'on n'eſt pas même toujours fort uni extérieurement avec ceux que l'on connoit. La diverſité des lumieres, des vûës, des humeurs, produit ſouvent entre les perſonnes de pieté des eſpeces de deſunions extérieures, & les amitiez les plus étroites ſont ſujettes à ſe refroidir & à s'alterer par de faux

rapports, des ſoupçons, des jugemens téméraires. Quand on auroit ſéparé tous ces défauts des liaiſons qu'on peut avoir en ce monde avec les gens de bien, il en reſte deux qui en ſont inſéparables dans cette vie; l'un que nous ne connnoiſſons point avec évidence le fond du cœur de perſonne; l'autre que nous ne nous pouvons pas aſſurer de la perſeverance de qui que ce ſoit dans l'amitié, non plus que dans les autres vertus.

C'eſt par le retranchement de tous ces défauts qu'il faut concevoir la perfection de l'union des Bienheureux. Non ſeulement ils ſeront tous unis intérieurement & extérieurement, mais cette union ne leur ſera point inconnuë. Le cœur de tous les Citoyens de cette ville de paix ſera ouvert à chacun d'eux. Aucun ne verra dans un autre la moindre difference de ſentimens, de déſirs & d'inclinations. Ils aimeront tous les autres, & ils ſçauront tous qu'ils en ſont aimez, & ils ne craindront point que cet amour ſoit jamais alteré par un autre réfroidiſſement.

Enfin tout ce que l'eſprit des hommes a pû inventer pour former l'idée d'une parfaite amitié, ſe trouve là d'une maniere infiniment élevée au-deſſus de tout ce qu'ils en ont penſé. Car ils ont été bien éloignés de concevoir cette pénétration mutuelle d'eſprits & de cœurs; cette unité de lumie-

res & de déſirs, & cette ardeur incroyable d'amour qui ſe trouve dans le Ciel.

Que ſi le plus doux de tous les biens de la terre eſt d'aimer un petit nombre de perſonnes, & de connoître qu'on en eſt aimé, & de répandre ſon cœur les uns dans les autres avec une entiere confiance, quelle joye doit produire dans le cœur de chaque Elû l'union parfaite qu'il a avec tous les autres, de voir en eux les ſentimens ardens de charité qu'ils ont pour lui, & de ſçavoir qu'ils voyent auſſi les ſiens, de les aimer parfaitement & de les voir parfaitement heureux. Ne peut-on pas dire avec verité, qu'ils joüiront tous ainſi d'une felicité multipliée, & redoublée par celle des autres, & que chaque Elû ne ſera pas ſeulement heureux en ſa propre perſonne, mais qu'il le ſera en celle de tous les autres, puiſqu'il regardera leur bonheur comme le ſien propre.

Quelle joye d'être uni à tant de Saints, dont nous entendons parler dans les Livres de l'Egliſe, de connoître les voyes par leſquelles Dieu les a conduit au bonheur dont ils joüiſſent, & tous les mouvemens qu'il a formez dans leurs cœurs; de ſçavoir tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & eux, & qui eſt demeuré inconnu aux hommes; de connoître entiérement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux, dont on ſçait ſi peu de choſe; de pénetrer les cœurs

des Patriarches, des Prophêtes, de la Sainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints connus & inconnus, de ne ſçavoir pas ſeulement l'hiſtoire de toute la céleſte Jeruſalem, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu ſur les Elûs, mais de la ſçavoir par eux-mêmes & par la manifeſtation de leur cœur; de voir la fin, le progrez & l'accompliſſement de toutes choſes, & de quelle ſorte rien ne s'eſt fait dans le monde que pour les Elûs. O hiſtoire qui merite ſeule d'être l'objet de la curioſité des Chrêtiens, & qui doit éteindre en eux toute autre curioſité! heureuſe hiſtoire qui ne regarde que des heureux, & dont la connoiſſance rend heureux!

## CHAPITRE XIII.

### *De la Royauté des Bienheureux.*

ON ne peut douter que tous les Bienheureux ne poſſedent une Royauté, puiſque Jeſus-Chriſt même les déclarera Rois dans ſon Jugement, en leur diſant; venez les bien-aimez de mon Pere, poſſedez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. C'eſt auſſi dans la vûë de cet honneur ſuprême auquel ils doivent être élevez, que David s'écrie: Que la gloi-

re ô Dieu, dont vous honorez vos amis eſt grande! que leur principauté eſt puiſſamment affermie! *Nimis honorificati ſunt amici tui Deus, nimis confortatus eſt principatus eorum.* *Pſ. 139.*

Comment ne ſeroient-ils point Rois dans l'autre vie, puiſqu'ils le ſont dès celle-ci, & que St. Pierre les appelle dès ce monde même un Sacerdoce Royal : *Regale ſacerdotium.* Comment ne le ſeroient-ils point, puiſqu'ils ſont cohéritiers, freres & membres de Jeſus-Chriſt, à qui ſon Pere a aſſujetti toutes choſes : *Subjecit ei omnia*, comme dit St. Paul; & qu'ils ſont aſſociez à ſon héritage, à ſon corps, & par conſéquent à ſa Royauté?

Pour connoître la grandeur de cette Royauté, il ne faut que la comparer avec celle des Rois de la terre, & en conſiderer les differences.

Ce que l'on remarque d'abord dans la puiſſance des Rois de la terre, c'eſt qu'elle ſe termine par leur mort, & qu'ainſi étant attachée à leur vie, elle eſt auſſi vaine & auſſi peu ſolide que la vie des hommes.

Ils ne la poſſedent pas même pendant tout le tems qu'ils en ont le tître. Car qu'eſt ce que la Royauté d'un Roi qui dort, & qui croiroit qu'un Roi qui auroit toujours dormi eût véritablement été Roi; ils ne le ſont donc effectivement que quand ils en joüiſſent, & qu'ils agiſſent

en Roi. Or combien y a-t-il de tems dans la vie des Rois, où ils ne penſent point à leur Royauté, & ne font que des fonctions baſſes & animales; mais lors même qu'ils y penſent le plus & qu'ils veulent le plus en joüir, leur Royauté les exempte-t-elle des miſeres de la vie & des infirmités de la nature? L'ennui & le chagrin ne les vont-ils pas attaquer juſques ſur le trône; & ne les forcent-ils pas de quitter ces Royales occupations pour ſe rabaiſſer à des actions trés-communes. Il leur faut de petits amuſemens qui les empêchent de penſer à eux, pour les aider à porter le poids de cette couronne, qu'ils ne ſçauroient ſoûtenir; & avec tous ces miſerables ſoulagemens, il y en a qui n'ont pas laiſſé de croire qu'il eſt encore plus avantageux de s'en défaire tout-à-fait. Si cette réſolution eſt rare, c'eſt peut-être qu'il eſt rare que les hommes ſuivent la raiſon. Car qui pourroit dire les inquiétudes & les peines qu'ont ceux qui paroiſſent les plus heureux pour maintenir leur autorité & leur puiſſance, de combien d'appuis & de ſecours ils ont beſoin, de combien de perſonnes ils ſont dépendans? Deſorte que l'on peut dire véritablement que la domination ne s'achette qu'au prix d'une infinité de ſervitudes, & qu'il n'y a point de gens plus gênés & moins libres que les Princes. Nous obéiſſons à Ceſar,

dit Ciceron, & Ceſar obéit au tems. Ainſi comme nous ne ſçaurions ſçavoir à quoi il nous voudra obliger, il ne ſçauroit ſçavoir lui-même à quoi les conjectures l'obligeront. *Nos illi ſervimus, ille temporibus. Ita nec ille quid tempora poſtulatura ſint nec nos quid ipſe poſtulet ſcire poſſumus.* Voilà ce que c'eſt que cette idole de l'ambition humaine, & ce que les hommes du monde regardent comme la ſouveraine felicité de cette vie.

Il ne faut que prendre le contrepied de tous ces défauts, & de toutes ces miſeres, pour concevoir ce que c'eſt que ce Royaume divin que Dieu a préparé à tous les élûs. C'eſt un Royaume qui non ſeulement eſt éternel en lui-même, mais qui rend éternels ceux qui le poſſedent. Comme on ne le ſçauroit perdre, on n'a point de peine à le conſerver. On n'en joüit point par intervalles & avec diverſes interruptions. On n'y eſt jamais attaqué par l'ennui, par le chagrin, par la laſſitude. On y eſt exempt de toute miſere, de toute ſervitude, de tous ſoins. C'eſt un Royaume qui n'eſt jamais troublé par aucune guerre, parce qu'on y eſt inacceſſible à tous ennemis.

Enfin c'eſt un Royaume poſſedé par une infinité de Rois, qui bien loin de diminuer la grandeur & la puiſſance les uns des autres, l'augmentent au contraire & la forti-

fient, parce qu'ils n'ont tous qu'un même cœur, qu'un même esprit, & qu'ils ne font tous ensemble qu'un Roi qui est *Jesus-Christ*. C'est à ce Royaume que nous sommes appellez. C'est ce Royaume qui nous est promis à des conditions si favorables, qu'il suffit pour l'obtenir, de le désirer sincerement.

## CHAPITRE XIV.

### *Quelles impressions la méditation de la felicité du Ciel doit faire sur nous.*

COmme nous n'avons fait jusqu'ici que rapporter les pensées des Peres, pour former l'idée de la vie du Ciel, nous ne ferons de même que les suivre dans les reflexions qu'ils en ont tirées.

I.

Saint Paul en ouvre une qui est de grande étenduë, en representant tous les travaux & toutes les peines que les Athlettes enduroient pour acquerir une Couronne corruptible, afin de nous exciter à endurer avec joye les travaux de la vie Chrêtienne, pour acquerir une couronne incorruptible.

*1. Cor. 9. v. 19.*

Car il nous apprend par-là que la grandeur des biens que nous attendons, nous doit faire mépriſer tous les maux de cette vie, ſoit qu'il faille les ſouffrir quand ils nous arrivent, ſoit qu'il faille s'y expoſer, quand Dieu nous y engage.

C'eſt en ſuivant cette ouverture que St. Auguſtin ſe ſert de l'exemple des peines que les hommes endurent pour éviter des maux, ou pour acquerir des biens temporels, afin de faire voir combien on doit faire peu d'état de celles qu'il faut ſouffrir pour gagner le Ciel. Les hommes, dit il, « *De* ſouffrent qu'on employe le fer & le feu « *verb.* pour les délivrer par une douleur plus « *Dom.* courte, mais plus violente de celles d'un « *ſecond.* ulcere, qui quoique plus longues, n'au- « *Matt.* roient pas toujours duré. Un ſoldat uſe « *11.* ſon corps par les travaux de la guerre, « afin de ſe procurer un repos, dont il joüit « beaucoup moins de tems qu'il n'en a paſ- « ſé dans les fatigues & les miſeres de cet- « te profeſſion. Que dirai-je de ceux qui « trafiquent ſur la mer, à quels dangers « ne s'expoſent ils point pour acquerir des « richeſſes vaines & périſſables, que l'on « ne ſçauroit ſouvent conſerver qu'avec « encore plus de périls qu'il n'en a fallu « courir pour les acquerir. Pourquoi la « charité ne feroit-elle donc pas pour la « Beatitude ce que la cupidité fait pour les « biens du monde, qui ne ſont qu'une mi- «

ſere effective?

Il ſe ſert de cette même raiſon, d'une maniere encore plus vive dans ſa Lettre à Armentaire & à Pauline.

„ L'on s'expoſe ici bas, dit-il, à „ tant de périls, à tant de travaux & à „ tant de pertes pour prolonger, ou pour „ rendre plus agréable cette vie, qui doit „ néceſſairement finir un jour, quoique „ l'on ne puiſſe s'exempter de la mort, „ mais ſeulement la reculer de quelques „ années. A combien plus forte raiſon „ ſommes-nous obligés de ſouffrir toutes „ ces peines pour acquerir la vie éter- „ nelle, où la nature n'eſt plus obligée „ d'éviter la mort avec tant de ſoin, ni „ la lâcheté de la craindre avec tant d'in- „ famie, ni la ſageſſe de la ſupporter „ avec courage? Car la mort ne ſera plus „ alors redoutable, puiſqu'alors il n'y aura „ plus de mort. Comment ne voudriez- „ vous donc pas être du nombre des cha- „ ſtes amans de cette vie éternelle & bien- „ heureuſe, puiſque vous voyez que cette „ vie paſſagere, toute miſerable qu'elle „ eſt, a des amans ſi paſſionnés?

„ Par combien de travaux les hom- „ mes achetent-ils la prolongation de leurs „ travaux, & par combien de craintes „ fuyent-ils la mort, afin de la pouvoir „ craindre plus long-tems?

„ Quelles douleurs le fer & le feu ne

ſont-ils point ſouffrir à ceux qui ſe met- "
tent entre les mains des Medecins, pour "
être gueris? Ce n'eſt pas toute fois pour "
ne point mourir, mais ſeulement mourir "
un peu plus tard. Les tourmens qu'ils ſouf- "
frent ſont certains, l'eſperance de prolon- "
ger leurs jours eſt incertaine, & la violen- "
ce de la douleur fait ſouvent mourir ceux "
qui ne s'y étoient expoſés que par la ſeule "
crainte de mourir. Ainſi ayant mieux "
aimé ſouffrir la douleur pour éviter "
la mort, que de ſouffrir la mort pour "
éviter la douleur, il arrive qu'ils ſouf- "
frent tout enſemble & la douleur, & "
la mort; non ſeulement parce qu'ils "
trouvent quelquefois la mort dans la "
douleur même à laquelle ils avoient "
eu recours pour éviter la mort, mais "
auſſi parce qu'aprés avoir tant ſouffert "
pour être gueris, ils ſont enfin contraints "
d'abandonner une vie, qui quoique re- "
couvrée par mille tourmens, ne ſçau- "
roit toujours durer, puiſqu'elle eſt tou- "
jours mortelle; ni long-tems durer, puiſ- "
qu'elle eſt ſi courte; ni même dans ce "
peu qu'elle dure, avoir une durée qui "
ſoit certaine, puiſqu'elle n'eſt jamais "
qu'incertaine.

II.

On peut appliquer cette même conſidé-

ration à mille objets qui ſe preſentent tous les jours dans le monde, & qui nous peuvent convaincre que nous ne faiſons point pour la vie éternelle, ce que les gens du monde font pour leur fortune, ou pour ſatisfaire leurs paſſions.

Quand on voit par exemple ceux qui veulent s'élever & ſe pouſſer dans le monde, ſi attentifs à ménager tout ce qui leur peut ſervir, ſi circonſpects à éviter tout ce qui leur peut nuire; ſi patiens à ſouffrir des reburs de ceux à qui ils font la Cour; ſi complaiſans pour s'accommoder à tous leurs déſirs; ſi laborieux pour réüſſir dans leurs deſſeins; ſi peu ménagers de leur ſanté quand il s'agit de leurs intérêts; ſi pleins de la paſſion qui les poſſede, & ſi appliqués aux moyens de la faire réüſſir, n'a-t-on pas ſujet de ſe reprocher à ſoi même la lâcheté avec laquelle on recherche la vie éternelle, & de s'écrier avec St. Bernard. *Quelle honte & quelle confuſion pour nous? Ils ont plus d'ardeur pour leur malheur que nous n'en avons pour nôtre bien. Ils courent avec plus de viteſſe & de promptitude à la mort, que nous ne courons à la vie.*

*S. Bern. Ser. de Temp. 53.*

Quand nous voyons les maux que l'on ſouffre pour ſatisfaire des paſſions criminelles, les travaux d'un homme poſſedé de la paſſion du bien, ſes ſoins, ſa vigilance, ſes inquiétudes, ſes veilles, ſon renoncement à toutes ſortes de plaiſirs, les dangers & les

fatigues où la fumée de l'honneur engage les gens, ne devons-nous pas nous dire à nous-mêmes, que ſi l'on ſe damne avec tant de peine dans le monde, il eſt bien raiſonnable qu'on ſe ſauve auſſi avec quelque peine, & que c'eſt une grande honte qu'une lâche timidité nous faſſe fuïr dans la voye de Dieu, des peines beaucoup moindres & trés-ſalutaires, au même-tems que dans la voye du ſiécle, il en faut ſouffrir de beaucoup plus dures qui ne nous ſervent de rien? *Cum in itinere Dei faciliora & utilia ignavâ formidine fugiuntur, in itinere ſæculari duriora & ſterilia arumnoſo labore tolerantur.*

Enfin, n'y-a-t-il pas lieu de ſe dire à ſoi même en voyant les difficultez qu'il y a dans le monde à réüſſir dans les moindres entrepriſes, à ſe procurer quelque établiſſement, à gagner l'amitié des Grands de la térre, ce que Saint Auguſtin rapporte qu'un homme du monde dit à un de ſes amis, aprés la lecture de la vie de St. Antoine? Dites-moi, je vous prie, à quoi « nous prétendons parvenir par tous nos « travaux, quel eſt le but où nous tendons, & qu'eſt-ce que nous avons en « vûë dans nos emplois? Pouvons-nous « porter nos eſperances plus loin dans la « vie que nous menons à la Cour, que « d'être en faveur auprés de l'Empereur? « & quand nous en ſerions venus là com- «

„ bien cette place eſt-elle fragile & perilleuſe? Et combien faut-il courir de dangers pour arriver à un état encore plus „ dangereux? Juſques à quand vivrons-„ nous de cette ſorte? Je n'ai qu'à vouloir être ami de Dieu, & je le ſerai. Il le dit, & il le devint en même-tems, ayant ſur l'heure quitté toutes les prétentions du monde pour ſe donner tout à Dieu. Pourquoi ce grand objet de la vie éternelle, & la baſſeſſe de tout ce que l'on recherche dans le monde, ne ſont-ils pas la même impreſſion ſur nous? Et pourquoi au moins ne nous reprochons-nous pas ſans ceſſe nôtre lâcheté & nôtre foibleſſe?

## III.

Saint Auguſtin ne ſe ſert pas ſeulement de cette conſideration pour animer les Chrêtiens à ſouffrir avec courage tous les maux de cette vie, mais auſſi pour les humilier dans les bonnes actions qu'ils pratiquent pour acquerir la vie éternelle, en leur faiſant voir qu'ils ne font tout au plus pour le Ciel que ce que les Payens ont fait pour leur Pays.

*De Civ. D. l. 5. c. 8.*

„ Qu'y a-t-il de ſi grand, dit-il, à „ mépriſer tous les charmes de la vie preſente pour cette patrie céleſte & éternelle, „ puis qu'un Romain a pû ſe reſoudre à „ faire mourir ſes enfans pour une patrie

terreſtre & temporelle? Si le deſir de " procurer la liberté à des gens qui de- " voient mourir, a bien pû armer un Pere " contre ſes propres enfans, quelle merveil- " le ſi pour la véritable liberté qui nous af- " franchit de l'empire du peché, de la " mort & du diable, nous ne faiſons pas " mourir nos enfans, mais nous mettons les " pauvres de Jeſus-Chriſt au nombre de nos " enfans?

Si un autre Romain aprés avoir dé'ivré " ſa patrie de la fureur de ſes ennemis, " quoiqu'elle eût ſi mal reconnu ce ſervice, " que de l'exiler pour ſuivre la paſſion de " ſes envieux, ne laiſſa pas de la ſauver en- " core des mains des Gaulois; pourquoi un " Chrêtien ſe vanteroit-il comme d'u e " grande choſe, de ce qu'ayant peut-être " reçû dans l'Egliſe quelque injure atroce " & infamante de ſes ennemis, il ne s'eſt " point jetté parmi les hérétiques?

S'il s'en eſt trouvé qui ont mis leur main " dans un brazier ardent, pour effrayer par " une telle hardieſſe un Roi ennemi, qui " croira avoir fait quelque choſe, qui me- " rite le Royaume des Cieux quand pour " l'obtenir il aura abandonné, je ne dis pas " ſa main, mais tout ſon corps aux flammes " de ſes perſecuteurs.

S'il y en a qui ſe ſont dévoüez à la " mort pour appaiſer les Dieux par leur " ſang; que les Martyrs ne s'énorgueïlliſ- "

„ ſent pas, ſi par l'ardeur de leur foi & de
„ leur charité ils ont combattu juſqu'à l'ef-
„ fuſion de leur ſang, pour cette patrie où
„ ſe trouve la vraye & immortelle felicité,
„ & n'ont pas ſeulement aimé leurs freres
„ pour qui ils le répandoient, mais leurs
„ ennemis même qui le répandoient.

Ce St. Docteur pouſſe encore plus avant ces ſortes de réflexions: mais celles-là ſuffiſent pour montrer que ſi l'on avoit bien la vie éternelle dans le cœur, on ne verroit preſque rien dans le monde qui ne ſervît à nous animer, ou à nous humilier. Car qu'y-a-t-il de plus juſte que de faire pour le Ciel ce que les gens du monde font pour la terre? Et qu'y-a-t-il de plus lâche & de plus indigne que de ne pas faire pour être heureux éternellement, ce que les hommes du monde font tous les jours pour des fins ſi frivoles & ſi baſſes?

## IV.

Une autre réflexion trés naturelle & de trés-grande étenduë, que la conſideration du bonheur éternel que nous attendons doit produire en nous, c'eſt que puiſque ce bonheur eſt en effet nôtre ſouverain bien, & nôtre derniere fin, il doit avoir ce rang & cette place dans nôtre cœur. Or le propre, dit St. Auguſtin, du ſouverain bien,

c'eſt qu'on y rapporte toutes choſes : *Summum bonum id dicitur quo cuncta referuntur.* *Aug. Ep. 56.*

Que la vie éternelle ne ſoit donc pas nôtre fin de paroles ſeulement, mais qu'elle la ſoit réellement & en effet. Qu'elle ſoit le principal objet de nôtre eſprit & la principale fin de nos actions, qu'elle faſſe la principale & la plus agiſſante de nos paſſions, & que l'on remarque en toute nôtre vie ce caractere, que nous ne préferons rien à nôtre ſalut, que nous tendons au Ciel, & que nous ſoûpirons aprés d'autres biens que ceux de la terre.

## V.

Mais parce que nous ne ſçaurions accomplir ces devoirs ſi nous n'aimons la vie éternelle, ni l'aimer ſi nous n'y penſons, nous devons nous ſervir de toutes les inventions ſaintes, qui peuvent nous en renouveller l'idée & la graver plus profondément dans nôtre cœur, & ſuivre pour cela les vûës que les Sts. Peres nous ont données. L'Eſprit de Dieu qui les animoit, a fait conſiſter leur pieté à s'élever à la penſée & au déſir de la vie éternelle, par tous les états & toutes les rencontres de la vie.

S'ils ont été dans la proſperité & dans la poſſeſſion de quelques biens temporels, ils les ont regardez comme des ſoulagemens

de miſerables & de condamnés, & non comme des recompenſes qui nous pûſſent rendre heureux. *Hæc omnia miſerorum ſunt damnatorumque ſolatia, non præmia beatorum.*

*De Civ. Dei l. 22. c. 23.*

Ils ont pris garde de ne conſiderer ces biens que comme des rafraichiſſemens que Dieu nous accorde dans le cours de nôtre voyage, & non comme ceux où nous eſperons de parvenir, lorſque nôtre voyage ſera achevé. *Dieu nous conſole*, dit St. Auguſtin, *dans nôtre chemin, pourvû que nous comprenions que nous ſommes en chemin & que toute cette vie, & toutes les choſes dont nous y uſons ne nous doivent tenir lieu que d'une retraite de voyageurs, & non d'une maiſon où nous voulions demeurer.* Tota *iſta vita, & omnia quibus uteris in hac vita, ſic tibi debent eſſe tamquam ſtabulum viatori, non tanquam domus habitatori.*

*In Pſ. 34.*

S'ils ont ſouhaité des biens temporels ou pour eux, ou pour les autres, ils ont eu ſoin de ne les regarder qu'en une maniere qui eût rapport avec la vie du Ciel. *Que le Seigneur*, dit St. Auguſtin, *nous reçoive entre ſes bras pour nous conſoler par les biens de la terre, & pour nous rendre bien heureux par la poſſeſſion des biens éternels*, Dominus *nos ſuſcipiat conſolandos temporalibus, beatificandos æternis.* Dans l'uſage même qu'ils en ont fait, ils ont eu tou-

*In Pſ. 25.*

jours d'autres biens en vûë, & ont tâché de faire ſervir ces conſolations humaines pour s'exciter à les deſirer. *Que ſera-ce*, dit St. Auguſtin, *que les biens du Ciel, puiſque l'on trouve tant de plaiſir dans ceux de la terre?* Quæ *igitur illa ſunt, ſi tot ac talia ac tanta ſunt iſta?* *Que ces choſes*, dit-il ailleurs, *que nous aimons dans le monde, nous ſervent à aimer Dieu davantage, puiſqu'il les ſurpaſſe tant en beauté & en grandeur.* *De Civ. Dei l. 22. c. 24.* *In Pſ. 84.*

## VI.

S'ils ont vû ces biens du monde entre les mains des méchans, au lieu d'en prendre ſujet de leur porter envie, ils n'ont ſongé qu'à ſe fortifier dans l'amour & dans l'eſtime des biens éternels.

*Que donnera-t-il*, dit St. Auguſtin, *à ceux qu'il a prédeſtinez à la vie, puiſqu'il fait tant de biens à ceux qu'il a prédeſtinés à la mort.* Quid *dabit eis quos prædeſtinavit ad vitam, qui hæc dedit etiam eis quos prædeſtinavit ad mortem?* Et tant s'en faut qu'ils en ayent pris ſujet d'en eſtimer davantage les méchans, parce qu'ils poſſedoient les biens de la terre, qu'ils en ont pris occaſion de mépriſer ces biens, de ce qu'ils pouvoient être poſſedez par des méchans. *De Civ. l. 22. c. 24.*

*Ces biens*, dit-il, *que Dieu donne aux*

*impies, ſont ſi vains qu'ils méritent bien d'être poſſedés par des impies. Ne les regardez donc pas comme eſtimables, puiſque vous voyez que les impies les peuvent avoir. Quæ donat & malis tam frivola ſunt, ut hæc & malis donari digna ſint; ne tibi quaſi magna videantur, quæ poſſunt donari & malis.*

In Pſ. 62.

*Si Dieu regardoit*, dit-il ailleurs, *ces biens de la terre, comme quelque choſe de grand, il ne les accorderoit pas à des méchans, mais il les donne aux méchans, afin d'apprendre aux bons à lui demander des biens qu'il ne donne point à des méchans.*

In Pſ. 37.

## VII.

C'eſt ainſi que les conſolations humaines ne les ont point empêchez de faire de Jeruſalem le principal objet de leur joye & de leurs déſirs, comme parle le Prophête: *Si non propoſuero Jeruſalem in principio lætitiæ meæ.*

Mais ils ont trouvé dans les afflictions & dans les maux de cette vie, encore plus de moyens de s'enflammer du déſir de la vie éternelle.

Ils ont regardé ces afflictions & ces traverſes que les hommes éprouvent dans les choſes qu'ils poſſedent le plus légitimement, comme des avertiſſemens que Dieu leur donne de n'avoir de l'amour que pour le Ciel, & de ne pas conſiderer comme leur

maiſon

maisons les retraites passageres, où ils se reposent en passant. *Docetur amare meliora per amaritudinem inferiorum, ne viator tendens ad patriam stabulum habeat pro domo sua.*

Ils ont reconnu que c'étoit une misericorde de Dieu de semer ces amertumes & ces dégoûts parmi les douceurs trompeuses des choses du monde, afin d'empêcher les Chrêtiens de s'y attacher, & de les porter à rechercher avec plus d'ardeur cette autre vie, dont les douceurs sont saintes & salutaires : *Ideo autem huic vitæ malæ dulci miscet amaritudines & tribulationes, aut alia, quæ salubriter dulcis est, requiratur.* *In Ps. 43.*

Ils ont crû que c'étoit un grand bien que Dieu dépoüillât le monde à leur égard de ce qu'il avoit de trompeur, afin que leur amour qui auroit pû s'y porter, se tournât tout entier vers le repos qui n'est ni de cette terre ni de cette vie. *In Ps. 82.*

Ils s'en sont servis pour reconnoître la misere de la vie presente, la foiblesse de l'homme, l'instabilité des choses du monde, l'aveuglement de ceux qui s'y attachent, & ils ont tâché par là d'exciter en eux le desir de ce Royaume, dont le moindre bien sera d'être exempt de tous les maux. *In Ps. 32.*

Ils ont tâché, de porter les hommes à desirer pour l'autre vie tout ce qu'ils desirent pour la vie presente, parce qu'ils savoient qu'on y trouve tous les biens avec excellen-

Epiſt. 54. ce, & que le ſouverain bien que l'on y poſſede les comprend tous. *Si vous aimez les richeſſes*, dit St. Auguſtin, *mettez les en un lieu où elles ne puiſſent jamais périr. Si vous aimez l'honneur, ne recherchez que celui qu'on ne peut avoir ſans le meriter. Si vous aimez le ſalut, efforcez-vous de l'acquerir d'une maniere qui ne vous donne plus ſujet d'apprehender de le perdre. Et enfin, ſi vous aimez la vie, rendez-vous dignes d'une vie qui ne puiſſe jamais être terminée par la mort.* Enfin ils ſe ſont ſervis de la felité du Ciel, pour mépriſer & tous les maux & tous les biens de la vie preſente. Ce qui fait dire à St. Bernad : *Heureux celui qui medite toujours en la preſence du Seigneur, & qui repaſſe continuellement dans ſon eſprit le bonheur dont on joüira à ſa droite ! Qu'y a-t'il qui puiſſe paroître dur à celui qui eſt continuellement occupé de la penſée que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire que nous eſperons, & que peut déſirer en ce monde corrompu celui dont l'œil contemple toujours les biens du Seigneur dans la terre des vivans?*

Bern. de aſſ. Do. Serm. 4. n. 7.

## VIII.

On peut dire auſſi de la connoiſſance de la felicité des Elûs, ce que nous avons déja dit de la connoiſſance de la miſere des reprouvez, qu'elle doit ſervir de regle à tous les jugemens que nous portons du bonheur ou du malheur de ce monde, auſſi bien que

de ſa grandeur & de ſa baſſeſſe. C'eſt être grand & heureux que d'avoir droit au Royaume de Dieu, d'être dans la voye qui y conduit, de poſſeder les biens de la grace, qui en ſont la ſemence, les prémices & le gage.

C'eſt être pauvre, miſerable, & réduit à la derniere baſſeſſe, que d'être dépoüillé de ce droit, & d'avoir en ſoi ce qui merite l'enfer.

Toutes les differences qui naiſſent des conditions & des qualitez humaines, ne ſont rien en comparaiſon de celles-là. Auſſi Jeſus-Chriſt pour nous exprimer davantage cette verité dans l'eſprit, a voulu commencer par-là ce Sermon merveilleux de la montagne, qui contient toutes les maximes de ſon Evangile. *Beati pauperes ſpiritu*, dit-il, *quoniam ipſorum eſt Regnum Cælorum.* C'eſt-à-dire, que c'eſt ce droit à ce Royaume éternel qui rend bienheureux, & que c'eſt la perte de ce droit qui rend malheureux.

Enfin il ne faut qu'avoir un peu de bon ſens pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de la felicité de l'autre vie, qu'étant clair que c'eſt le but où nous devons rapporter toutes nos actions, & par la vûë duquel nous devons conduire toute notre vie, nous devons avoir un extrême ſoin de nous bien inſtruire de la voye qui y mene; & de ne nous pas laiſſer trom-

per dans une choſe ſi importante, d'autant plus que nous ſommes avertis d'une part, qu'il eſt trés facile de s'égarer dans ce chemin, & de l'autre, que quiconque s'en égare, s'engage dans le chemin de l'enfer, puiſque tout ce qui ne tend point à la vie éternelle, tend à la mort éternelle, comme dit Saint François de Sales.

## CHAPITRE XV.

### *Concluſion.*

*Pic de la Mirandole.* UN grand eſprit de ces derniers ſiécles, conſiderant d'une part la certitude de la Religion Chrêtienne, & de l'autre la vie de ceux qui en font profeſſion, exprime en ces termes l'étonnement où l'on doit être d'y voir ſi peu de rapport. „ C'eſt " une grande folie, dit-il, de ne croi- " re pas à l'Evangile, dont la verité eſt " atteſtée par le ſang des Martyrs, publiée " hautement par les paroles des Apôtres, " confirmée par le témoignage des élé- " mens, & confeſſée par les démons même. Mais c'eſt encore une folie beau- „ coup plus grande de ne douter point " de la verité de l'Evangile, & de vivre " comme ſi on ne doutoit point qu'il ne " fût faux : *Magna inſania eſt Evangelio non credere, cujus veritatem ſanguis Martyrum clamat, Apoſtolica reſonant voces, ele-*

*menta loquuntur, dæmones confitentur : sed longè major insania est cùm de veritate Evangelii non dubites, sic vivere quasi de ejus falsitate non dubitares.*

Or ce que cet Auteur dit en général de la Religion Chrêtienne & de la vie des Chrêtiens, est particulierement sensible à l'égard des points que nous en avons traitez dans cet écrit; c'est-à-dire, du Jugement, de l'Enfer & du Paradis.

C'est une grande folie que d'en douter, puisqu'ils sont établis sur toute l'autorité de l'Evangile, & que l'autorité de l'Evangile est établie sur tant de miracles, & sur l'accomplissement si visible de tant de merveilleuses prophêties.

Jesus-Christ, dit S. Augustin, *a exécuté pleinement tout ce qu'il avoit promis. Croirons-nous qu'il nous ait voulu tromper dans ce qu'il nous a dit de son jugement? An verò exhibuit nobis omnia quæ promisit, & de solo die judicii nos fefellit? Tout ce qui avoit été écrit*, dit-il encore, *a été accompli dans la suite des tems, & aprés cela pouvons-nous douter qu'il n'accomplisse de même ce qui reste... Per omnes generationes reddidit quæ scripta sunt & quod restat non ei creditur.* *In Ps. 73.* *In Ps. 144.*

Il n'y a donc pas moyen que l'esprit se soûtienne dans une prétention si déraisonnable. Il faut croire malgré qu'on en ait, qu'il y aura un Paradis & un Enfer : qu'il y aura un feu éternel, & une gloi-

re que l'œil n'a point vû, & que l'oreille n'a point entendu. Perſonne ne réſiſte à ces veritez. On les embraſſe, & l'on fait profeſſion de les croire: mais qu'eſt-ce que cette foi produit, & quelle ſuite a-t'elle dans la conduite de la vie des Chrêtiens?

C'eſt ici où paroît cet excés de folie, beaucoup plus grand que le défaut de la foi. On croit l'Enfer & le Paradis, & l'on vit comme ſi l'on étoit aſſuré qu'il n'y eût ni Enfer ni Paradis. On marche avec la même ſecurité, la même joye, & le même repos dans la voye de l'Enfer, que ſi l'on avoit une conviction entiere que tout ce qu'on en dit fût une fable, & l'on perd le Royaume du Ciel avec autant d'indifference que ſi l'on ne doutoit point que ce ne fût une illuſion.

On pouſſe même l'extravagance juſqu'à faire paſſer pour marque de force d'eſprit de ne penſer ni à l'un ni à l'autre, & de s'en aller brutalement à la mort ſans faire aucune réflexion ſur ce qui la doit ſuivre. On a peine à ſouffrir qu'on nous en parle, & ce ſont ſouvent les diſcours les moins écoutez que ceux qui ont pour but de nous mettre ces objets devant les yeux. On ſçait bien, dit-on, tout ce qu'on en dit; mais puiſque vous le ſçavez, pourquoi ne faites-vous pas ce que cette connoiſſance oblige de faire, à moins que de renoncer à la raiſon.

Il eſt aiſé de reconnoître cet excez de folie dans la vie du monde, & ce qui eſt étrange, c'eſt qu'on la peut même remarquer en quelque dégré dans les perſonnes de pieté. Car dans la verité, il s'en faut toujours beaucoup que ces grands objets ne faſſent ſur eux toute l'impreſſion qu'ils y devroient faire, & qu'ils ne vivent comme des gens, dont le voyage ſe peut terminer à tous momens par le Paradis au par l'Enfer. Il ſeroit aiſé de faire voir cela en détail dans la plûpart des fautes & des foibleſſes des gens de bien : mais il ſuffit de conclure ici géneralement à l'égard de tout le monde : Que la plus claire, la plus ſenſible, la plus convaincante de toutes les veritez étant qu'il ne faut pas vivre d'une maniere qui nous conduiſe au comble de tous les malheurs, & nous prive du ſouverain bien : tout homme qui a tant ſoit peu de ſens doit regler ſa vie d'une telle ſorte, qu'il ait ſujet de croire qu'il marche vers le Ciel, & non vers l'Enfer, & que quiconque ne le fait pas, doit ſans ceſſe ſe le repreſenter à ſoi-même. Qu'il doit ſe juger non ſeulement miſerable, mais inſenſé, qu'il doit gémir d'un ſi malheureux état, & qu'il doit trouver bon que tout le monde le lui mettre ſans ceſſe devant les yeux pour l'aider à en ſortir. En un mot, c'eſt être vraiment raiſonnable, que de travailler ſerieuſement & uniquement à ſon

ſalut. C'eſt avoir encore quelque reſte de raiſon & de lumiere quand on ne le fait pas, que de ſe condamner ſoi-même & de déſirer de changer de vie. Mais c'eſt une extinction entiere de raiſon que de vivre en repos, ſans ſe mettre en peine de ce qui arrivera aprés la fin de ſa vie.

# DEUXIE'ME TRAITE'
# DE LA VIGILANCE
# CHRE'TIENNE

*Contenant divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.*

## CHAPITRE I.

### *En quoi conſiſte la vigilance Chrêtienne.*

L'Autorité de Jeſus-Chriſt qui nous recommande ſi ſouvent la vigilance, qui employe pour nous y porter, des motifs auſſi preſſans que la terreur de la Mort & du Jugement, & qui a voulu marquer ſi expreſſément qu'il la commandoit à tous : (*Omnibus dico, vigilate*) ſuffit pour faire voir qu'il n'y a point de de- *Marc. 13. 37.*

voir de la vie Chrêtienne qui ſoit plus indiſpenſable.

Il ne la commande pas ſeulement à tous les Chrêtiens, mais il la leur commande en tout tems, en la joignant à l'exercice de la priere, qui doit être continuel. *Veillez*, dit-il, *en priant en tout tems.* Vigilate *omni tempore orantes.* Car ce ne ſont pas deux devoirs que l'on puiſſe ſéparer. Il faut veiller pour prier, & l'on ne ſçauroit prier qu'à proportion qu'on veille. Ils ſe tiennent même l'un à l'autre reciproquement lieu de moyen & de fin. Car s'il faut veiller pour prier, il faut auſſi prier pour veiller. On ſe diſpoſe à la priere par la vigilance. On obtient la vigilance par la priere. Et enfin ils ſe renferment en quelque ſorte l'un l'autre, puiſque comme celui qui prie veille, il eſt vrai auſſi en quelque ſorte que quiconque veille prie.

*Luc.* 21 36

La neceſſité de la vigilance étant donc ſi établie, il n'eſt plus queſtion que de connoître les moyens de la pratiquer; & pour cela il eſt neceſſaire de ſçavoir en quoi elle conſiſte.

Veiller eſt le contraire de dormir, auſſi-bien dans la grace que dans la nature. Or *ceux qui dorment*, dit l'Apôtre, *dorment la nuit.* Qui *dormiunt*, *nocte dormiunt*, & quand ils dormitoient durant le jour, ils ſe feroient une nuit par leur ſommeil

même, puiſque ce ſommeil les priveroit de la vûë de la lumiere.

Etre endormi ſelon l'eſprit, c'eſt donc être privé de la vraye lumiere, & avoir les ſens ſpirituels aſſoupis. Mais comme en même-tems que ceux qui dorment ſelon le corps ſont privez de la vûë & du ſentiment des objets réels, ils ne laiſſent pas d'avoir de certains ſentimens obſcurs, & de s'appliquer aux phantômes dont leur imagination eſt remplie, en les prenant pour des réalitez, & en ne penſant pas même pendant qu'ils dorment, qu'il y ait d'autres objets plus réels & plus ſolides que ceux-là; de même ceux qui ſont endormis ſelon l'eſprit, étant privez de la vûë des objets que l'on peut appeller vraiment réels, ne laiſſent pas de ſe repaître des choſes temporelles qui ont bien moins d'être & de réalité en comparaiſon des objets ſpirituels, que les phantômes qui compoſent nos ſonges n'en ont en comparaiſon des objets exterieurs qu'ils nous repreſentent.

Et par là il eſt clair que veiller c'eſt avoir les yeux de l'eſprit ouverts à la lumiere ſpirituelle, qui nous découvre les objets de l'autre vie; c'eſt-à-dire Dieu, l'Enfer, le Paradis, l'éternité, l'uſage que nous devons faire des créatures pour nous ſauver, l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les deſſeins du diable en nous les preſentant,

les obligations où elles nous mettent de loüer, de remercier & de prier Dieu.

Or comme ceux qui veillent, n'ont pas seulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui se presentent, mais aussi les oreilles pour entendre ce qu'on leur veut dire, veiller selon l'esprit, c'est aussi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-méme, par les créatures, & par tous les objets, tant spirituels que corporels, que nôtre esprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes choses, & il n'y a que nôtre surdité qui nous empêche de l'entendre. C'est l'idée que nous devons avoir de la vigilance Chrêtienne, & nous en allons voir la pratique & l'utilité dans la suite de ce Traité.

---

## CHAPITRE II.

*Combien il est utile de rappeller souvent dans son esprit le souvenir de Dieu. Raisons fondamentales de l'utilité de cette pratique.*

LA lumiere spirituelle, qui, comme nous avons dit, distingue ceux qui veillent, de ceux qui ne veillent pas, n'étant autre

choſe que Dieu même, comme Saint Auguſtin le dit ſi ſouvent aprés l'Ecriture; tous ceux qui la ſuivent, ont en quelque ſorte Dieu preſent, & pratiquent ainſi ce que Dieu ordonna à Abraham par ces paroles: *Ambula coram me, & eſto perfectus.*

Mais outre cette preſence de Dieu plus générale, & qui eſt renfermée dans toutes les vûës, & toutes les connoiſſances que la lumiere de Dieu nous donne, il y en a une plus particuliere & plus expreſſe, par laquelle l'eſprit connoît Dieu plus diſtinctement, le regarde comme Dieu, & tâche de lui rendre les hommages, les adorations, & le culte qui lui eſt dû. Cette preſence de Dieu n'eſt autre choſe que ce ſouvenir continuel de Dieu, que les Saints Peres qui ont donné des regles de la vie Chrêtienne, nous recommandent comme l'unique moyen de vivre dans la pieté. *Il faut*, dit St. Baſile, *veiller à la garde de ſon cœur avec toute ſorte de ſoin, & ne pas ſouffrir que le ſouvenir de Dieu, qui doit être continuel en nous s'efface de notre eſprit. Il faut que nous portions ſans ceſſe l'idée de Dieu imprimée comme un cachet ineffaçable ſur nôtre ame. C'eſt par ce moyen que l'on acquiert ordinairement la charité qui nous excite à obſerver les commandemens, & qui ſe conſerve en les obſervant.* *Reg. fuſ. diſp. int. 5. Voyez Reg. Brevior. 21. 20. & 306.*

Saint Gregoire de Naziance ne parle pas avec moins de force de l'utilité *Greg. Naz.*

or. 33. de cette pratique. *Il nous doit être*, dit-il,
p. 531. *aussi ordinaire de nous souvenir de Dieu, que de respirer: ou plûtôt ce devroit être nôtre unique occupation. Nôtre devoir est de penser à Dieu le jour & la nuit, le matin, le soir, à midi: de le benir & de le loüer en tous tems, en se couchant, en se levant, en marchant, & parmi toutes nos autres actions, afin de purifier notre ame par ce souvenir continuel.*

Tous les autres Peres parlent le même langage, & il n'y a point d'avis qui ait été propo'é avec plus d'uniformité par tous ceux qui ont donné des regles de la vie spirituelle.

Mais pour comprendre jusques dans le principe, l'importance & l'utilité de cette pratique sainte, il faut considerer que la premiere & la plus générale de toutes les tentations est celle de l'oubli de Dieu, parce qu'elle naît de tous les objets des sens, quelques innocens qu'ils puissent être.

Car l'état où nous sommes dans cette vie, est que ces objets frappant les organes du corps, forcent l'ame de s'appliquer à eux sans qu'elle s'en puisse ordinairement défendre. Ils avertissent eux-mêmes de leur presence, & ils n'ont point besoin pour être conçûs, d'être aidez d'une reflexion interieure qui en excite l'idée: & comme leurs impressions sont vives & continuelles, elles portent l'ame à s'en rem-

plir, & à oublier toute autre choſe.

Mais comme par une inſtitution publique & connuë, ou par un rapport naturel, quelques-uns de ces objets, outre l'idée de leur être qu'ils forment dans l'eſprit, ſont encore ſignes de divers mouvemens de l'ame que nous concevons facilement dans les autres, parce que nous les reſſentons ſouvent en nous-même, il arrive de là qu'en recevant par exemple l'impreſſion que l'exterieur des hommes peut faire ſur nous, nous concevons de plus l'idée de leurs penſées, ſoit par leurs mouvemens & par leur viſage, ſoit par leurs paroles & par d'autres ſignes d'inſtitution. Et ainſi, quoique ces penſées ſoient ſpirituelles, elles conviennent néanmoins en cela avec les êtres corporels, qu'à la faveur des ſignes auſquels elles ſont liées, elles entrent dans nôtre ame malgré que nous en ayons, & elles attirent ſon application.

Outre ces principes exterieurs, qui tirent en quelque ſorte l'ame hors d'elle-même, elle y eſt encore violenment pouſſée par le déreglement de ſes paſſions; par la pente qu'elle a pour le plaiſirs, & pour tous ce qui flatte ſon ambition & ſon orgueïl, par le vuide & l'indigence où elle ſe trouve au dedans d'elle-meme, qu'elle tâche de remplir par les choſes du dehors. Ainſi elle s'y porte avec violence, elle ſuit avec plaiſir les impreſſions qu'elle reçoit des

choſes corporelles, elle s'y plonge & elle leur donne par ſon imagination une grandeur, & une ſolidité qu'elles n'ont pas.

Il en eſt tout au contraire des choſes ſpirituelles. Quelque grandeur & quelque réalité qu'elles ayent, elles n'agiſſent point par elles mêmes ſur nos ſens, & n'avertiſſent point ainſi l'ame d'y penſer. Et quoique par le moyen de certains ſignes, l'ame en puiſſe être quelquefois avertie, néanmoins comme nous les concevons trés imparfaitement, que les idées que nous en avons ſont foibles, & que les impreſſions des choſes du monde attirent ſans ceſſe l'ame, il arrive de-là que la plûpart des hommes vivent dans l'oubli de Dieu, & que ceux mêmes qui ont quelque deſir d'être à lui, ont beſoin d'un effort continuel pour s'empêcher d'y tomber, & pour reſiſter à l'impreſſion des choſes ſenſibles, qui tend à appliquer leur ame au dehors, & à la détourner des objets ſpirituels.

Ainſi, quelque perſuadé que l'on ſoit ſpeculativement de la verité de la réalité, & de la grandeur du monde ſpirituel, on ſent néanmoins en ſoi un poids & une pente qui nous porte à ne concevoir point d'autre grandeur, & preſque d'autre être, que celui des objets qui frappent nos ſens. Et ce qui paroît plus étrange eſt, que lors même qu'on ſe porte à s'occuper des cho-

ſes temporelles par l'ordre de Dieu, par le mouvement de ſa grace, & par le motif de l'obéïſſance que l'on lui doit, & que l'on a rapporté d'abord à ſon honneur & à ſa gloire l'application que l'on donne à ces objets ; l'inclination que nous y avons ne laiſſe pas d'effacer peu à peu cette premiere intention, & de nous y attacher par le plaiſir que nous y prennons ; de ſorte que ces emplois exterieurs, quoi qu'entrepris par l'ordre de Dieu, nous détournent inſenſiblement de lui & nous rempliſſent des créatures, à moins que nous ne faſſions de grands efforts pour arrêter cette impreſſion.

Voilà la principale des tentations de cette vie, & la ſource de toutes les autres, ou plûtôt c'eſt une tentation univerſelle qui eſt renfermée dans toutes les tentations particulieres.

Il eſt bien viſible par là, que le remede le plus naturel à cette tentation générale, ſeroit de nous rendre les choſes ſpirituelles plus preſentes qu'elles ne ſont, & de les concevoir d'une maniere qui nous en fît mieux comprendre la grandeur, d'en renouveller ſans ceſſe la penſée dans notre eſprit, & d'étouffer par là l'impreſſion ſi violente que les choſes corporelles & paſſageres y font. Mais comme ces objets ſpirituels ne ſe preſentent pas par eux-mêmes, & que la liaiſon qu'ils ont avec les choſes corporelles n'eſt pas ſenſible ; il faut que

l'ame y ſupplée par tous les moyens qu'elle en peut trouver.

Ces moyens ſe réduiſent à deux, l'un général, & l'autre particulier. Le premier eſt de contraindre ſon eſprits par une volonté vive & forte de s'appliquer à Dieu, & de le retirer comme par force de la vûë des créatures pour l'attacher à celle des objets ſpirituels.

Le ſecond eſt de faire en ſorte par une ſainte induſtrie, que tous les objets qui nous environnent, & qui frappent nos ſens, y renouvellent l'idée de Dieu, & nous faſſent ſouvenir de ce qu'il eſt & de ce que nous lui devons.

Pour réüſſir dans ce dernier moyen, qui comprend auſſi la pratique du premier, il faut tâcher d'imprimer vivement dans nôtre eſprit les divers rapports que les objets exterieurs ont avec Dieu, & de lier tellement ces idées enſemble, que les choſes du monde ne ſe preſentent jamais à nous, ſans exciter l'idée de celles de Dieu.

Il n'eſt pas beſoin pour cela d'inventer des liaiſons arbitraires. Il n'y a qu'à voir celles qui ſont effectives. C'eſt à-dire, qu'il n'y a qu'à concevoir que Dieu remplit, ſoûtien, meut, conduit le monde viſible: qu'il nous parle par toutes les créatures, qu'il eſt la regle unique & inviolable de nos actions; qu'il nous peut ſeul défendre des tentations qu'elles nous cauſent, &

s'accoutumer ainſi à ne voir plus ces créatures ſans avoir en même-tems en elles & par elles celui auquel elles ont un rapport ſi intime & ſi eſſentiel.

## CHAPITRE. III.

### *Premiere maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, tirée de la dépendance qu'a l'être des créatures de celui de Dieu.*

LEs qualitez des créatures peuvent être differentes, & avoir ainſi divers rapports avec Dieu: mais comme elles conviennent toutes dans l'être, elles ont toutes par cette être qu'elles ont reçû & qu'elles reçoivent ſans ceſſe de Dieu, une liaiſon intime avec lui, par la dépendance qu'elles en ont.

Ainſi toute créature par ſon être même nous doit faire ſouvenir de Dieu, & elle en eſt un ſigne naturel. Mais pour imprimer plus vivement cette verité dans nôtre eſprit, il eſt bon de conſideter que tous ces corps, qui frappent nos ſens, qui nous paroiſſent avoir tant d'éclat & tant de beauté, que nous prenons preſque pour les ſeuls êtres réels qui ſoient au monde, parce qu'il n'y a que ces ſeuls êtres qui nous avertiſſent

qu'ils y ſont, ne participent néanmoins à l'être que d'une maniere trés-imparfaite. Non ſeulement ils n'ont point en eux la cauſe de leur ſubſiſtance, & ils ont beſoin que la main toute puiſſante qui les a créez, les ſoûtienne & les tire ſans ceſſe du néant, ſans quoi ils y retomberoient à tous momens, par cela ſeul qu'elle ceſſeroit de leur donner l'être: Mais cet être même qu'ils reçoivent, eſt tellement borné en toutes choſes, qu'il tient bien plus du rien que de l'être, puiſque nous y appercevons un néant infini de toutes les perfections qu'ils n'ont pas. De plus, comme ils ſont deſtituez d'intelligence, ils ſont à leur *propre* égard comme s'ils n'étoient point; & s'ils ſont pour nous, ils ne ſont pas pour eux-mêmes.

Si des corps ont paſſé aux eſprits créez, on y trouve la même impuiſſance de ſubſiſter par ſoi-même, & le même beſoin de recevoir continuellement leur être de Dieu. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas le défaut de ne ſe pas connoître, & que leur connoiſſance s'étend à quelques objets: mais les bornes en ſont ſi étroites, que ce qu'ils connoiſſent n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qu'ils ignorent.

L'imperfection de l'être de toutes les créatures, nous doit ſervir de dégré pour concevoir, qu'outre ces êtres materiels & ces eſprits bornez il y a un être immateriel

& ſans bornes qui eſt la ſource de tout être & de toute connoiſſance; qui ne dépend de rien & dont tout dépend, qui eſt immenſe, infini, neceſſaire, tout-puiſſant; qui eſt grand ſans quantité, bon ſans qualité, éternel ſans viciſſitude de tems; qui ſans changement produit tous les changemens des créatures; qui eſt toujours en repos ſans ceſſer d'agir, qui connoit tout, & tout à la fois, qui eſt par-tout, & dans tout ſans être renfermé en rien; qui nous eſt plus intime que nous-mêmes, & qui nous donne ſans ceſſe, comme dit Saint Paul, la vie, le mouvement, & l'être.

C'eſt cet être infini qui eſt le Dieu que nous adorons. Toutes les créatures nous le montrent, puis qu'elles ſortent de lui, & qu'elles reçoivent continuellement de lui tout ce qu'elles ſont. Mais comme nous ſommes portez par le poids de notre corruption à nous arrêter aux effets, ſans penſer à la cauſe toute puiſſante qui les produit, & à nous remplir du vain éclat des créatures, en oubliant la beauté ſouveraine dont elles empruntent le peu qu'elles en ont; pour reſiſter à ce funeſte aveuglement, nous devons dire à toutes ces créatures qui nous environnent, & à tout ce que le monde a de beau, d'éclatant & de charmant, vous n'êtes pas mon Dieu, ce n'eſt pas de vous que vous tenez l'être, & vous n'en avez que ce que vous en donne ce Dieu, qui

eſt caché dans vous, & que nous ne voyons point.

Nous devons ſouvent conſiderer Dieu comme une Mer infinie qui contient & conſerve toutes choſes, & nous regarder comme des poiſſons, ou plûtôt comme des atômes qui y ſont abimez, & dont l'être diſparoit en quelque ſorte dans l'immenſité de cet être ſouverain qui les engloutit.

Si nous étions bien accoutumez à ces penſées, tant s'en faut que les créatures nous portaſſent à l'oubli de Dieu, qu'elles nous le remettroient continuellement devant les yeux. Nous l'adorerions ſans ceſſe par des regards & des mouvemens ſecrets. Nous nous anéantirions ſans ceſſe en ſa preſence par la vûë de ſa grandeur & de nôtre petiteſſe. Nous nous ſervirions de tous les objets ſenſible pour lui renouveller nos hommages. Comme il eſt par tout, nous le trouverions par tout, dans les Cieux, dans la terre & dans l'enfer même: *Si aſcendero in Cælum, tu illic es: ſi deſcendero in infernum ades.* Tout l'Univers nous repreſenteroit la magnificence de ſa gloire, & ce ſeroit pour nous un temple qui nous exciteroit à nous tenir dans le reſpect dû à la grandeur de celui à qui il eſt conſacré. Nous ne croirions jamais être ſeuls, puiſque nous nous verrions toujours en la preſence de Dieu, & toutes nos actions, toutes nos penſées, tous nos mouvemens expoſez à

*In Pſ.* 139.

ſes yeux divins. Enfin nous tâcherions au moins d'imiter la modeſtie, la retenuë, le reſpect, l'attention de ceux qui ſont en la preſence des Rois de la terre, & nous n'aurions pas la hardieſſe de faire en la preſence de Dieu, ce qui peut attirer ſa colere contre nous, comme on ne voit perſonne qui faſſe volontairement en preſence des Rois, ce qu'il ſçait leur être deſagréable, & dont il peut être puni ſur le champ.

Il n'y a rien de ſi commun que ces penſées, mais il n'eſt rien de plus rare que d'en faire l'uſage qu'on devroit, & de s'en ſervir pour retirer ſon eſprit de la diſſipation que la vûë du monde lui cauſe, pour l'empêcher de ſe livrer aux objets des ſens, pour compoſer ſon interieur & ſon exterieur, & pour ſe mettre en l'état où l'on voudroit être ſi Dieu nous étoit viſiblement preſent.

Cela n'arrive que parce qu'on penſe rarement à ces veritez, qu'on les conçoit foiblement, & que l'on n'en eſt point vivement touché. C'eſt donc ce que nous devons demander à Dieu, & à quoi nous devons travailler, par des reflexions continuelles qui puiſſent les imprimer fortement dans nôtre eſprit & dans nôtre cœur.

## CHAPITRE. IV.

### *Second moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de conſiderer en toutes choſes ſa providence.*

LA foi ne nous découvre pas ſeulement Dieu dans le monde ſoutenant tous ſes ouvrages, & leur donnant continuellement l'être en qualité de Createur: elle nous le fait voir auſſi comme Roi dans ſon Royaume, reglant & conduiſant juſques aux moindres choſes avec un empire ſi *abſolu*, & une force ſi invincible, qu'aucune creature ne peut ſe ſouſtraire à ſes ordres, ni s'empêcher de contribuer par tout ce qu'elle fait de bien & de mal à l'exécution de ſes volontez.

Cette verité nous donnant lieu de regarder toutes les creatures comme des inſtrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen par conſequent de nous élever à Dieu par là; & de l'adorer comme le veritable Auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux ſont également propres pour renouveller cette idée. Car Dieu eſt le veritable Auteur des uns & des autres. Il eſt Auteur des biens que nous recevons par le miniſtere des creatures, puiſque

que c'eſt lui qui nous les deſtine, & qui nous les procure par un ordre de ſa volonté, ſans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes enſemble ne nous pourroit être qu'inutile. Et il n'eſt pas moins Auteur des maux qui nous arrivent, puiſque c'eſt ſa juſtice qui nous y condamne, & qui employe ou les hommes, ou d'autres cauſes ſecondes pour l'accompliſſement de ſes volontés ſur nous.

Il faudroit donc changer ſur cela nôtre langage ou au moins nos penſées, & au lieu que nous n'avons que les créatures dans l'eſprit, que nous leur rapportons tout, que nous leur attribuons tout, il ſeroit juſte de remonter en toute occaſion à la véritable cauſe de tous les évenemens, & de donner à Dieu dans nôtre penſée la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde.

Il ne faudroit donc point penſer ſimplement qu'un tel homme eſt mort par tel & tel accident; que l'un a été emporté par la fievre, l'autre par la peſte; mais il faudroit regarder Dieu dans la mort des hommes, comme ſe ſervant de ces divers moyens pour l'exécution de l'arrêt qu'il a prononcé contre chacun d'eux.

Il ne faudroit de même jamais dire que nous avons perdu nôtre bien, par l'injuſtice d'un autre; mais il faudroit dire que Dieu

s'eſt ſervi de la malice d'un ennemi pour nous ôter ce que nous meritions de perdre.

Gardez-vous bien, dit St. Auguſtin, de rapporter à d'autres qu'à Dieu vos afflictions. Car le diable même ne ſçauroit vous faire le moindre mal ſans la permiſſion de celui qui poſſede la ſouveraine puiſſance, & qui s'en ſert ou pour punir ou pour corriger les hommes, pour punir les impies, pour corriger ſes enfans. *Prorſus*, dit St. Auguſtin, *ad Deum refer flagellum tuum, quia nec diabolus tibi aliquid facit, niſi ille permittat, qui deſuper habet poteſtatem, aut ad pœnam aut ad diſciplinam; ad pœnam impiis, ad diſciplinam filiis.*

*Aug. in Pſ. 32.*

Par ce moyen nous verrons Dieu par tout, & en toutes choſes, puiſqu'il n'y a rien qui ne ſoit reglé par ſa providence; & ce qui eſt admirable, nous n'y verrions en un ſens rien que de juſte, puiſque rien n'arrive que par l'ordre de ſa volonté qui eſt toujours juſte.

Ainſi toutes les hiſtoires deviendroient pour nous des hiſtoires de Dieu, tous les hommes des Miniſtres de Dieu, tous les évenemens des arrêts de Dieu, dans leſquels par conſéquent nous ne trouverions jamais rien dont nous puiſſions nous plaindre avec juſtice.

*Eſſais de Mor. t. 1. tr. 2. 2. part. n. 16.*

Quelle paix, quelle ſoumiſſion, quelle

assurance cette verité ne devroit elle point produire dans nos esprits? Devroit-on craindre dans un vaisseau, dont Dieu seroit le pilote? Or c'est ce qu'il est dans le monde à l'égard de tous les hommes. Il les conduit tous à la fin à laquelle ils sont destinés par des voyes infaillibles, & dont aucun ne se détourne jamais.

Il est vrai qu'il porte les uns, & laisse aller les autres; parce qu'il est Auteur de la voye des uns, & qu'il ne fait que permettre aux autres de marcher par la voye qu'ils choisissent par eux-mêmes. Mais ces permissions ne nous donnent pas moins lieu de l'adorer, & de nous soumettre à ses ordres que les effets qu'il produit par lui-même, & où les créatures ont moins de part, puisqu'il ne s'en sert pas moins pour l'exécution de ses desseins, & qu'il les regle & les borne à la mesure qui est necessaire pour les faire réüssir.

Afin que la vûë de la Providence divine produise en nous cette attention continuelle à Dieu, dont nous parlons presentement, il ne faut pas se contenter de la reconnoître & de l'adorer dans les grands évenemens; mais comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de si petite rencontre qui ne soit ordonnée de Dieu, il faut s'accoutumer à l'honorer en tout, & à lui rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

Il ne ſuffit donc pas de dire comme David, dans les grandes calomnies publiées contre nous, & dans les grands outrages qu'on nous fait, que Dieu a commandé à ceux qui nous traitent de la ſorte, de nous outrager & de nous calomnier; c'eſt-à-dire, qu'il leur a permis de le faire pour nôtre bien; mais il faut dire dans les petites incommodités de la vie commune, que c'eſt par l'ordre de Dieu qu'elles nous arrivent, qu'un homme nous parle durement & incivilement, qu'un autre nous raille mal-à-propos, qu'un ami nous néglige, nous oublie, nous traverſe; qu'on nous laſſe par des viſites incommodes, qu'on nous importune par des prieres injuſtes ou inutiles.

Il faut de même reconnoître cet ordre de Dieu, dans les moindres bienfaits que nous recevons des créatures, dans les moindres bons ſuccés qui arrivent à nous ou à nos amis, dans les moindres connoiſſances que l'on fait, dans les moindres rencontres qui choquent ou favoriſent nos déſirs; & enfin il faut le connoître dans les choſes dont nous ne découvrons ni le bien ni le mal, en ne laiſſant pas d'y honorer la profondeur des jugemens de Dieu, qui attache quelquefois l'exécution de ſes plus importans deſſeins, à des rencontres qui paroiſſent fortuites & indifferentes, & dans leſquelles la prudence humaine ne ſçauroit décou-

vrir ni avantage ni desavantage.

Ainsi nous nous conserverons dans une espece d'oraison continuelle en voyant agir Dieu dans toutes choses, & adorant en tout la conduite qu'il lui plaît de tenir sur nous, & sur toutes les créatures.

---

## CHAPITRE V.

*Troisiéme moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de considerer ce que toutes les créatures ont de Dieu, & sur tout les personnes avec qui l'on traite.*

COmme Dieu s'est peint dans tous ses ouvrages, qu'il y a répandu les traits & les caractéres de ses divines perfections, & qu'il l'a fait même dans le dessein que nous nous en servissions comme de dégrés, pour nous élever jusques à lui, c'est seconder ses intentions que de remarquer dans chaque créature ce qu'elle a de Dieu, de reconnoître Dieu en elle, & de remonter par elle à la source de ces perfections, qui est Dieu même.

Je ne parlerai point ici des images de la divinité que l'on peut trouver dans ses créa-

tures privées de raiſon, quoiqu'il ſoit juſte qu'ayant été ſi ſouvent employées par l'Ecriture pour figurer les divers attributs de Dieu, nous nous ſervions du rapport qu'elles y ont, pour exciter en nous le ſouvenir de ce qu'elles repreſentent.

Je me contenterai d'expliquer de quelle ſorte on peut voir & honorer Dieu dans les hommes, & s'en ſervir pour ſe tenir en ſa preſence, au lieu que ſouvent il n'y a rien qui nous en détourne plus que le commerce que nous avons avec eux, parce qu'ils nous rempliſſent l'eſprit, non ſeulement de l'image de leurs corps, mais des idées de leur jugement & de leurs paſſions, qui en font naître ſouvent de ſemblables en nous.

Tous les hommes géneralement en tant qu'hommes, nous peuvent ſervir à connoître Dieu, puiſqu'il a gravé ſon image dans leur nature même, qui ſont tous capables de la poſſeder, & que ne ſçachant d'aucun qu'il ne ſoit pas du nombre des prédeſtinés, nous les pouvons tous regarder comme devant être éternellement transformés en Dieu.

Mais outre cette qualité génerale qui eſt commune à tous, on voit & l'on diſtingue Dieu dans les divers états des hommes, par des caracteres particuliers qui nous en impriment une idée plus vive.

On les peut aiſément reconnoître par ces principes que l'Ecriture nous fournit : *Que toute puiſſance vient de Dieu : Que l'homme ne peut rien avoir, s'il ne lui eſt donné du Ciel : Que toute grace excellente & tout don parfait vient d'enhaut, & deſcend du Pere des lumieres : Que nous ſommes les temples du St. Eſprit : Que l'Egliſe eſt le corps de* Jeſus Chriſt; *que ce que l'on fait aux membres de* Jeſus-Chriſt, *on le fait à* Jeſus-Chriſt même. *Rom.* 13. *1. Joan.* 3. 17. *Jac.* 2. 17. 1. *Cor.* 3. 16. *Ep.* 1. 11.

A la faveur de ces lumieres divines on peut trouver & honorer Dieu dans les Rois, dans les Princes, dans les Magiſtrats, dans les ſuperieurs Eccléſiaſtiques, & même dans les hommes injuſtes & violens, parce qu'on y trouve ſa puiſſance, dont les hommes peuvent bien être les inſtrumens & les miniſtres, mais qui ne leur appartient jamais. Et c'eſt pourquoi Judith l'a reconnuë dans Holoferne, en lui diſant, *qu'il avoit en lui la puiſſance de Dieu pour le châtiment des méchans.* Virtus *Dei qua in te eſt ad eruditionem inſipientium.* *Matth.* 25 40.

Quand on voit donc les richeſſes entre les mains des riches, on doit penſer qu'ils en peuvent bien être les œconomes & les diſtributeurs, mais qu'ils n'en ſont jamais les proprietaires & les maîtres; parce que le domaine en demeure toujours à Dieu, qui les leur ôte quand il lui plaît pour les donner à d'autres, par le droit inalienable de ſa ſouveraineté. Ainſi en les voyant on

doit élever ſon eſprit à celui qui les a établis diſpenſateurs de ces biens, & qui leur fera rendre un compte exact de leur adminiſtration.

On ne voit pas ſeulement Dieu dans les méchans, par la part qu'ils peuvent avoir à ſa puiſſance, à ſes richeſſes, & aux autres dons qui leur peuvent être communs avec les bons. Jeſus-Chriſt eſt auſſi en eux, en pluſieurs autres manieres. "Il eſt en eux, „ comme dit un excellent Auteur, pour les „ punir dans ſa fureur. Et où eſt le ſerviteur „ qui ne tremble, quand il voit ſon Maître „ en colere, & qu'il condamne aux fers & „ à la mort un méchant ſerviteur, *principa-* „ lement s'il merite lui-même d'être ré- „ pris & s'il ſe ſent auſſi coupable? Il eſt „ en eux pour l'accompliſſement de ſes deſ- „ ſeins que nous ignorons. Et qui n'aura du „ reſpect pour les ordres ſecrets du Prince „ quand on voit que tout ſe remuë, & qu'on „ ne ſçait ce qu'il veut faire? Il eſt en eux „ pour nous éprouver, & pour reconnoî- „ tre ſi nous lui ſommes fidéles. Et qui ne „ veillera ſur ſoi-même, & ne ſe tiendra „ dans la modeſtie & le recuëillement dans „ ce tems de tentation? Il eſt en eux pour „ nous faire avancer, parce que nous nous „ arrêtons trop, & que leur commiſſion „ porte de nous preſſer. Et qui oſera s'en „ prendre à eux, & ne tâchera plûtôt de „ recompenſer le tems perdu? Il eſt en eux

*Traitez de pieté tom. 2. p. 321.*

pour nous guerir. Et qui ne doit rece- « voir le remede de Dieu avec ſoumiſſion « & avec patience, ſans s'arrêter au ra- « zoir qui coupe, qu'il faut conſiderer « comme un inſtrument de ſanté, & re- « verer la main qui l'employe ? Il y a des « perſonnes qui baiſent le medicament « qu'on leur donne tant ils le reçoivent « avec joye, dans l'eſperance qu'ils ont de « ne plus languir. Il eſt en eux enfin pour « nous recompenſer. Ce ſont eux qui nous « mettent la couronne ſur la tête. „ Faut il donc s'offenſer s'ils le font un peu rudement, puiſqu'en cela même ils augmentent nôtre recompenſe ?

Mais ſi l'on peut voir Dieu dans les méchans même, combien le peut-on voir encore plus facilement dans les bons & dans les juſtes ? « Il n'y eſt pas ſeulement ; il y « agit, il y parle. Quand les membres de « Jeſus-Chriſt ſont remplis de ſon eſprit, il « y eſt preſque ſans voile & d'une maniere « palpable, parce qu'on l'y peut voir com- « me avec les yeux, puiſque nous ſçavons « que c'eſt lui qui fait en eux tout le bien « qu'ils peuvent faire : *Domine dabis pacem* « *nobis, omnia enim opera noſtra operatus es* « *in nobis.* Leur douceur eſt ſa douceur, leur « patience eſt la ſienne. Quand ils parlent, « c'eſt lui qui regle les mouvemens de leur « langue. Quand ils brûlent de charité, « c'eſt lui qui l'allume. C'eſt lui qui eſt «

„ leur charité & toute leur vertu.

Pourquoi n'avons-nous donc pas soin de diversifier nos mouvemens envers Dieu, selon les diverses graces que nous remarquons dans les ames justes? Et enfin pourquoi la vûë de tous les Chrêtiens n'excite-t-elle pas en nous le souvenir de Jesus-Christ qui est leur chef, qui les a unis à son corps & qui les a rendus ses freres & ses cohéritiers; ne sommes-nous donc pas bien inexcusables si nous oublions Dieu, puisqu'il se presente à nous en tant de manieres, & qu'il est par tout devant nous, en tout tems, en toute sorte d'états. Il se presente à nous, dit l'Auteur que nous avons déja cité,

*Ibid. p. 313.*

„ dans les grands, afin de nous étonner. *Il se*
„ presente dans les pauvres, afin de nous
„ faire compassion. Il se sert de l'aversion de
„ ceux qui ne nous aiment pas, pour nous
„ faire gagner davantage. Il se sert de l'oc-
„ casion de la nature, & de ceux que nous
„ aimons pour commencer de se faire ai-
„ mer de nous. Il se fait voir dans les per-
„ sonnes inconnuës, & qui nous sont indif-
„ ferentes, afin qu'étant sans passion en ce
„ qui les regarde, nous le voyions plus fa-
„ cilement & que rien ne nous en fasse
„ détourner les yeux. Il est dans tous ses
„ membres, il est par tout, afin que nous le
„ voyions par tout, & par tout nous fer
„ mons les yeux afin de ne le pas voir.

Il faudroit donc tâcher de regarder tous

ceux avec qui nous avons quelque commerce par quelqu'un de ces caractéres de Dieu, de nous en ſervir pour nous élever à lui & pour lui demander la grace de leur parler comme il faut, & pour écouter avec plus de douceur, de docilité & de reſpect tout ce qu'ils nous diſent, ce qui rendroit toutes nos converſations ſaintes & édifiantes.

## CHAPITRE VI.

*Quatriéme maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'être attentif aux inſtructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.*

LA vigilance Chrêtienne n'ouvre pas ſeulement les yeux de l'ame aux objets ſpirituels, elle ouvre encore ſes oreilles aux inſtructions que Dieu nous donne. Il y en a qui ſont en quelque ſorte entenduës extérieurement par tout le monde, & ce ſont celles qui s'adreſſent directement à nous, comme les avertiſſemens qui nous ſont donnez par les Prédicateurs, ou par ceux qui nous font la charité de nous marquer nos devoirs, & de nous faire connoître nos défauts. Et l'effet de vigi-

lance Chrêtienne à l'égard de celles-là eſt qu'elle ne nous les fait pas regarder & recevoir comme venant des hommes, mais comme nous étant données de Dieu par leur miniſtere, ſuivant ce principe indubitable dans la Theologie de St. Auguſtin, que Dieu eſt le ſeul maître de la verité de quelque maniere qu'il nous la faſſe connoître.

Mais il y a d'autres inſtructions que Dieu nous donne d'une maniere plus cachée & plus difficile à entendre, & ce ſont celles dont parle l'Ecriture, quand elle dit que la Sageſſe crie au dehors, & qu'elle fait entendre ſa voix dans les ruës, *ſapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem ſuam.* Ce ſont celles, dis-je, qui ſont gravées dans les paſſions & dans les actions communes des hommes, & dans tous les accidens qui leur arrivent. Dieu parle par tout cela, & il parle d'une maniere trés-vive, trés-forte, trés-efficace, mais ce n'eſt que pour ceux qui ne dorment pas, qui ſont attentifs à ſa voix, & qui déſirent de l'entendre. Non ſeulement il parle, mais il parle continuellement, parce qu'il n'y a rien de ce qui arrive dans le monde, qui ne ſoit propre à inſtruire un homme de bien, qui veille ſur ſoi-même, & qui a ſoin de rapporter à ſon édification tout ce qu'il voit ou qu'il apprend.

Car que voit-on, par exemple, dans le

monde que des vertus, des vices, des biens, des maux, des proſperités, des adverſités, des élevations, des décadences, des paſſions, des égaremens, & qu'y-a-t-il en tout cela par où Dieu ne parle à ceux qui l'écoutent.

Il expoſe les vertus à nos yeux pour nous porter à les imiter, pour nous faire voir combien nous en ſommes éloignés, pour nous donner eſperance d'y parvenir. Et c'eſt comme s'il nous diſoit : Voilà ce qu'il faut faire, voilà ce que vous ne faites pas. Voilà ce que vous devez eſperer. *Cur non poteris quod iſte & iſte* : Il nous montre par la rareté de ces vertus que la grace eſt rare, qu'il la faut demander avec ardeur & avec perſeverance, qu'il faut craindre de la perdre ; mais qu'il ne faut pas deſeſperer de l'obtenir.

Il nous inſtruit par les vices & par les pechez, dont il permet que nous ſoyons ſpectateurs, de la corruption & de la foibleſſe de l'homme. Il nous montre ce que nous ſommes par nous-mêmes, & l'état où nous devons craindre de tomber.

Il nous fait voir par les biens du monde dont il comble quelques-uns, le néant & la vanité de la felicité temporelle, en nous donnant lieu de conſiderer les miſeres qui y ſont attachées, & qui ſervent de matiere aux divines réflexions que le ſaint Eſprit a fait écrire à Salomon dans le livre

de l'Eccléſiaſte. Il nous découvre ces heureux plongez dans le dégout à leur bonheur, travaillez de mille inquiétudes & de mille ſoins, & s'efforçans vainement d'arrêter une felicité qui leur échappe à tous momens, & qui eſt toujours prête de finir.

Il nous fait voir l'aveuglement qu'elle produit, l'averſion de la verité qui l'accompagne, les égaremens où elle engage; la dureté du cœur qu'elle cauſe, l'entrée qu'elle donne à toutes ſortes de vices, & les obſtacles qu'elle met à tous les moyens du ſalut.

Tant de miſerables dont le monde eſt plein, & qui frappent nos yeux à toute heure, devroient être pour nous, ſelon l'Evangile, autant de Prédicateurs de la pénitence, puiſqu'ils nous donnent lieu de faire la même réflexion que Jeſus Chriſt fit faire aux Juifs ſur le ſupplice de certains Galiléens, & ſur la mort de ceux qui furent accablez par la tour de Siloé. *Penſez-vous*, leur dit il, *que ces gens fuſſent plus coupables que les autres hommes? Ils ne l'étoient nullement; ſi vous ne faites donc pénitence, vous prierez tous auſſi bien qu'eux.* Nous devrions ainſi nous dire à nous mêmes, à la vûë de tant de gens qui gémiſſent ſous le poids de leur miſere: Eſt-ce que nous nous imaginons que nous ſommes moins coupables qu'eux? Qu'elle raiſon aurions-nous de le

*Luc. 13. 1. 5.*

croire ? Il n'y a donc point d'autre voye que la pénitence qui nous puiſſe faire éviter les châtimens effroyables que la juſtice de Dieu reſerve aux pecheurs, & dont ces maux qu'il expoſe à nos yeux dès cette vie, ne ſont que de legers commencemens.

Dieu ne nous dit pas ſeulement par les miſeres des hommes, que c'eſt ainſi que les orgueïlleux meritent d'être traitez. Que nous avons à craindre bien d'autres châtimens dans le tems de ſa rigueur ; puiſqu'il punit déja ſi ſéverement les hommes dans le tems de ſa miſericorde ; mais il nous dit de plus que ce monde rempli de tant de maux ne merite pas d'être aimé, que c'eſt un aveuglement prodigieux d'y être attaché, tout miſerable qu'il eſt, & de ne ſe ſervir pas de ces miſéres inévitables pour ſe procurer un bonheur éternel ?

Que nous diſent tant de morts que nous voyons tous les jours, ſi-non que nous devons nous préparer continuellement à cette fin ſi proche & ſi terrible, & qu'au lieu que nos ſens à force d'être frappés de ces objets y deviennent inſenſibles ; nôtre raiſon au contraire en doit être d'autant plus touchée qu'ils ſont plus frequens, parce qu'elle eſt avertie par là, que la mort nous menace à tout moment, & que tout le monde y eſt ſurpris.

Mais rien ne nous peut inſtruire davantage que les réflexions que nous pouvons fai-

re ſur les paſſions des hommes, ſur les nuages qu'elles produiſent dans leur eſprit, qui leur dérobent la vûë des veritéſ les plus claires & les plus ſenſibles, ſur les faux jours, par leſquels elles les ſéduiſent en ne leur laiſſant voir qu'une partie de ce qui doit ſervir de fondement à leurs jugemens, ſur l'activité qu'elles leur donnent pour arriver à leur but, ſur les fatigues & les maux qu'elles leur font endurer, ſur la vanité de ce qu'elles leur font rechercher avec tant d'empreſſement, ſur les miſeres, les inquiétudes qu'elles cauſent par avance, à ceux qui s'y abandonnent, ſur le déchirement & le deſeſpoir qu'elles produiſent, ou lorſque leur objet leur échappe, ou lorſque le cœur eſt partagé par divers déſirs contraires.

Et c'eſt ce qui nous donne lieu de voir comme dans un tableau le ſaint aveuglement que le déſir d'être à Dieu devroit produire en nous pour toutes les raiſons humaines qui nous en pourroient détourner, l'ardeur avec laquelle nous devrions tendre à cette fin; l'activité que nous devrions avoir pour embraſſer tous les moyens qui nous y peuvent conduire, la patience avec laquelle on devroit ſouffrir tous les maux qui ſe rencontrent dans ce chemin, la ſolidité & la grandeur incomparable du bien auquel nous tendons.

Ce ſeroit une choſe infinie que de marquer en particulier toutes les inſtructions que nous pouvons tirer du commerce des hommes, & de la conſideration de leurs actions.

Il ſuffit de dire en géneral, qu'il n'y a point de livre qui en fourniſſe un ſi grand nombre, ni de ſi vives, & que les meilleurs livres mêmes ne conſiſtent preſque que dans les réflexions, que des gens éclairés ont faites ſur la conduite des hommes, & que nous pourrions faire comme eux, ſi nous y étions appliqués, qu'elles ne ſe tirent pas ſeulement de l'exemple des perſonnes illuſtres, ni des actions éclatantes, mais des perſonnes les plus baſſes, & des actions les plus ordinaires ; qu'on peut apprendre à connoître les hommes & à ſe connoître par la conduite de ſes ſerviteurs, par les entretiens des païſans, des artiſans, des hommes, des femmes, & des eſprits les plus petits & les plus bornés.

Mais afin que ces réflexions nous ſoient vraiment utiles, & qu'elles nous ſervent à nous tenir dans la preſence de Dieu, il faut les regarder comme nous étant données de Dieu, qui eſt le Docteur de toute verité, comme dit St. Auguſtin ; & qui nous la découvre par ſa lumiere, c'eſt-à-dire, par lui-même & dans lui-même. Il faut le prier en même tems de nous les graver dans le cœur, de nous faire la grace de nous en

ſervir pour notre conduite, de nous éloigner des défauts qu'il nous fait remarquer, de nous affermir dans les veritez qu'il nous découvre, de nous les remettre dans l'eſprit & dans le cœur, lorſqu'il ſe preſentera quelque occaſion de les pratiquer, & de ne pas permettre qu'elles ſoient étouffées ni obſcurcies par nos paſſions.

Il ne faudroit qu'être fidéle à cette pratique pour allier les offices de Marthe & de Marie, pour être toujours aux pieds de Jeſus-Chriſt, en même-tems que nous ſerions le plus occupez aux choſes extérieures, & pour pouvoir dire véritablement que nous écoutons Dieu en même-tems que nous écoutons les hommes, puiſque nous n'entendrions en quelque ſorte que la voix de Dieu dans celle des hommes & que nous ne verrions que Dieu en eux.

Il eſt vrai que ce que Dieu dit ainſi par les hommes, eſt ſouvent bien éloigné du ſens immédiat de leurs paroles. Car, par exemple, lorſqu'ils nous entretiennent de diſcours vains & inutiles, Dieu nous dit par ces diſcours mêmes, ce que David dit par ces paroles: *Les fables que les méchans me content ſont bien éloignées de la ſolidité de vôtre loi.* Mais cela n'empêche pas que ces paroles des hommes ne ſoient le moyen dont Dieu ſe ſert pour nous faire entendre cette verité, & qu'elles ne nous ſervent ainſi à nous appliquer à Dieu, & à le prier, pourvû qu'en

*In Pſ. 118.*

les entendant, nous ſoyons attentifs à la lumiere intérieure, qui nous apprend à en juger ſelon la verité, & qui eſt la voix par laquelle il ſe fait entendre a nos eſprits.

## CHAPITRE VII.

### *Cinquiéme moyen, qui eſt de conſulter la verité éternelle ſur chaque action de la journée.*

MAis entre toutes les diverſes manieres de ſe tenir en la preſence de Dieu, il n'y en a point de plus néceſſaire que celle qui conſiſte à le conſulter ſans ceſſe ſur tout ce qui ſe preſente à nôtre eſprit, & principalement ſur nos actions, comme la regle éternelle & immuable par laquelle on en doit juger.

C'eſt en cela que St. Auguſtin fait conſiſter l'idée de ce Sage, dont il parle au troiſiéme livre de la Trinité, & dont il dit. *Que conſultant la Loi de Dieu ſur toutes ſes actions il n'en fait aucune qu'il ne voye dans cette verité devoir être faite.* *Cap. 3.*

C'eſt en quoi St. Bernard met le premier dégré de la contemplation qui eſt ſans doute le plus néceſſaire & le moins ſujet aux illuſions. *Primus contemplationis gradus eſt ut inceſſanter conſideremus, quid velit Domi-* *Bern. Serm. 5. de diverſ. 7. 5.*

*nus, quid placeat ei, quid acceptum ſit coram ipſo.*

Et St. Baſile dans ſes grandes Regles fait voir que c'eſt le principal moyen pour vivre chrêtiennement, pour conſerver dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu, & pour obſerver ce que dit David. *J'avois continuellement le Seigneur devant les yeux.*

*Regul. fuſius Diſp. inter 5.*

Mais pour comprendre l'utilité de ce moyen & la maniere de le pratiquer, il faut ſçavoir qu'étans obligés par une infinité de têtres, de ne rien faire qui ne tende à Dieu, de juger des choſes comme Dieu en juge, d'en avoir les ſentimens qu'il veut que nous en ayons : Ce rapport de nos actions à Dieu, & cette conformité de nos jugemens & de nos ſentimens à la verité, ne conſiſte point dans des déſirs ſteriles; ni dans les oblations ſans effet, ni dans des directions imaginaires d'intention, mais à ne rien faire que parce que Dieu nous l'ordonne, & à regler effectivement nos jugemens & nos mouvemens ſur ſa verité & ſur ſa juſtice.

Mais comme cette juſtice & cette verité ne nous ſont pas toujours connuës, que les caractéres qui en étoient gravés dans le cœur de l'homme, ont été confondus, à demi effacés par le peché, & qu'ainſi il nous eut été difficile de les conſulter en beaucoup de rencontres; Dieu qui ne peut diſpenſer les hommes de vivre ſelon ſa ve-

rité, qui eſt leur regle immuable & eſſentielle, a voulu pour leur faciliter le moyen de la ſuivre, faire écrire ſes loix dans les Ecritures, & principalement dans le nouveau Teſtament; afin qu'en les y liſant ils les puiſſent retracer dans leurs eſprits.

Ainſi conſulter Dieu ſur ſes actions, n'eſt autre choſe que conſulter les regles de l'Evangile, pour s'acquitter dans toutes les rencontres particulieres de ce que Dieu nous y demande. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait aucun tems, où il ſoit abſolument libre de vivre à ſa fantaiſie, & qui ne ſoit réglé par aucunes loix, & ſi un Payen a bien dit en ſuivant la raiſon naturelle: *Qu'il y a toujours quelque devoir à accomplir dans toutes les parties de nôtre vie. Nulla pars vitæ vacare officio poteſt*; on le peut dire avec bien plus de raiſon en ſuivant les principes de la Religion Chrêtienne. *Ciceron.*

Lors même qu'on ſe porte à uſer des indulgences que Dieu permet, on ne s'y doit porter que parce que Dieu les permet, que parce que nous ſommes foibles, & que nous n'avons pas la force d'aſpirer à la hauteur des conſeils Evangeliques. Et ainſi il faut toujours conſulter les loix de Dieu, afin qu'en quelque maniere que nous agiſſions, ce ſoit la verité & la charité qui ſoient nôtre regle, & non pas nôtre cupidité & nos caprices.

Il eſt vrai qu'on eſt ſouvent obligé d'obéir

à des loix humaines & à des coûtumes établies par la fantaiſie des hommes, & à pratiquer ainſi diverſes choſes, qui étant indifferentes en elles-mêmes, ne nous ſont préſcrites que par des préceptes poſitifs, qui n'ont pas une verité fixe & invariable : Mais l'obligation d'obéïr à ces loix ne vient point de ces loix mêmes. Elle vient d'une loi ſuperieure, c'eſt-à-dire, de la loi éternelle qui nous aſſujettit aux loix humaines avec certaines conditions ; de ſorte que lors qu'on les obſerve dans l'eſprit que l'on doit, on obéït effectivement à Dieu & à la juſtice éternelle, lorſqu'il ſemble que l'on n'obéït qu'aux hommes.

Le principal exercice d'un Chrêtien, qui ſe diſpoſe à paſſer ſa journée Chrêtiennement eſt donc de prévoir autant qu'il peut toutes les actions qu'il y doit faire, de les regler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour obſerver ces divines loix. Mais il ne ſuffit pas de les conſulter une fois le jour, il faut renouveller ce regard vers la Loi de Dieu, au moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une réflexion expreſſe.

Ainſi nous ne devons former aucun deſſein nouveau, ni entrer dans aucune propoſition, ſans avoir conſulté la regle de nos devoirs, & ſans avoir demandé à Dieu

la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre. Et cela ne se doit pas seulement entendre des grands desseins, & des engagemens importans qui sont rares, mais de tous les petits engagemens qui se presentent, & de toutes les petites affaires où nous prenons part.

On ne devroit, par exemple, jamais faire de visites sans avoir consulté, si elles sont dans l'ordre de nos devoirs, & s'il y a quelque raison de charité ou de justice qui nous y engage. On ne devroit jamais faire de lecture, jamais écrire de lettres sans cette réflexion. On ne devroit rien donner ni acheter, ni recevoir. On ne devroit même rien dire qu'en examinant en même-tems si ce que nous disons est utile à quelque chose, & est conforme aux loix que Dieu nous a données pour nous regler dans nos paroles.

Mais il y a bien des choses à considerer dans cet examen pour ne s'y tromper pas, & pour pouvoir s'assurer que nos actions sont conformes à leur regle.

Il ne faut pas seulement considerer comment il faut faire les choses, mais s'il les faut faire. Et pour examiner ce point, il ne faut pas avoir égard seulement à la justice, & à la bonté des choses en elles-mêmes, mais au devoir particulier qui nous y engage. Dieu ne demande pas toute sorte de bien en tout tems, ni de toutes sortes de

personnes, & il y a des gens qui ne doivent pas tant ſonger à remplir les devoirs de leur état, qu'à ſortir de l'état qui les oblige à ces devoirs.

Quoiqu'il ſemble que cet examen devant être fait avec beaucoup de maturité, ne puiſſe pas avoir lieu dans le cours des occupations d'une journée, il n'eſt pas néanmoins ſi difficile que l'on pourroit croire.

Car ou celui qui examine s'il doit ſe porter à quelque action par rapport à ſon état s'eſt aſſuré auparavant, autant qu'il lui a été poſſible par un examen ſérieux, s'il eſt dans l'emploi & dans l'état où Dieu le veut; ou il eſt convaincu qu'il n'y eſt pas, ou il en doute raiſonnablement.

S'il eſt aſſuré qu'il y eſt, il lui eſt facile de juger dans la plûpart des choſes, ſi l'action qui ſe preſente y eſt conforme. S'il eſt convaincu qu'il n'y eſt pas, il doit ſe repentir à l'heure même de la témérité de ſon engagement, & ſe réſoudre à quitter cet état s'il peut être quitte, & examiner enſuite ſi l'action dont il s'agit ſe doit faire par une perſonne mal entrée & mal engagée dans cet état. Car il y en a que l'on ne doit jamais faire, & d'autre que l'on doit faire en attendant que l'on ait quitté ſon emploi.

Un Prêtre par exemple, doit quitter l'adminiſtration des Sacremens, hors les cas d'une néceſſité abſoluë, dès le moment qu'il

qu'il eſt convaincu qu'il eſt mal entré, & que le défaut de ſa vocation n'eſt pas reparé.

Au contraire un Religieux mal apellé doit accomplir les devoirs de ſon état, quelque défaut qu'il y ait dans ſon entrée. Et il en eſt de même des perſonnes mariées?

On doit juger à peu prés de la même ſorte de celui qui douteroit ſi ſa vocation eſt bonne, que de ceux qui ſont aſſurez qu'elle eſt mauvaiſe. Car il y a des choſes qu'il doit faire en attendant qu'il l'ait pû examiner, & d'autres qu'il doit remettre juſques aprés cet examen; & ſouvent ce diſcernement n'eſt pas difficile.

Il eſt donc vrai, comme on a dit ailleurs, qu'en quelque état que ſoit un homme, dans quelque malheureux engagement qu'il ſoit entré, dans quelque tems & quelque moment qu'il faſſe réflexion ſur lui-même, & qu'il reconnoiſſe ſon malheur, il y a toujours une voye par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet état & à ce moment, & qui ſe termine au Ciel: c'eſt-à dire, qu'il y a une ſuite de devoirs & d'actions que la Sageſſe divine lui preſcrit pour ſe tirer de cet état. Et ce qu'il eſt obligé de faire ſi tôt qu'il l'a reconnuë, eſt de pratiquer le devoir qui eſt le plus proche de lui, & qui commence cette voye. Aprés qu'il y aura ſatisfait, il doit chercher la volonté de Dieu, touchant ce qu'il doit

*Eſſ. de Mor. l. 1. tr. 2. 2. p. n. 37.*

faire à l'heure suivante ; & le pratiquer avec fidelité ; & en agissant ainsi il retournera infailliblement à Dieu.

Mais lorsque l'examen de la vocation à l'état où l'on est, a été fait avec le soin qu'il mérite, il n'est pas necessaire de le réïterer à tout moment. Et c'est pourquoi ceux qui ont une assurance raisonnable d'être dans la place où Dieu les veut, ne sont plus obligez que d'examiner les choses qui se présentent, & ausquelles ils peuvent prendre part.

Ils en doivent juger, comme nous avons dit, en consultant la regle. Mais il ne suffit pas encore qu'ils voyent dans cette regle qu'elles sont bonnes en elles-même, ni même par raport à leur état. Il faut qu'ils y voyent de plus, qu'elles sont bonnes par raport à leur disposition intérieure, & à tous leurs autres devoirs.

Car il y a quantité de bonnes actions qui n'étans pas liées necessairement a nos devoirs, quoi qu'elles n'y soient pas contraires ne doivent pas être entreprises, parce qu'elles surpassent les forces de nôtre vertu ; qu'elles ont trop d'éclat, qu'elles nous exposent trop, qu'elles nous engagent à une trop grande dissipation.

Il y en a d'autres à l'égard desquelles il faut attendre le tems de Dieu, qui n'est pas toujours prêt, comme Jesus-Christ nous l'enseigne dans l'Evangile.

Et il y a même des actions de devoir, qui ceſſent de l'être, parce qu'elles empêchent de ſatisfaire à quelque devoir plus important. Et c'eſt ce qui cauſe ſouvent des doutes & des inquiétudes aux plus grands Saints, qui ayant dans le cœur le déſir de ſuivre en toutes choſes la volonté de Dieu, ſont quelquefois empêchez à diſcerner quel es actions ils doivent préferer aux autres.

Saint Auguſtin exprime cette peine dans une de ſes Lettres a St. Paulin : *C'eſt*, dit-il, *un embarras où je me trouve ſouvent, & qui me cauſe des traubles, dans leſquels il eſt bien difficile de ne point faire de fautes. On ne veut pas quelquefois quitter l'action qu'on s'étoit propoſé de faire. Cependant quoi qu'elle ne fût pas mauvaiſe en elle-même, elle commen e ſouvent de le devenir, parce qu'elle nous empêche de ſatisfaire à une neceſſité plus grande & plus preſſante, qui ſe preſente & qui nous devoit porter à quitter ce que nous faiſons. Qu'il eſt difficile de ne ſe tromper jamais dans ces occaſions, & que l'on y éprouve bien la verité de ces paroles du Prophête : Qui eſt ce qui peut comprendre le nombre de ſes fautes ?* Hic *omnino non falli difficile eſt. Hic omninò vox prophetica prævalet : Delicta quis intelligit.* *Epiſt. 61.*

La raiſon qu'il en aporte eſt que ce n'eſt pas ni par des voix du Ciel, ni par des

Prophêtes, ni par des revelations & des extaſes, mais par des évenemens & des rencontres que nous ſommes avertis que la volonté de Dieu n'eſt pas conforme à nos deſſeins & à nos réſolutions. *Nous avons par exemple*, dit-il, *quelquefois deſſein de faire un voyage, & cependant il arrive une choſe que nous jugeons, en conſultant la verité, ne devoir pas abandonner. Ou au contraire nous voudrions nous tenir en repos, lorſque la verité nous oblige de nous mettre en voyage contre nôtre inclination.* Et comme ces rencontres ſont fréquentes, & qu'elles troublent ceux qui cherchent Dieu, St. Auguſtin prie St. Paulin de lui faire part de ſes penſées ſur ce ſujet, & de lui dire de quelle ſorte il croit qu'on ſe doit conduire en de ſemblables occaſions.

Il marque encore la même peine & le même embarras, dans ſon livre de la maniere de catechiſer ceux qui ne ſont pas inſtruits, & il enſeigne en même-tems d'une maniere admirable la regle que nous devons ſuivre dans ces rencontres.

*Nous devons*, dit il, *regler & ordonner par nôtre lumiere la ſuite des actions que nous devons faire; & ſi nous pouvons obſerver cet ordre, nous devons nous en réjoüir, non parce que nous avons fait ce que nous voulions, mais parce que nous avons ſujet de croire que nous avons fait ce que Dieu vou-*

*loit. Mais s'il arrive quelque neceſſité qui oblige de troubler cet ordre, ſoyons flexibles & plions plûtôt que de rompre, en prenant pour nôtre ordre celui que Dieu aura préferé. Car il eſt bien plus juſte de nous conformer à ſa volonté, que non pas de vouloir qu'il ſe conforme à la nôtre. Quand il s'agit de choiſir un ordre dans nos actions, n'eſt-il pas raiſonnable que ce qui eſt plus excellent l'emporte ſur ce qui l'eſt moins ? Pourquoi nous plaindrons-nous donc que Dieu qui nous ſurpaſſe ſi fort en bonté & en excellence l'emporte ſur nous ? Et pourquoi voudrions-nous être déreglez pour conſerver nôtre regle.*

Mais lorſque l'on n'eſt pas preſſé de quelque neceſſité particuliere ; ce nous doit être une raiſon de préferer une occupation à une autre, de ce que nous nous la ſommes preſcrite en reglant nôtre journée ; parce qu'elle a cet avantage ſur une autre, qu'en la préferant nous évitons la legereté, le déſordre & le changement, & qu'ainſi nous avons ſujet de croire que nous agiſſons d'une maniere plus conforme à la volonté de Dieu, dont toutes les œuvres ſont ordonnées.

C'eſt ce qui a fait établir à St. Auguſtin, ce principe important qui eſt le fondement de tout l'ordre qui s'obſerve dans les Societez reglées, & même par tous ceux qui ne veulent pas vivre au hazard. *Le meilleur reglement eſt que toutes les occupations d'un jour ſoient diſtribuées dans un.*

De oper. Monarch. c. 13.

*certain ordre, & assignées à certains tems, afin qu'elles ne troublent pas l'esprit par leur confusion & par leur désordre.* Ea est *optima gubernatio, ut omnia suis temporibus distributa ex ordine gerantur, ne animum humanum turbulentis implicationibus involuta perturbent.*

Mais il ne suffit pas de jetter la vûë sur la loi de Dieu pour regler le corps des actions & pour décider si l'on doit s'y porter ou s'en éloigner : Il faut aussi la consulter pour y aprendre avec quel esprit elles doivent être faites, quelles dispositions elles demandent, afin de tâcher en les faisant d'entrer dans ces dispositions.

Si on entretient, par exemple, une personne qui ait besoin qu'on lui parle avec douceur, avec retenuë, & d'une maniere sérieuse & édifiante, qui soit délicate sur les moindres railleries, qui se blesse des jugemens un peu libres, quoique véritables & solides, il faut d'abord consulter la regle de la charité qui nous prescrit ces devoirs, prier Dieu par un simple regard qu'il nous fasse la grace de les observer.

Chaque occupation de la vie a ainsi ses regles & les dispositions. Elles doivent être toutes animées d'un certain esprit, & c'est la verité qui nous en instruit. Il la faut donc consulter sans cesse, & la regarder comme le modelle & l'original que nous devons copier & representer par nos actions.

Mais comme nous ne ſommes pas uniquement apliquez à nous, & que nous ſommes auſſi ſpectateurs des actions des autres, & de ce qui leur arrive, ce que l'on ne peut faire ſans former divers jugemens, & ſans avoir differens mouvemens ſur leur ſujet, il ne faut pas moins les regler ſur la verité & ſur la juſtice, parce qu'ils ne ſont pas moins capables d'être véritables ou faux, juſtes ou injuſtes, qu'ils purifient nôtre ame, s'ils ſont équitables, qu'ils la ſoüillent, s'ils ne le ſont pas; & que paroiſſant ſouvent au-dehors, ils ſont ordinairement la ſource du ſcandale ou de l'édification que nous cauſons.

Il faudroit donc s'accoutumer généralement à juger de toutes choſes ſelon la verité, & à ne ſouffrir en ſoi que les mouvemens que la verité produit, à ne faire paroître au-dehors que des jugemens & des mouvemens reglez par la verité. Et pour cela il eſt neceſſaire de la connoître, & autant qu'il ſe peut de ne la point perdre de vûë, afin d'éviter les illuſions que cauſent les choſes du monde, quand nous les regardons ſans raport à cette regle.

Pratiquer parfaitement cette regle, c'eſt être véritablement ſage, & St. Bernard n'en avoit point d'autre idée : " Donnez-" moi, dit-il, un homme qui aime Dieu de " tout ſon cœur, & qui le préfere à toutes " choſes; qui s'aime ſoi-même & ſon " *In Cant. ſer. 50. n. 8.*

„ prochain en tant qu'il aime Dieu, &
„ ſes ennemis en tems qu'ils les peuvent
„ aimer; dont le cœur ſe porte vers les
„ parens de ſa chair, avec une affection
„ plus tendre, à cauſe de l'affection de la
„ nature, envers ceux qui l'ont inſtruit
„ ſelon l'eſprit, avec une affection plus
„ abondante à cauſe de l'excellence de la
„ grace qu'il a reçu par leur moyen, qui
„ embraſſe ainſi avec un amour reglé par
„ la verité tous les autres objets de la
„ charité, qui mépriſe la terre; qui ait les
„ yeux tournez vers le Ciel; qui n'uſe de
„ ce monde que comme n'en uſant point,
„ & qui diſtingue par un certain *goût*
„ intérieur les objets dont il faut joüir, de
„ ceux dont il ne faut qu'uſer, qui ne s'a-
„ plique aux choſes paſſageres que paſſa-
„ gerement, qu'autant qu'il le faut, dans
„ les vûës qu'il faut, & parce qu'il le faut;
„ mais qui ſoit attaché aux choſes éter-
„ nelles par un amour ſtable & éternel.
„ Donnez-moi, dis-je, un homme dans
„ ces diſpoſitions, & je ne ferai point de
„ difficulté de l'apeller Sage, puiſqu'il
„ goute chaque choſe ſelon ce qu'elle eſt,
„ & qu'il peut dire de lui-même avec veri-
„ té, & avec ſecurité, *que Dieu a ordonné*
„ *en lui la charité.* Mais où trouverons-
„ nous cet homme & quand ſerons-nous
„ dans cette diſpoſition? C'eſt avec larmes
„ que je vous le dis. Juſqu'à quand cet

état heureux ne ſera-t-il connu de nous « que par une foible odeur, qui nous vient « comme de loin, ſans que nous le puiſ « ſions gouter effectivement ? Nous voyons « de loin nôtre patrie, nous la ſaluons « de loin, mais nous ne la poſſedons pas. « O verité, patrie des exilés, & la fin de « leur exil, je vous vois, mais je ne « ſçaurois entrer en vous, étant retenu par « ma chair, & je ne ſuis pas digne d'être « admis dans vôtre ſein, étant ſoüillé « de pechez ? „ O veritas, *exulum patria, exilii finis ? Video te, ſed intrare non ſinor carne retentus, ſed nec dignus admitti peccatis ſordens.*

On voit avec quel ardeur St. Bernard ſoupiroit aprés cet état. Et cette ardeur même avec laquelle il le déſiroit, nous doit faire juger qu'il faiſoit conſiſter ſa pieté à être dans une vigilance continuelle, afin de ne ſouffrir en ſoi aucuns mouvemens, ni aucuns ſentimens qui ne fuſſent conformes à l'ordre de la charité qui nous eſt preſcrit par les loix de Dieu.

Il eſt vrai qu'il eſt impoſſible pendant qu'on eſt encore ſur la terre, de n'avoir jamais que des penſées raiſonnables & des mouvemens juſtes, puiſque la concupiſcence qui vit toujours en nous, étant excitée par les objets, ne ceſſera jamais de produire de mauvais déſirs & de mauvaiſes penſées.

Mais ſi nous ne nous pouvons pas empêcher de les ſentir, nous pouvons au moins les condamner, & les déſavoüer ſi-tôt que nous les ſentons, & retenir ce tumulte au dedans de nous, ſans qu'il en éclate rien au dehors. C'eſt ce que la verité nous ordonne, quand nous ſommes agitez par des paſſions que nous condamnons. Et il ne faut pas craindre qu'il y ait de l'hypocriſie à ne faire paroître ainſi à l'extérieur que paix & tranquillité, lorſque nous ſommes intérieurement dans l'agitation & dans le trouble. Car c'eſt la prudence chrêtienne qui nous preſcrit cet artifice; puiſqu'il n'y a point de meilleur moyen, comme dit St. Auguſtin, d'aprendre à la concupiſcence à ne ſe plus ſoulever, que de lui montrer qu'elle ſe ſouleveroit inutilement & ſans fruit : *Diſcat non ſurgere : quia fruſtra ſurrexit.*

*Aug. in Pſ. 75.*

Il ne ſuffit pas d'être attentif à la verité au commencement de chaque action, de chaque occupation, & de chaque entrepriſe; mais dans la ſuite même de celles qui ont quelque durée, il faut la regarder de tems en tems pour voir ſi nous ne nous en éloignons point. Car il n'eſt que trop ordinaire de s'engager d'abord dans certaines actions par un motif de plaire à Dieu, & de s'y attacher enſuite ſans rapport à Dieu, ou par le plaiſir qui s'y rencontre, ou par les avantages humains que

nous y trouvons. On commence par la charité, & on continuë ſouvent par la cupidité; tant le diable a d'adreſſe à ſubſtituer la créature en la place du Créateur, ſans même que nous nous appercevions de ce changement: ce qui ne ſe peut gueres éviter qu'en faiſant ſouvent réflexion ſur la maniere dont nous nous conduiſons dans la ſuite de nos actions.

Enfin, comme St. Gregoire le Grand le recommande ſouvent, il eſt neceſſaire de veiller ainſi ſur ſes actions avant que de les faire, pendant qu'on les fait, il ne l'eſt pas moins aprés qu'elles ſont faites, de faire un petit examen ſur la maniere dont nous nous y ſommes acquittez, de ce que nous devions à Dieu; ce qui nous oblige à un aveu humble des fautes que nous y avons commiſes, & à des ſentimens de reconnoiſſance, ſi Dieu nous a fait la grace d'y ſurmonter quelque tentation. Et en conſacrant ainſi à Dieu par ces divers moyens le commencement, la ſuite, & la fin de nos actions, toute notre vie qui n'eſt qu'un tiſſu de ces actions, lui ſera conſacrée.

*Vide Greg. mor. in Job. l. 1. c. 8. & 17. c. 19. & l. 3. c. 10. & l. 11. c. 15.*

Mais pour prévenir les ſcrupules qui pourroient naître dans ceux qui ayant un grand déſir de ne rien faire qui ne fût reglé par la volonté de Dieu, porteroient trop loin ce qui eſt dit dans ce Chapitre de l'examen que l'on doit faire de ſes actions avant que de les faire, il eſt bon d'ajouter ici un avis

de St. François de Sales, qui en retranche l'excés. C'eſt qu'il ne faut pas s'amuſer à l'égard des petites actions, & qui ne ſont d'aucune importance, à vouloir diſcerner exactement ſi elles ſont plus conformes à la volonté de Dieu que d'autres, lorſque cela ne paroit pas manifeſtement.

*L. 8. de l'amour de Dieu c. 14.* Je vous avertis, dit-il, à ſon Theotime, d'une tentation ennuyeuſe qui arrive maintefois aux ames qui ont un grand déſir de ſuivre en toutes choſes ce qui eſt le plus ſelon la volonté de Dieu. " Car l'ennemi „ en toutes occurrences les met en doute, „ ſi c'eſt la volonté de Dieu, qu'elles „ faſſent une choſe plûtôt qu'une autre, „ comme par exemple, ſi c'eſt la volonté „ de Dieu qu'elles mangent avec l'ami, „ ou qu'elles n'y mangent pas ; qu'elles „ prennent des habits gris ou noirs, „ qu'elles jeûnent le Vendredi ou le Samedi, qu'elles aillent à la recréation, „ ou qu'elles s'en abſtiennent, en quoi „ elles conſument beaucoup de tems. Et „ tandis qu'elles s'occupent & s'embaraſſent à vouloir diſcerner ce qui eſt de „ meilleur, elles perdent inutilement le „ loiſir de faire pluſieurs biens, deſquels „ l'exécution ſeroit plus à la gloire de „ Dieu, que ne ſçauroit être le diſcernement du bien & du mieux, auquel elles „ ſe ſont amuſées.

" On n'a pas accoutumé de peſer la

menuë monnoye, mais ſeulement les « piéces d'importance. Le trafic ſeroit « trop ennuyeux, & mangeroit trop de « tems s'il falloit peſer les ſols, les liards, « les deniers & les pites. Ainſi ne doit-on « pas peſer toutes ſortes de menuës actions, « pour ſçavoir ſi elles vallent mieux que « les autres. Il y a même bien ſouvent « de la ſuperſtition à vouloir faire cet « examen. Car à quel propos mettra-t-on « en difficulté s'il eſt mieux d'oüir la Meſſe « en une Egliſe qu'en une autre, de filer « que de coudre, de donner l'aumône à « un homme qu'à une femme ? »

Il ſuffit donc, lorſque ces ſortes de doutes ſe préſentent, de jetter legerement la vûë ſur la regle; & lorſqu'elle ne nous donne aucune lumiere il vaut mieux ſe déterminer que de s'amuſer à déliberer inutilement.

Il eſt vrai qu'à meſure que la lumiere de Dieu croît dans une ame, elle trouve des differences plus délicates entre les actions qui paroiſſent également bonnes aux perſonnes moins éclairées. Mais comme il eſt juſte de ſuivre cette lumiere quand on l'a, il ne faut pas auſſi quand on ne l'a pas, ſe gêner à diſtinguer ce qui eſt le plus conforme à la volonté de Dieu dans ces petites actions.

## CHAPITRE VIII.

*Sixiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'ouvrir les yeux aux tentations extérieures, auſquelles on eſt expoſé, & d'avoir ſans ceſſe recours à Dieu pour en être preſervé.*

LA vigilance que Jeſus-Chriſt nous preſcrit dans l'Evangile, ne nous montre pas ſeulement Dieu comme notre regle; elle nous le montre auſſi comme notre unique refuge & notre unique protecteur dans les perils qui nous environnent; & elle nous fait voir en même tems ces périls; c'eſt-à-dire, les tentations qui nous attaquent, & qui nous mettent en danger de perdre la vie de l'ame.

Si elle nous découvre Dieu agiſſant dans toutes les créatures, & nous inſtruiſant par elles; elle nous découvre auſſi le démon, employant toutes ces créatures contre nous. Car il n'y en a pas une dont il ne ſe ſerve quelquefois pour nous corrompre, pour nous empoiſonner, pour allumer nos paſſions, pour nous attacher au monde, & nous détacher de Dieu.

Les Philoſophes vouloient qu'on ſe préparât aux accidens, parce qu'ils nous peu-

vent tous arriver, mais nous avons un motif beaucoup plus preſſant pour nous préparer aux tentations, qui eſt qu'elles arrivent certainement : *In hoc poſiti ſumus.* Car nous avons un ennemi irréconciliable, & l'ordre de Dieu même eſt que les hommes ſoient éprouvez par la tentation : Ce qui fait dire au Sage qu'en entrant au ſervice de Dieu, il faut demeurer ferme dans la juſtice & dans la crainte, & préparer ſon ame à la tentation. *Eccl. 12. 1.*

Nous devons donc en nous préparant le matin aux actions de la journée, avoir dans l'eſprit que nous y ſerons tentez, que le diable nous y attaquera en bien des manieres, ce qui nous devroit remplir de ſentimens de crainte. Car qui ne craindroit en entrant dans une Ville peſtiferée où l'on pourroit être frapé à tout moment d'un mal contagieux ? Qui ne ſeroit ſaiſi de frayeur en ſe mettant à une table où l'on ne pourroit ſe diſpenſer de manger, & où l'on ſçauroit néanmoins que la plûpart des viandes ſont empoiſonnées ? Et enfin, qui ne ſeroit épouvanté en marchant avec peu de lumiere dans un lieu plein de piéges & de précipices ? Quelles précautions ne croiroit-on pas devoir aporter pour ſe garantir de ces dangers ? Cependant c'eſt l'état où nous ſommes tous les jours en ouvrant les yeux aux objets du monde, & en entrant en commerce avec les hommes. Le diable ſe cache

dans toutes les créatures; il les arme toutes contre nous: il tâche de nous inſpirer ſon poiſon par tous nos ſens; il nous lance de toutes parts mille traits enflammez, comme dit l'Apôtre; il nous dreſſe mille piéges, il nous ouvre mille précipices. Nous n'avons qu'un ſeul moyen d'éviter tous ces périls, qui eſt de recourir continuellement à Dieu pour obtenir ſon ſecours: Et cependant notre aveuglement eſt ſi extrême, que c'eſt à quoi nous penſons le moins.

Si le Gouverneur d'une Place importante ſçachant qu'elle eſt environnée d'ennemis qui ne ſongent qu'à le ſurprendre, & qu'il ne peut être ſurpris ſans perdre la vie, en laiſſoit néanmoins toutes les portes ouvertes & ne s'amuſoit qu'à ſe divertir, ne le prendroit-on pas avec raiſon pour inſenſé? Mais combien le ſommes-nous davantage, puiſque ſçachant par la Foi que le diable rode à l'entour de nous pour entrer dans notre cœur, qu'il eſt plus fort que nous, & qu'il ne tâche qu'à nous perdre pour l'éternité, nous y penſons néanmoins ſi peu que cette penſée fait la moindre de nos peines & de nos inquiétudes.

C'eſt une choſe étrange, dit un grand homme de Dieu, que le diable prie en quelque ſorte Dieu de lui abandonner les hommes: *Expetivit ſatanas ut cribraret vos ſicut triticum*, & que les hommes ſongent à toute autre choſe qu'à prier Dieu qu'il

ne les abandonne pas à un ennemi si redoutable, & à veiller sur les piéges que cet ennemi leur dresse.

Cette négligence est d'autant plus pernicieuse que le principal moyen, pour ne pas succomber aux tentations, est de les connoître, de s'y préparer, & de recourir à Dieu. Il veut que nous les découvrions par la vigilance, & que cette vigilance nous porte à la priere : *Vigilate & orate.* Et comme nous sommes toujours attaquez par quelque endroit, & toujours en danger de succomber, il s'ensuit que nôtre vigilance & nos prieres doivent être continuelles.

Il y a des tentations de tant de sorte, qu'il est impossible de les marquer toutes. Mais on peut dire généralement qu'il y en a où les hommes sont exposés en toutes sortes d'états, & d'autres qui naissent de l'état particulier où chacun se trouve. Il y en a qui sont rares, & d'autres qui sont frequentes. Il y en a qui sont favorisées par nos inclinations, & d'autres ausquelles nous n'avons gueres de pente. Il y en a de visibles & de grossieres; & d'autres fines & cachées. Il y en a qui ont de grandes & de longues suites, & d'autres qui en ont de moins importantes & de plus passageres.

Puisqu'il faut résister à toutes ces tentations, il est nécessaire d'y être attentif; mais afin de se servir de cette attention pour se tenir toujours en la presence de Dieu, il

faut s'apliquer en particulier à celles qui ſe rencontrent dans nos exercices & dans le cours de nos actions.

Cette aplication nous en fera découvrir une infinité, qui échapent à ceux qui n'y penſent pas, & nous ſerons ſurpris du nombre de celles qui ſe rencontrent dans les occupations les plus innocentes. Nous trouverons, par exemple, que la converſation que l'on a avec les perſonnes même reglées, en eſt toute pleine. On y eſt tenté de s'y répandre trop, de s'y attacher trop, d'y oublier Dieu, de ſortir hors de la poſſeſſion de ſon ame, de dire inſenſiblement quelque choſe à ſon avantage pour attirer leurs loüanges. On y eſt tenté d'impatience, s'il arrive qu'on trouve en eux de la contradiction ; d'aſcendant, ſi on croit avoir quelque avantage ſur eux ; de rudeſſe & d'aigreur, s'ils ont quelque choſe d'incommode ; de flatterie, ſi on a quelque interêt de leur plaire ; de curioſité pour ſçavoir des choſes, ou qui nous ſont inutiles, ou qu'on ne veut pas que nous ſçachions ; de mocquerie, s'ils nous paroiſſent ridicules par quelque endroit. On eſt tenté de dépit & de colere, ſi on nous dit quelque choſe qui bleſſe la délicateſſe de nôtre orgueïl ; de complaiſance, ſi l'on nous aprouve ſans que nous l'ayons procuré ; d'envie de trop parler, ſi ce qu'on entend dire, forme dans notre eſprit diverſes pen-

ſées. On eſt tenté de mépriſer les autres, ſi l'on y reconnoît quelque défaut, ou au contraire de les imiter dans leurs défauts, ſi on ne les reconnoît pas. On eſt tenté d'entrer dans leurs paſſions ou dans leur voye, qui quoique bonne, n'eſt peut-être pas la nôtre. On eſt tenté de prendre part à quantité de jugemens mal fondez, qui ſont enſuite des ſources de diſcours témeraires.

Toutes ces tentations, & pluſieurs autres que la lumiere de Dieu nous peut faire découvrir dans les entretiens des hommes, font voir que c'eſt une grande temerité d'entrer en converſation avec qui que ce ſoit, ſans avoir élevé ſon cœur à Dieu pour lui demander ſon ſecours, & qu'on ne peut trop ſouvent renouveller dans la ſuite de l'entretien, ce regard vers Dieu & cette attention à réſiſter aux tentations qui s'y rencontrent.

Outre ces tentations qu'on peut apeller d'*action*, parce qu'elles conſiſtent en des actions & des mouvemens de l'ame, il y en a d'autres qu'on peut nommer d'*omiſſion*, qui conſiſtent à omettre & à négliger les occaſions qui ſe preſentent de pratiquer la vertu dans nos actions.

Car pour me ſervir du même exemple, s'il n'y a point de converſation où l'on ne ſoit tenté de faire pluſieurs actions mauvaiſes, il n'y en a point auſſi où l'on n'en pût

faire quantité de bonnes, dont l'omiſſion eſt par conſequent mauvaiſe.

On peut honorer Dieu en tous ceux que l'on voit, en la maniere qu'il y eſt. On y peut remarquer quelque choſe qui nous ſerve à nous corriger de nos défauts. On peut pratiquer l'humilité, en s'humiliant à leur égard, & en ſe mettant au-deſſous d'eux par un ſentiment ſincére & véritable. On peut pratiquer le ſupport en portant doucement les foibleſſes que l'on y peut remarquer, la charité en les conſolant, le zéle en les redreſſant, la patience en les ſouffrant, la bonté en ſe rendant à leurs juſtes ou indifferens déſirs. On peut écouter Dieu en les écoutant avec reſpect. On peut profiter de leurs vertus en les imitant, de leurs défauts en s'en ſervant pour les éviter, & en priant pour eux.

C'eſt un grand malheur que de faire toutes choſes ſans réflexion, & en ſuivant la pente de la nature, & de perdre ainſi tant d'occaſions de pratiquer la vertu. Car c'eſt ſe priver des moyens que Dieu nous preſente pour nous enrichir. On ne ſe doit pas étonner aprés cela ſi nous ſommes pauvres, puiſque paſſant par des lieux pleins de richeſſes, nous ne daignons pas les ramaſſer; ni ſi nous demeurons maigres & affamés, puiſqu'étant dans l'abondance des viandes nous ne ſongeons pas à nous en nourrir.

On doit conſiderer ces deux ſortes de ten-

tations dans tous les emplois, exercices, occupations ordinaires & extraordinaires qui rempliſſent nôtre vie, comme dans le manger, dans les lectures, dans les prieres, dans les viſites, dans les actions particulieres à nôtre vocation. Et quoique ſouvent nous n'y penſions que d'une maniere confuſe, néanmoins cette attention ſuffira pour nous faire éviter les plus groſſieres & les plus dangereuſes.

Mais dans cette vûë générale que nous devons avoir des tentations qui ſe peuvent rencontrer dans toutes nos occupations, il faut que l'expérience que nous avons de nôtre foibleſſe, & des défauts dans leſquels nous avons accoutumé de tomber, nous applique principalement à celles qui nous ſont plus ordinaires, & que nous nous ſommes propoſés particulierement de combattre. Et ainſi en commençant ces actions, nous devons renouveller la réſolution que nous avons fait d'y réſiſter, & les prieres que nous devons ſouvent avoir faites à Dieu, pour obtenir la grace de les vaincre, & par ce moyen toute nôtre vie deviendra un combat continuel contre nos vices, une priere continuelle, & une exécution fidéle des ſaints déſirs que Dieu nous aura inſpirés pour nôtre perfection.

L'une des plus grandes utilités de cette pratique d'enviſager dans les choſes, où nous ſommes obligés de prendre part, les ten-

tations qui les accompagnent, c'eſt qu'elle nous donne moyen de juger plus ſainement de tout, & d'avoir ſur toutes choſes des ſentimens plus conformes à la verité & à la foi.

Car la plus grande ſource des erreurs où nous tombons dans nos jugemens, eſt que nous ne regardons d'ordinaire les objets, que par ce qu'ils ont de ſenſible, & par le raport qu'ils ont à notre concupiſcence, qui étant trés-prompte & trés-vive dans ſes actions, nous y fait d'abord découvrir tout ce qui la flatte ou l'incommode. Cependant ce n'eſt point par là qu'il en faut juger, mais par le raport qu'ils ont à notre ſalut ou à celui des autres; c'eſt à dire, par les obſtacles ou les facilitez qu'ils y aportent, n'y ayant rien de bon que ce qui y ſert, ni rien de mauvais que ce qui y nuit. On ne ſçauroit donc bien juger des choſes ſans pénetrer les tentations qu'elles produiſent, & l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, puiſque c'eſt par ces tentations qu'elle ſervent d'obſtacles au ſalut.

Il ne faudroit que pratiquer fidélement cette regle, pour déſarmer en quelque ſorte le diable, puiſqu'il ne trompe d'ordinaire ceux qui ont quelque ſoin de leur conſcience, qu'en leur montrant les biens de cette vie par ce qu'ils ont d'attirant, en leur cachant ce qu'ils ont de dangereux.

Qui pourroit, par exemple, déſirer les

grandes fortunes, les grands emplois, les grandes dignitez, s'il les regardoit par ce côté là, & s'il ne consideroit ceux qui s'y sont élevez que comme chargez d'un fardeau insupportable, comme obligez de marcher dans un chemin étroit, & tout environné de précipices, & comme étant dans la misérable necessité de périr pour l'éternité, ou de se faire de beaucoup plus grandes violences que les autres hommes?

Ainsi cette vûë nous découvriroit un monde tout nouveau, où tout seroit renversé où les heureux nous paroîtroient malheureux, & les malheureux heureux, les petits grands, & les grands petits. Ce qui nous afflige dans le monde extérieur, nous consoleroit dans celui-ci avec cette difference que les afflictions & les consolations qui naîtroient de la consideration de ce nouveau monde, seroient bien plus réelles & bien plus solides que celles qui sont produites par les objets qu'on ne regarde que par le dehors, qui est ce que nous apellons ici le monde extérieur.

Rien, sans doute, ne nous pourroit être plus utile que cette consideration de toutes les choses du monde, par raport au bonheur ou au malheur éternel, en nous en servant ainsi pour nous élever à Dieu par les divers mouvemens que cette vûë doit produire, tantôt en le priant de secourir ceux que nous regarderions comme expoſez à

ces tentations, tantôt en le benissant de nous en avoir délivrés; tantôt en considerant la pente que nous y avons, & en demandant à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas; tantôt en considerant combien les hommes se trompent dans leurs jugemens faute de pénetrer le fond des choses, & en nous écriant avec le Prophête : *Filii hominum, usquequo gravi corde ut quid diligitis vanitatem & quaritis mendacium* ? Et par ces divers moyens nous trouverions dans tous les objets que nous appercevons par les sens, ou que les discours des hommes pensent à nôtre esprit, dequoi nous tenir en la presence de Dieu & nous entretenir dans une priere continuelle.

## CHAPITRE IX.

### *Septiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de veiller sur les tentations interieures.*

MAis si la vigilance Chrêtienne nous doit appliquer comme nous l'avons montré, à découvrir les tentations que les objets du dehors nous peuvent causer, elle doit encore nous rendre plus attentifs à celles qui naissent du dedans de nous, c'est-à-dire;

dire, aux mouvemens de notre concupiſcence, qui corrompent notre eſprit, qui infectent notre cœur, qui attirent ſouvent le conſentement de notre volonté, & qui ſe répandent enſuite au dehors par nos paroles & par nos actions.

Il eſt beſoin d'une vigilance continuelle, ſoit pour empêcher ces mauvais effets, en corrigeant nos penſées, en arrêtant nos déſirs, & en leur refuſant le miniſtere des membres de notre corps, comme l'Apôtre nous l'ordonne; ſoit pour les condamner quand nous en avons été ſurpris. Car le défaut de vigilance cauſe l'un & l'autre de ces deux maux. Il laiſſe agir la concupiſcence, & il nous cache ce qu'elle fait; parce qu'une ame qui ne veille pas ſur ſoi, ſe perd ſouvent de vûë, elle agit d'une maniere toute animale, elle ſe laiſſe emporter aux objets, & elle en eſt dominée.

Poſſeder ſon ame & ſon cœur, eſt proprement la vertu contraire à cet aſſujettiſſement de l'ame aux objets, auſquels elle s'applique. Et pour comprendre en quoi elle conſiſte, il ne faut que conſiderer ce que c'eſt que l'on appelle ſe poſſeder par raport au monde.

On dit qu'un homme ſe poſſede lorſqu'il ſe voit agir, lorſqu'il ne lui échape rien ſans qu'il s'en aperçoive, lorſqu'il a tous les égards qu'il doit avoir, lorſqu'il eſt maître de ſes mouvemens, & qu'il les regle par la

fin qu'il ſe propoſe.

Ainſi ſe poſſeder, ſelon Dieu, c'eſt ſe voir agir, être témoin de ſes mouvemens & interieurs & exterieurs, & les regler par la vûë de Dieu. Et au contraire ne ſe pas poſſeder, c'eſt ou ne ſe voir point agir, ou ne pouvoir retenir ſes mouvemens.

C'eſt une choſe étrange combien le déſir de s'avancer, & la crainte de ſe nuire, rend les gens du monde appliquez à tout, combien ils ſont circonſpects dans toutes leurs actions & dans toutes leurs paroles, & juſqu'à quel point ils contraignent & reprimment leurs humeurs. Mais comme la charité eſt ſouvent moins agiſſante dans les gens de bien, que la cupidité dans les gens du ſiécle, on voit ſouvent ceux qui font profeſſion de pieté ſortir de leur aſſiete, pour ſuivre aveuglément de petites paſſions, & agir ſans reflexion, par humeur, & par la ſeule impreſſion des objets.

C'eſt ce défaut que la vigilance Chrêtienne doit corriger en forçant nôtre eſprit de s'appliquer à ce qu'il fait, en lui mettant devant les yeux les égards qu'il doit avoir en reprimant ſes ſaillies, en tâchant de maintenir notre ame dans la même ſituation, en retranchant toutes les inégalitez de nos humeurs, & en nous portant au moins à gémir de toutes celles qui nous échapent.

Et c'eſt ce qu'elle ne ſçauroit faire ſi elle

n'empêche l'eſprit de s'abandonner, & de ſe livrer entierement aux objets qui ſe préſentent, & ſi elle ne partage ſon attention, en ſorte qu'elle en donne une partie à l'action ; & qu'elle ſe ſerve de l'autre pour conſiderer ce qui ſe paſſe en elle, comme ſi elle avoit deux eſprits l'un qui agit, & l'autre qui fût témoin & juge de ſes actions.

On ne peut nier que cette reſerve d'une partie de nôtre attention, ou plûtôt cette double attention, l'un ſur les objets de nos penſées, de nos mouvemens, & de nos actions, l'autre ſur nos penſées, ſur nos mouvemens, & ſur nos actions mêmes, ne ſoit incommode & fatiguante, & que le penchant de l'ame ne fût d'agir ſans tant de reflexions, en ſe donnant entierement à ce qui lui plait, & en n'évitant que les fautes ſi groſſieres, qu'elles nous frappent & nous avertiſſent par elles-mêmes.

Mais la peine que nous y trouvons ne vient que de ce que nous ſommes peu touchez de ce qui regarde Dieu. Car nous n'y en avons point quand nous ſommes remuez un peu fortement par quelque paſſion, & tous les égards qu'on doit avoir ſe preſentent alors d'eux-mêmes à l'eſprit. Si l'on entretenoit, par exemple, quelqu'un dans un endroit où l'on ſçauroit qu'on fût écouté par quelque perſonne conſiderable, on ne pourroit s'empêcher de regler ſes paroles ſur ce qui lui pourroit

plaire & d'avoir autant d'attention aux jugemens qu'elle feroit de ce qu'on diroit, qu'à ceux de la perſonne qu'on entretiendroit. Il ne faudroit donc qu'être vivement pénetré de la preſence de Dieu, pour n'avoir point de peine à cette double attention, & il eſt bien juſte que nous ſouffrions cette peine puiſqu'elle eſt un effet de notre peu de vertu.

Mais ſi la vûë de la preſence de Dieu nous porte naturellement à la vigilance ſur nous-mêmes, & nous en facilite la pratique; la vigilance ſur nous-mêmes nous porte auſſi à nous tenir en la preſence de Dieu. Car en nous découvrant ce qui ſe paſſe dans nous, les paſſions qui s'y élevent, les mauvais germes que notre corruption y pouſſe ſans ceſſe, elle nous porte à recourir ſans ceſſe à Dieu, à lui expoſer nos playes, & à gémir devant lui de nos miſeres. Ainſi cette ſorte de vigilance eſt encore un excellent moyen de ſe tenir toujours devant Dieu dans une priere continuelle, puiſque la priere conſiſte principalement, ſelon ſaint Paul, dans un gémiſſement ſecret que l'ame pénetrée de ſa miſere pouſſe à Dieu, pour lui en demander la délivrance.

# CHAPITRE. X.

## *Moyens particuliers de ſe tenir en la preſence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui ſe peuvent joindre à la plûpart de nos actions.*

COmme l'eſprit de l'homme eſt ſi foible en cette vie, qu'il a beſoin de quelque diverſité dans ſes exercices, & dans les objets auſquels il s'applique, il eſt bon de propoſer divers moyens de ſe tenir attentif à Dieu; afin de remedier au dégoût & à la laſſitude que l'uniformité des mêmes penſées pourroit cauſer. J'ajoûterai donc encore à celles que j'ai déja expliquées, d'autres pratiques particulieres qui ſe peuvent joindre à toutes les actions, & nous tenir ainſi toujours en la preſence de Dieu. La pieté nous en peut faire inventer de diverſes ſortes, & je ne propoſe celles-ci que comme des modelles de celles qu'on ſe peut preſcrire ſelon ſes differens beſoins.

L'on peut par exemple pour pratiquer l'humilité, joindre à toutes ſes actions la reconnoiſſance de notre indignité, fondée ſur notre double néant, dont l'un nous convient par la nature, & l'autre par la condition de pecheurs. Car ce double néant faiſant que nous ne meritons rien, nous donne ſujet en-

tout tems, en tous lieux, & en toutes occaſions de confeſſer à Dieu que nous ſommes indignes de tout.

Nous pouvons donc reconnoître avec verité & avec juſtice que nous ne ſommes pas dignes de ſes graces, ni interieures, ni exterieures: que nous ne ſommes pas dignes du ſecours des créatures, ni de l'honneur qu'on nous rend, ni de l'amitié des gens de bien, que nous ne ſommes pas dignes que perſonne s'applique à nous, & nous traite autrement qu'avec mépris, avec dédain, & avec outrage, que nous ne ſommes pas dignes enfin de voir la lumiere, ni de vivre, qu'on nous peut ôter tout cela ſans que nous ayons ſujet de prétendre que Dieu nous faſſe injuſtice.

Ainſi nous pouvons joindre cette confeſſion à tout ce qui nous arrive, & renouveller cent fois le jour devant Dieu l'aveu de notre indignité.

Mais il faut que cette proteſtation ſoit ſincere, & que nous ne prétendions pas aprés l'avoir faite, nous plaindre de ceux qui nous traiteroient comme nous avoüons que nous meritons de l'être. Si nous ne ſommes donc pac dignes qu'on ait de la reconnoiſſance pour nous, comme la verité nous le doit faire avoüer, ne nous plaignons point qu'on n'en ait pas. Si nous ne ſommes pas dignes d'être eſtimez, ne croyons pas qu'on nous faſſe tort de ne nous pas eſtimer.

Nous pouvons trouver lieu de même dans toutes choſes de pratiquer l'action de grace, ſuivant ce precepte de l'Apôtre. *In omnibus gratias agentes.* Car il n'y a point de tems où nous ne recevions quelque grace & quelque bienfait de Dieu, ou par lui-même, ou par les créatures, & de quelque ſorte que nous en recevions, il eſt toujours juſte de l'en remercier.

Cette action de grace n'a pas lieu ſeulement dans ce que les hommes appellent des biens, mais auſſi dans ce qu'ils appellent des maux, parce que ces maux tels qu'ils ſoient, ſont toujours beaucoup moindres que ceux que nous meritons; & qu'ainſi ils tiennent plus de la douceur de la miſericorde de Dieu, que de la rigueur de ſa juſtice; & de plus ſi nous en ſçavons faire un bon uſage, ils nous donneroient moyen d'éviter de grands maux & de meriter de grands biens. De ſorte que comme c'eſt notre faute ſi nous n'en uſons pas bien, ils ne peuvent paſſer en tant qu'ils viennent de Dieu, que comme un argent qu'il nous donne pour payer nos dettes, comme une ſemence qu'il nous accorde pour faire porter à notre ame des fruits de juſtice; comme des materiaux dont il nous fait preſent, pour nous bâtir une maiſon éternelle.

Si nous voulons de même nous entretenir dans le déſir de la vie du Ciel, & dans le gémiſſement que notre exil nous devroit

cauſer, il n'y a rien qui ne pût exciter & renouveller ces mouvemens. Car les biens & les maux de cette vie, les vertus & les vices y ſont également propres. Les biens de la terre nous font concevoir la grandeur de ceux du Ciel, en nous faiſant conclure que ſi ce que Dieu donne aux méchans même eſt ſi agréable, ce qu'il reſerve aux juſtes doit l'être plus ſans comparaiſon. Et les maux de la terre nous portent encore plus directement à ſoupirer aprés cette vie, où nous joüirons d'une paix parfaite dans l'exemption de toute ſorte de maux. Les vertus de cette vie n'étant que comme des gouttes qui découlent de la juſtice éternelle, nous doivent faire déſirer de nous déſalterer dans la ſource même de cette juſtice. Et enfin les pechez que nous commettons ſans ceſſe, nous doivent faire haïr la vie preſente plus que toutes choſes, puiſque nous ne ſerons délivrez que dans le Ciel de la corruption qui les produit.

Qu'eſt-ce qui n'eſt point capable dans la vie de renouveller en nous l'idée de l'éternité puiſque nous n'y voyons rien qui ne paſſe, & qui ne s'écoule, & que cet écoulement continuel des choſes du monde nous les doit rendre toutes mépriſables, & nous porter à n'attacher notre cœur qu'à ce qui eſt immuable, ſubſiſtant & éternel. *Avertere animum à temporalibus, & eum mundatum convertere ad æterna.*

L'on peut même dire qu'en quelque diſpoſition interieure que Dieu nous mette, pourvû qu'elle ſoit un peu vive, elle trouve moyen de ſe repandre par tout. Ainſi Saint Bernard s'excitoit ſans ceſſe par ces paroles: *Bernarde, ad quid veniſti?* Et il y trouvoit une ſource de ferveur & de zele qui l'animoit dans toutes ſes actions.

D'autres trouvent de même dans certains verſets de l'Ecriture, des motifs de s'exciter ſans ceſſe à l'amour de Dieu; & chacun devroit avoir ſoin d'en choiſir ainſi quelques-uns qui continſſent comme un abregé de ſes prieres, & des diſpoſitions où il tendroit.

C'eſt ce que l'on appelle des aſpirations ou des Oraiſons jaculatoires dans les Livres de devotion; & la pratique en eſt d'autant plus eſtimable, qu'il paroît par St. Auguſtin & par Caſſien, que c'étoit une des principales devotions de ces Solitaires d'Egypte, qui ont ſervi de modele à tous les autres. *On rapporte*, dit ce ſaint Docteur, *que les Solitaires d'Egypte font des prieres tré-frequentes mais trés courtes; & qu'ils ſe hatent en quelque ſorte de les lancer vers le Ciel, de peur que cette attention vive & fervente ſi neceſſaire dans la priere, ne vienne à ſe ralentir par une durée plus longue.* *Epiſt. ad Probam.*

## CHAPITRE XI.

### *Autre moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de se representer l'humanité de Jesus-Christ.*

J'Ai reservé à dessein pour le dernier de ces moyens particuliers de se tenir en la presence de Dieu, celui qui est le plus conseillé par ceux qui ont traité de la vie spirituelle, qui est de tâcher d'avoir toujours Jesus-Christ present dans son esprit, en le le representant selon son humanité dans quelqu'un de ses Mysteres; c'est-à-dire, ou comme enfant, ou comme conversant avec les hommes, ou dans quelque circonstance de la Passion, ou enfin assis à la droite de son Pere, qui est l'état où l'Apôtre nous exhorte particulierement de l'adorer.

On ne peut pas en géneral douter de l'utilité de cette pratique, puisque l'humanité de Jesus-Christ est la vraye voye pour approcher de Dieu. Aussi voit-on que l'Eglise fait ce qu'elle peut dant tout le cours de l'année pour nous remettre continuellement Jesus-Christ devant les yeux, dans tous les Mysteres de sa vie voyagere & glorieuse. Saint Paul témoigne en particulier qu'il avoit tâché d'imprimer dans l'esprit des Galates une si vive idée de Jesus-Christ souffrant pour nous, qu'il ne craint pas de

dire que Jesus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux : *Ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est, in vobis crucifixus.* Il paroit aussi que c'étoit la devotion des premiers Chrêtiens ; ce qui fait dire à St. Clement dans l'éloge qu'il fait des Corinthiens, *que les souffrances de Dieu étoient devant leurs yeux.* *Gal. 3. 7. 1.* *Epist. ad Cor.*

C'est en particulier par ce moyen qu'on peut pratiquer ce que Saint Augustin prescrit aux Chrétiens moins éclairez. *Mes freres*, dit-il, *voici le conseil que je vous donne. Si vous voulez vivre Chrétiennement, attachez-vous à Jesus-Christ, selon ce qu'il a pris pour notre salut, afin que vous parveniez à ce qu'il est par sa nature divine.* Et c'est ce qu'il renferme dans cette maxime, *que les esprits qui ne sont pas encore capables de concevoir la Divinité doivent s'attacher à la Croix à la Passion & à la Resurrection de Jesus-Christ, & s'en servir comme d'un navire qui les conduise à ce qu'ils ne sçauroient encore voir.* *Aug in Joan. tr. 2.*

Mais cette vûë de l'humanité de Jesus-Christ n'est pas seulement necessaire aux petits ; elle est aussi trés-utile aux grands. *La Croix de Jesus-Christ* : comme dit ce St. Docteur, *est non seulement le lait des enfans mais aussi la viande solide de ceux qui sont avancez* : *Christus crucifixus & lac sugentibus & cibus proficientibus.* Ainsi il n'y a personne à qui il ne soit trés-utile d'avoir sou- *In Joan. tract. 98.*

dans l'esprit l'humanité de Jesus-Christ. Et c'est pourquoi Saint Bernard conseille de prononcer sans cesse le nom de Jesus, pour renouveller dans son esprit l'idée de Jesus-Christ Dieu & homme. Je ne sçaurois, dit-il, goûter aucun écrit si je n'y trouve le nom de Jesus. Je ne sçaurois, souffrir les discours si je n'y entend parler de Jesus. Jesus est du miel dans notre bouche; il est une musique agréable à nos oreilles, il est une source de joye dans notre cœur, il est une medecine pour toutes nos maladies. Si quelqu'un se trouve triste, que le nom de Jesus lui vienne dans l'esprit, & qu'il passe de son esprit dans la bouche. Rien n'est plus propre que ce nom à reprimer l'impetuosité de la colere, & à dissiper l'enflûre de l'orgueil, à guérir les playes de l'envie, à arrêter toute la dissolution de l'intemperance, à éteindre les flammes de la concupiscence, à temperer la soif de l'avarice, à éloigner de nous toutes les passions honteuses. Voilà, mon ame, l'excellent remede que vous avez en reserve dans le vase de ce nom sacré, remede si salutaire qu'il n'y a point de maladie qui n'y cede.

*In Cant. ser. 15. n. 6. & 7.*

C'est l'utilité que saint Bernard trouvoit à penser sans cesse à Jesus-Christ. Car ce ne seroit rien de prononcer le nom de

Jesus, sans penser à lui. Mais il n'est pas necessaire pour cela d'en avoir toujours l'image peinte dans nôtre imagination, ce qui est impossible à ceux qui n'en ont point, & dangereux à ceux qui l'ont trop vive. Ce que ce Saint nous recommande donc, est d'avoir Jesus-Christ present à notre pensée. Or l'on peut penser à Jesus-Christ sans se l'imaginer. L'imagination n'est qu'un secours pour la pensée. Que s'il se trouvoit qu'elle y fût un obstacle en appliquant trop l'esprit, ou il faudroit en moderer l'usage, ou même le bannir entierement, y ayant de certaines personnes à qui la representation trop vive des mysteres de Jesus-Christ conçus par l'imagination, peut être un sujet d'illusion & de tentation, & à qui par conséquent on doit conseiller de ne les concevoir que par la foi, comme St. François de Sales le remarque dans une de ses Lettres. *Liv. 2. Let. 22.*

Enfin, comme le monde nous attire continuellement à lui par tous les objets qu'il nous présente, & que le diable a mille adresses pour nous y attacher & nous en remplir, la pieté nous doit rendre ingenieux à trouver des moyens de nous attacher à Dieu. Et c'est de ces sortes d'inventions saintes dont il est dit dans l'Ecriture, que les justes en vivent & s'en nourrissent, *Dicite justo quoniam benè quoniam fructum adinventionum suarum comedet.*

## CHAPITRE XII.

*Qu'un des grands moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu, eſt de menager pour la priere tous les intervalles des actions.*

COmme les corps ne ſe joignent preſque jamais ſi parfaitement, qu'il n'y ait toujours entr'eux quelques petits intervalles remplis d'air qui les ſéparent, on ne ſçauroit auſſi faire un tiſſu ſi continu de ſes actions, qu'il n'y reſte quelques petits vuides, & ces vuides, qui ſont quelquefois neceſſaires pour le délaſſement de l'eſprit, pourroient être utilement remplis de quelques prieres qui n'obligeaſſent pas à une grande contention, qui terminaſſent ſaintement les actions précedentes, & préparaſſent ſaintement à celles qui ſuivent.

Mais les hommes ont ſi peu de ſoin de leur avancement ſpirituel, qu'il n'y a rien d'ordinaire de plus mal employé que ce tems qui le pourroit être le mieux. Car ces vuides ne ſont remplis ſouvent que de vaines penſées & de réflexions inutiles, & c'eſt par là principalement que le démon jette ſon venin dans l'ame, y trouvant moins d'entrée pendant qu'elle eſt occupée.

Chacun devroit donc s'accoutumer à

ménager pour Dieu tous ces petits tems ; à élever par exemple ſon eſprit à Dieu, lors que ſon ſommeil eſt interrompu durant la nuit, lorſqu'il s'éveille le matin, lorſqu'il s'habille, lorſqu'il va d'un lieu à un autre. On trouveroit par ce moyen des tems conſiderables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de ſujet de ſe plaindre qu'on eſt accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de tems à donner à Dieu & à ſoi-même.

Je ſçai bien que la nature qui cherche ſon ſoulagement en tout, ſe trouveroit chargée ſi on la vouloit aſſujettir à une nouvelle attention dans ces intervalles, & qu'elle aime beaucoup mieux ſe livrer aux penſées qui viennent d'elles-mêmes, & qui la ſaiſiſſent plûtôt qu'elle ne s'y applique. Mais ſi cette pratique eſt fatiguante au commencement, elle le deviendroit beaucoup moins dans la ſuite ; & il y a même beaucoup de prieres qui laſſent moins l'eſprit, que certaines penſées auſquelles on s'abandonne dans ces vuides. Aprés tout, on ne ſçauroit ſe fatiguer à rien de plus utile qu'à fermer l'entrée de ſon cœur au diable, à purifier ſes actions, & à mourir & ſoutenir ſon ame dans le beſoin continuel qu'elle a de réparer ſes forces ſpirituelles, qui s'affoibliſſent auſſi-bien que celles du corps par la continuité des actions.

C'eſt par ce moyen & par tous les au-

tres que j'ai décrits en ce Traité, qu'on peut pratiquer l'avis que Saint Paul nous donne de prier toujours : *Sine intermissione orate.* Et par la pratique de cet avis, on se prépare d'une maniere excellente aux prieres que l'on fait en certains tems, parce qu'on s'y trouve tout disposé quand ce tems est venu, & l'on a déja par avance la principale fin de ces prieres, puisqu'on ne choisit ces tems pour prier d'une maniere plus expresse, qu'afin que l'onction qu'on y reçoit se répande dans toutes nos actions, & fasse de la suite de notre vie une priere continuelle.

## CHAPITRE XIII.

### *Que la pratique de la vigilance Chrêtienne enferme celle du recuëillement.*

CEux qui prescrivent des regles pour la conduite des ames qui aspirent à une vie plus parfaite que le commun des Chrêtiens, ne leur recommandent rien davantage que ce qu'ils appellent recuëillement, & ils en font avec raison le fondement de cette perfection Chrêtienne à laquelle ils prétendent les porter, parce qu'il est impossible qu'un esprit dissipé & évaporé puisse jamais faire de progrez dans la vertu.

Mais ce ne ſeroit pas un petit défaut ni une illuſion peu conſiderable de ne croire cette vertu neceſſaire qu'à certaines ames plus élevées & plus parfaites, & de s'imaginer qu'elle n'eſt pas pour le commun des Chrêtiens. Car ſi la vigilance eſt une vertu génerale, & ſi c'eſt à tous les Chrêtiens que Jeſus-Chriſt dit : *Veillez & priez, de peur que vous ne ſuccombiez à la tentation*; c'eſt auſſi à tous les Chrêtiens qu'il ordonne d'être recuëillis & de n'être pas diſſipez, puiſque la pratique de la vigilance enferme celle du recuëillement, & qu'il eſt impoſſible de veiller ſans être recuëilli.

C'eſt ce qu'il eſt aiſé de comprendre en conſiderant ce qu'on entend par recuëillement. Il y en a un interieur, & un autre exterieur. L'exterieur conſiſte à retenir ſes ſens, à garder le ſilence & la ſolitude autant qu'on peut, à éviter le tumulte, & la multiplicité des affaires, & principalement de celles qui nous diſſipent & qui nous tirent le plus hors de nous. L'interieur conſiſte à ne s'entretenir point de penſées vaines & inutiles; à ſe tenir attentif à Dieu; à demeurer devant lui dans une eſpece d'adoration continuelle; à s'occuper de bonnes penſées, & principalement de celles qui nous ſervent de regles pour faire toutes nos actions dans la vûë de Dieu.

Il eſt clair d'abord que tout ce que nous avons dit juſques ici n'eſt autre choſe que

la pratique du recuëillement interieur. Car on ne peut être plus uilement recuëilli qu'en adorant Dieu interieurement en tous lieux & dans toutes les créatures, en écoutant ce qu'il nous dit; en consultant sans ceſſe ſes volontez; en le regardant sans ceſſe comme notre unique protecteur & notre unique refuge dans toutes les tentations qui nous attaquent; en veillant sur tous nos mouvemens tant interieurs qu'exterieurs. Mais il eſt clair auſſi que ce recuëillement interieur nous porte de lui-même à l'exterieur. Car ſi nous conſultons la loi de Dieu ſur la maniere dont nous devons uſer de nos ſens, nous retrancherons d'abord tout uſage des ſens qui ne tend qu'au plaiſir & qui n'a point de neceſſité.

Ce n'eſt point là un conſeil de perfection. C'eſt la loi éternelle & immuable de Dieu qui oblige l'homme à n'aimer que Dieu: à ne vouloir joüir que de lui, à ne ſe ſervir des créatures qu'avec la moderation de celui qui en uſe, & non avec la paſſion de celui qui en joüit: *Utentis modeſtiâ, non amantis affectu.* Il ne faut donc point croire qu'il ſoit permis à qui que ce ſoit de lâcher la bride à ſes ſens quelques innocens qu'en ſoient les objets. Car il ſuffit que les plaiſirs ne ſoient pas neceſſaires pour s'en abſtenir: & cette moderation neceſſaire à tout le monde ne regarde pas ſeulement le boire & le manger, mais auſſi tous les autres objets des

ſens. Il faut toujours quelque autre raiſon que celle de la recherche de ſa propre ſatisfaction pour en excuſer l'uſage. Et ainſi quiconque a ſoin d'avoir toujours la loi de Dieu devant les yeux, & de la ſuivre dans ſes actions, ſe croit obligé de garder une extrême retenuë dans la maniere dont il uſe de ſes ſens.

Tous les Chrêtiens ſont obligés de prier, & ceux qui vivent dans le monde y ſont en quelque ſorte plus obligez que les autres, parce qu'ayant à combattre des tentations plus fortes, étant expoſés à de plus grands périls, ils ont beſoin d'un plus grand ſecours de Dieu. Ils ſont donc auſſi obligez d'éviter ce qui peut empêcher l'efficace de leurs prieres, puiſque c'eſt par ces prieres qu'ils doivent obtenir ce ſecours. Et comme il n'y a rien de plus oppoſé à l'eſprit de priere que l'épanchement de l'ame par les ſens; & que c'eſt la ſource ordinaire de ces diſtractions qui deshonorent nos prieres & qui font qu'elles ne ſont capables que d'irriter Dieu; le même devoir qui les oblige à prier, les oblige auſſi de préſerver leur ame de cette diſſipation.

Ce que je viens de dire de l'évaporation de l'ame par les ſens, ſe peut appliquer à la diſſipation qui naît des paroles. Tout le monde eſt obligé de l'éviter, puiſque ce n'eſt pas ſeulement aux parfaits à qui il eſt dit, qu'ils rendront compte au jour du Ju-

gement des paroles inutiles, mais généralement à tous les hommes. Quiconque a donc cette loi de Dieu devant les yeux, se réduit autant qu'il peut au silence. Il évite les converſations inutiles. Il eſt perſuadé, comme dit l'Apôtre, qu'il ne doit parler que devant Dieu & en Jeſus-Chriſt. Et par l'attention qu'il a ſur toutes ſes paroles & ſur toutes ſes actions, il en retranche tout ce qui ne rend point à Dieu, & qui ne vient point de ſon eſprit.

Or en retranchant & les divertiſſemens & les entretiens inutiles, on ſe réduit par une ſuite naturelle à une eſpece de ſolitude, puiſqu'on n'en ſort gueres que par le déſir de s'entretenir avec les hommes, on peut ſe repaître des ſpectacles, & des autres objets des ſens.

Enfin, ce ſont encore des devoirs communs de ſe renfermer dans ſon emploi, de ne ſe charger pas d'affaires trop diſſipantes ſans neceſſité, de n'entreprendre que ce qu'on peut faire avec une eſprit de priere; de faire toutes ſes actions par des vûës de Dieu, & non par des intentions humaines & animales. Car c'eſt à tous les hommes que s'adreſſe l'avis du Sage, qu'il ne faut point s'embarraſſer dans une multitude d'actions; *Fili, ne in multis ſint actus tui.* C'eſt à tous les hommes qu'il eſt défendu de ſe charger d'un fardeau qui ſoit au-deſſus de leurs forces. Et enfin c'eſt à tous les hom-

mes qu'il eſt commandé de faire tout en l'honneur de Jeſus-Chriſt, & d'aimer Dieu de tout leur cœur; ce qui les oblige de ne rien faire que pour lui & par le mouvement de ſon amour.

Il eſt vrai que ce recuëillement ſe doit pratiquer differemment ſelon les differentes conditions, parce qu'il ne conſiſte pas à éviter toutes les paroles, toutes les affaires, toutes les compagnies, tous les objets des ſens, mais à ſe tenir à l'égard de toutes ces choſes dans les bornes de la neceſſité, & de la proportionner à ſes forces interieures.

Mais ce ſeroit auſſi une erreur que de croire qu'on ne pût être recuëilli ſans un entier ſilence, une entiere retraite, une ſeparation actuelle de tous les objets des ſens, & de toutes les affaires. Ainſi il eſt viſible qu'en veillant ſur ſoi en la maniere que nous avons dit, on pratique le recuëillement autant qu'il eſt neceſſaire pour ſatisfaire aux devoirs du Chriſtianiſme, & pour arriver même à la plus eminente perfection.

## CHAPITRE XIV.

*Que la vigilance Chrétienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus & qu'elle eſt ainſi une excellente preparation à la priere.*

LA vertu Chrêtienne conſiſtant à pratiquer ſes devoirs, à ſurmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vûë de Dieu, & par l'amour de la juſtice, il eſt clair que ce qui nous met devant les yeux cette juſtice, ce qui nous découvre ces tentations; ce qui nous fait veiller ſur les mouvemens de nôtre cœur, qui ſont la ſource & de nos bonnes actions & de nos chûtes, ſelon l'Evangile, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le ſecours qui nous eſt neceſſaire, pour nous ſoutenir dans l'exercice de toutes les vertus Chrêtiennes, nous engage comme neceſſairement à les pratiquer.

C'eſt ce qui ſe comprendra encore mieux, ſi l'on conſidere que ceux qui ont un veritable déſir d'être à Dieu parfaitement, ne ſont d'ordinaire détournez de la pratique des vertus que parce qu'ils n'y penſent pas, & qu'ils ne ſont pas appliquez à en diſcerner les occaſions. Car ayant toujours la

ſource d'une mauvaiſe vigilance qui leur ouvre les yeux à la recherche de leurs plaiſirs, & de leurs interêts, qui eſt la concupiſcence, ils ne ſçauroient empêcher que ce mauvais principe ne les entraîne, que par une autre vigilance, qui les tienne en garde contre toutes les recherches de l'amour propre. Ainſi quiconque ne veille point à ſe mortifier, ne ſe mortifie point. Car il ne manque jamais d'appercevoir les occaſions où ſes ſens & ſon eſprit peuvent trouver du plaiſir, & il n'apperçoit jamais les occaſions de les mortifier. C'eſt à quoi la nature ne nous fait jamais penſer. De ſorte que l'on peut ſuppoſer comme une vie ſans mortification, & dans laquelle il ſe mêle par conſequens une infinité de recherches ſecretes de la ſatisfaction des ſens & des aiſes du corps, & de ce qui peut contenter la vanité.

Ce que j'ai dit de la mortification ſe peut dire de toutes les autres vertus. On ne les pratique point, quand on ne veille point. Et la concupiſcence au contraire, dont le tems eſt toujours prêt, ne manque point d'agir quand on ne ſonge point à la reprimer. Ainſi faute d'attention & de vigilance l'on perd mille occaſions d'exercer les vertus Chrêtiennes; lors même que l'on en a le déſir.

C'eſt encore par là que la vigilance eſt

une excellente disposition à la priere ; car toutes les vertus y préparent, & toutes les fautes y servent d'obstacles. L'union que nous avons avec les autres hommes, le désir de leur salut comme du nôtre, la tolerance de leurs défauts, l'oubli ou même l'agrément de ce qu'ils pourroient avoir fait qui nous déplairoit, la charité pour l'Eglise & pour tous ses membres, le zéle pour la gloire de Dieu, le désir & l'attente des biens éternels, toutes les autres vertus de même, qui bien qu'elles soient dans le cœur sont employées à regler le dehors, comme la circonspection dans les paroles, le reglement des regards, la modestie dans la contenance, la mortification de tous les sens ; toutes ces vertus, dis-je, préparent à la priere & la rendent plus fervente. Au contraire, selon Saint Ambroise, les pechez appesantissent l'ame & nous tiennent éloignez de Dieu, en nous empêchant de nous élever à lui. *Peccato gravescit Oratio & longè fit à Deo.*

Saint Bernard attribuë en particulier de mauvais effets aux pechez de la langue, & aux discours inutiles. *Il n'y a point*, dit-il, *d'instrument plus propre à vuider le cœur que la langue, & je croi qu'en cela la conscience de plusieurs d'entre vous rend témoignage à ce que je dis. Car qui de vous est si parfait qu'il n'ait senti aprés de longs entretiens, son esprit vuide, ses meditations sans devotion,*

*devotion, les affections de ſon cœur arides & ſeches, ſon oraiſon ſans onction, à cauſe des paroles qu'il avoit ou dites ou entenduës.*

Non ſeulement la pratique des vertus nous diſpoſe à la priere, mais elle eſt même une priere & une loüange de Dieu, ſelon Saint Auguſtin. Comment, dit ce Saint « Docteur, un homme peut-il avoir la « force de loüer Dieu tout le long du jour ? « Je m'en vas vous en apprendre le ſecret. « Que tout ce que vous ferez ſoit bien fait « & vous loüerez Dieu. *Quidquid egeris « benè age, & laudaſti Deum.* »

## CHAPITRE. XV.

### *Réponſe à une difficulté ſur ces divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.*

JE ne doute point que ceux qui liront ce que nous avons écrit dans ce Traité, n'ayent été ſouvent frappez de cette penſée ; qu'il eſt bien difficile & même impoſſible de faire toutes ces reflexions parmi la foule des occupations dont la plûpart du monde eſt accablé, & que ſi on auroit peine à appliquer ſon eſprit à tant de vûës differentes en demeurant ſolitaire dans ſa mai-

ſon, & en tâchant de ſe recüeillir autant qu'il ſeroit poſſible, il eſt encore bien plus mal aiſé de les faire dans la diſſipation qui eſt preſque inſéparable de la vie du monde, & dans l'application que nous ſommes obligez d'avoir pour les affaires qui nous y occupent.

Et en effet, on ne ſçauroit pas nier que ces pratiques ne cauſent quelque contrainte, ſur tout au commencement, puiſqu'il faut empêcher l'eſprit de ſe laiſſer aller à ſa pente naturelle, le rappeller ſouvent d'un égarement qui lui eſt agréable, l'appliquer à des objets pour leſquels il n'a pas de goût ſenſible, & interrompre ſouvent celui qu'il trouve dans ceux qui lui ſont plus familiers. Mais la difficulté en paroîtra néanmoins beaucoup moindre, ſi l'on comprend bien à quoi elle ſe réduit.

Car il ne faut pas s'imaginer que l'on prétende qu'à chaque action on doive faire ces reflexions d'une maniere diſtincte, claire, & étenduë. On prétend ſeulement qu'il faut ſe les rendre familieres par des conſiderations expreſſes, dans ces tems que Saint Bernard conſeille de mettre à part tous les jours pour la *conſidération*, afin qu'on puiſſe les rappeller le long du jour en les regardant d'une vûë confuſe, mais qui ſuffit néanmoins pour regler nos actions, & pour nous tenir en la preſence de Dieu.

Ce ne ſont donc pas tant de penſées ex-

preſſes que l'on conſeille que de ces reſtes de penſées, dont David dit. *Reliquæ cogitationum diem feſtum agent tibi.* Et c'eſt ce qui ne nous eſt nullement pénible dans toutes les choſes qui font une impreſſion vive ſur notre cœur. Car elles ſe preſentent d'elles-mêmes à nos eſprits au milieu de nos occupations, elle ſe font voir malgré que nous en ayons, & nous avons beaucoup plus de peine à nous en ſéparer qu'à nous y appliquer.

Quand un Peintre a bien apris les regles de ſon Art, & qu'il les a fortement imprimées dans ſon imagination, il n'a qu'a y jetter un regard d'un inſtant, pour ſe conduire dans ſes ouvrages. Il n'eſt pas beſoin qu'il repaſſe par cette ſuites de preceptes par où il a paſſé en les apprenant, ni qu'il faſſe de longs raiſonnemens dans ſon eſprit. Il voit tout d'un coup ſa regle, & il la ſuit ſans même qu'il développe & démêle ce qu'il voit. L'eſprit a une maniere d'agir en lui-même beaucoup plus prompte que celle qu'il fait paroître aux autres quand il leur parle: & ſouvent cette longue ſuite de paroles n'eſt que l'expreſſion de ce qu'il a conçû tout d'un coup & en un inſtant.

Il en eſt de même de tous les autres Arts que l'on exerce & que l'on met en pratique. Les préceptes qu'on en a apris avec ſoin & avec étude conduiſent en ſuite nos actions, & deviennent ſi preſens par l'exercice qu'on

ne diſcerne preſque plus la vûë qu'on en a; & qu'elle n'empêche plus l'eſprit de s'appliquer à toute autre choſe. Il en ſeroit de même à l'égard de ces conſiderations qui nous doivent ſervir de regle dans nos actions, ſi nous faiſions notre Art, notre métier, notre profeſſion de vivre Chrêtiennement, & ſi nous étions bien perſuadez que nous n'avons rien à faire qu'à ſuivre Dieu & à regler notre vie, parce qu'il nous fait connoître ſes volontez dans ſon Evangile.

Mais comme pour ſuivre facilement les regles d'un Art, il faut les avoir appriſes avec ſoin & avec travail; pour ſuivre de même les veritez de Dieu avec quelque facilité dans la conduite de ſa vie, il faut les avoir appriſes avec une application pénible, ſans ſe rebeter des difficultez que l'on y rencontre.

Et c'eſt ce qui nous devroit faire rougir en ce point de notre délitateſſe. On voudroit que la choſe du monde la plus importante, ou plûtôt l'unique choſe importante qui ſoit au monde ne nous coûtât rien. On voudroit trouver Dieu ſans le chercher; connoître toutes les veritez ſans ſe donner la peine de les apprendre, & être maître de ſoi-même & de ſes penſées, ſans avoir eu beſoin pour cela de ſe faire aucune violence.

Ce n'eſt pas là la conduite ordinaire de

Dieu ſur les hommes. Il ne ſe laiſſe trouver qu'à ceux qui le cherchent avec travail ; il ne nous remet en l'eſprit dans les occaſions que les veritez dont nous aurons eu ſoin de nous remplir : & ſon deſſein en cela eſt de ſe cacher à nôtre égard, de nous ôter l'idée d'une conduite ſurnaturelle, & de nous tenir par là dans une voye baſſe, conforme à la foibleſſe de notre vertu.

Ainſi pour pratiquer avec fruit tous ces moyens de nous tenir en la preſence de Dieu que nous avons propoſez, il faut les mediter ſouvent par des conſiderations expreſſes, & ſe les rendre tellement preſens, que nous n'ayons plus qu'à y jetter des regards de tems en tems, pour les renouveller tout d'un coup dans notre eſprit.

Il ne faut pas même prétendre que Dieu nous doive faire ſi-tôt la grace d'y réüſſir, & nous devons nous eſtimer trop heureux qu'il nous faſſe celle d'y travailler toute notre vie, ſans nous décourager des fautes que nous y ferons, ni de nôtre peu d'avancement ; pourveu que lorſque Dieu nous retirera de ce monde, il nous trouve encore appliquez à la recherche de ſa juſtice nous devons eſperer qu'il achevera le reſte en l'autre. Or c'eſt la recherche que de chercher à avoir toujours Dieu preſent dans ſes actions & de tâcher de marcher devant ſes yeux, puiſque c'eſt pratiquer ce que le Prophête nous recommande par ces paroles : *Queri-*

te Dominum, & confirmemini; quarite faciem ejus semper.

Il n'eſt pas inutile néanmoins d'avertir, que quand on recommande ici de faire quelques efforts pour ſe tenir en la preſence de Dieu, & pour s'apliquer le long de la journée aux divers moyens que nous avons donnez de pratiquer cette exercice, on n'a pas prétendu conſeiller une application violente. Il ſuffit de tourner doucement ſon eſprit du côté de Dieu, par les diverſes manieres que nous avons propoſées, ſans vouloir découvrir à chaque regard que ce qui ſe découvrira d'abord, ſi ce n'eſt dans les occaſions où nous ſerons en doute de ce que nous devons faire: auquel cas il eſt bon de s'arrêter davantage, afin de n'agir pas legerement & au hazard. Mais hors de là, un ſimple regard & une ſimple élevation à Dieu ſuffiſent, non ſeulement pour regler nos actions, mais ſouvent auſſi pour nous obtenir de nouvelles lumieres, & pour découvrir dans les objets qui ſe preſenteront de nouvelles veritez auſquelles on n'avoit point encore penſé.

FIN.

VA 1 452 185
620885